

Marseille

— n°272 —

AUX ORIGINES DE MARSEILLE

Les temps préhistoriques et protohistoriques

Avec ce nouveau numéro, tournons-nous vers le passé, non pas au siècle précédent, aux Temps modernes, voire au Moyen Age, mais vers ces périodes on ne peut plus reculées précédant la fondation de Massalia, que l'on nomme protohistoriques et préhistoriques. De ce passé immémorial, nous ne savions que peu de choses. Des générations de spécialistes de diverses disciplines s'étaient penchées sur la question en fouillant les grottes et cavités des environs. Il est vrai que le climat et les paysages ont considérablement changé depuis des millénaires ; pire encore, la montée inexorable des eaux marines due au réchauffement planétaire avait submergé les habitats côtiers fréquentés par ceux communément appelés Néandertaliens et Cro-Magnon, faisant disparaître les quelques traces de leurs séjours.

Tout semblait perdu jusqu'à l'annonce de la découverte d'une grotte partiellement ennoyée, un exceptionnel sanctuaire orné déclaré Trésor archéologique englouti ! Les qualificatifs ne manquèrent pas dans les années 1990 : une « *Chapelle Sixtine* », un « *Lascaux provençal* » ! La Grotte Cosquer était d'autant plus surprenante qu'elle semblait inaccessible en raison de son entrée située à 37 mètres sous le niveau de la Méditerranée ! Fort heureusement, grâce à son classement et à la mise en œuvre de technologies contemporaines, il a été possible de reconstituer à l'identique une partie des surfaces magnifiées par la spiritualité de nos lointains ancêtres.

La formule *Marseille, ville sans antiquités* avait déjà fait long feu avec les fouilles entreprises derrière la Bourse ; il en est désormais autant d'une *cité sans préhistoire*. Depuis toujours ou presque..., des hommes, des femmes et leurs enfants ont été attirés par le territoire de la Marseille d'aujourd'hui, resté un exceptionnel lieu d'accueil et de vie. Avec des spécialistes reconnus, il nous a semblé utile de rappeler cette belle et surtout *longue* histoire.

Patrick Boulanger,
directeur de la revue *Marseille*



Du Temps long au Temps court...

Rappeler ce que l'on sait de nos lointains ancêtres est un pari que la revue Marseille s'est lancée. En cette année commémorant son 85^e anniversaire, un numéro consacré entièrement à la préhistoire et à la protohistoire dans le Bassin de Marseille, jusqu'à maintenant non traitées, est apparu comme une opportunité de mettre en lumière un exceptionnel patrimoine courant sur plusieurs dizaines de millénaires, alors que la fondation de Marseille ne date que de 600 avant notre ère ! Ce « Temps long » précédant Massalia méritait bien toute notre attention et tout notre intérêt.

Au chevet de ce passé méconnu, veillent de nombreux experts, souvent pluridisciplinaires, des scientifiques, des conservateurs, notamment les préhistoriens et archéologues de la Ville de Marseille. Cependant, si leurs expertises, leurs analyses les plus récentes ont permis de bâtir cette publication, leur tâche n'en reste pas moins délicate, tant l'extension et l'urbanisation de la cité se sont construites sur des couches successives...

Les traces originelles et leur conservation ne tiennent alors plus qu'à un fil, si l'on peut dire, grâce à la détermination de ces passionnés à tisser une trame serrée à partir d'ossements dispersés, de peintures rupestres ou de tessons disparates... et à restituer ces objets « symboliques » au public dans des espaces muséaux dédiés à la découverte de ce passé immémorial. Je tiens à les remercier pour leur désir de sauvegarde, leur souci de transmission et leurs vives contributions à ce numéro, et tout particulièrement Mme Ingrid Sénépart, préhistorienne au Musée d'histoire de Marseille.

Véronique Brambilla,

Directrice de la publication
Conseillère municipale en charge
de la revue *Marseille*

SOMMAIRE

n°272

LES PRÉHISTORIENS

- P.5** JACQUES BOUCHER
DE PERTHES,
en quête de l'homme antédiluvien
Par Patrick Boulanger
- P.10** MAX ESCALON DE FONTON,
père de la préhistoire scientifique provençale
Par Gérard Onoratini
- P.13** HENRY DE LUMLEY,
*un enfant de Marseille sur les traces
des préhistoriques*
Par Patrick Boulanger
- P.17** SOUVENIRS DES
PREMIÈRES FOUILLES...
Par Jean Courtin

LA PRÉHISTOIRE DU BASSIN DE MARSEILLE

- P.21** LES TEMPS
PRÉHISTORIQUES ET
PROTOHISTORIQUES
dans le Bassin de Marseille
Par Xavier Delestre
- P.23** LE BASSIN DE MARSEILLE
DURANT LA PRÉHISTOIRE
Par Ingrid Sénépart
- P.26** DE LA MER À LA TERRE,
*le dilemme environnemental
des populations préhistoriques
face aux modes de subsistance*
Par Vincent Ollivier et Gwenaëlle Goude

COMMENT VIVAIENT NOS ANCÊTRES ?

- P.29** *De la Nerthe aux calanques
en passant par Septèmes,*
QUELQUES TRACES
DES NÉANDERTALIENS
Par Jeanne Baumberger
- P.31** À L'UNIVERSITÉ
D'AIX-MARSEILLE, SILVANA
CONDEMI ENQUÊTE
SUR NÉANDERTAL
Propos recueillis par Jeanne Baumberger
- P.33** LA PROVENCE
AU PALÉOLITHIQUE :
une très longue histoire...
Par Jean-Pierre Bracco
- P.38** LA RÉVÉLATION DE
LA GROTTTE ENGLOUTIE
Par Pedro Lima
- P.41** LA GROTTTE COSQUER :
UNE PRÉHISTOIRE SOUS
LES VAGUES
Par Jacques Collina-Girard
- P.47** LA GROTTTE COSQUER,
UN CHEF-D'ŒUVRE
EN GRAND PÉRIL
Par Luc Vanrell
- P.50** LES CHASSEURS-
CUEILLEURS DU BASSIN
DE MARSEILLE
Par Ingrid Sénépart
- P.55** L'ABRI DE LA
FONT DES PIGEONS,
à Châteauneuf-les-Martigues
Par Jean Courtin
- P.58** LE NÉOLITHIQUE
ET LE TEMPS DES
AGRO-PASTEURS
Par Ingrid Sénépart



© VDM-MHM



© VDM

DÉCOUVRIR ET APPRENDRE DU PASSÉ

P.62 LES OCCUPANTS DE LA COLLINE SAINT-CHARLES

Par Ingrid Sénépart

P.65 L'ÂGE DU BRONZE DANS LE BASSIN DE MARSEILLE

Par Thibault Lachenal

P.68 NOUVELLES DÉCOUVERTES DANS LA VALLÉE DE L'HUVEAUNE

Par Denis Dubesset

P.69 LE DÉBUT DE L'ÂGE DU FER : UNE PÉRIODE MÉCONNUE

Par Philippe Boissinot

P.73 L'ATTRACTIVITÉ DU MASSIF DES BAOU DE SAINT-MARCEL DEPUIS 15 000 ANS

Par Anne-Marie D'Ovidio

P.77 À L'ORIGINE DE MARSEILLE, L'OPPIDUM DE SAINT-BLAISE, *lieu de la rencontre entre Grecs et Gaulois*

Par Jean Chausserie-Laprée

P.80 LA LÉGENDE DE LA FONDATION DE MASSALIA

Par Didier Praslon

P.83 LA PRÉHISTOIRE AU MUSÉUM DE MARSEILLE

Par Christophe Borrely, Justine Grès-Mansfield et Anne Médard

P.88 MARSEILLE AVANT MARSEILLE, *la nouvelle présentation du Musée d'histoire*

Par Ingrid Sénépart

P.91 LA RENAISSANCE DE LA GROTTTE COSQUER

Par Pedro Lima

P.94 DES PEINTURES ET DES HOMMES

Par Bénédicte Jouve

P.96 LA GROTTTE COSQUER, COMME SI VOUS Y ÉTIEZ...

Par Jean-François Cauquil

P.97 LES JOURNÉES EUROPÉENNES DE L'ARCHÉOLOGIE À MARSEILLE

Par Catherine Dureuil

P.101 AU SECOURS : LA MER MONTE !

Par Charles-François Boudouresque et Aurélie Blanfuné

LA CULTURE À MARSEILLE

P.107 LES OBJETS MIGRATEURS, *Trésors sous influence*

Par Barbara Cassin

P.111 « L'HOMME EST LUI-MÊME UN OBJET MIGRATEUR » *Interview croisée de Muriel Garsson et Manuel Moliner*

Propos recueillis par Bénédicte Jouve

P.113 LE MUSÉE D'HISTOIRE CÉLÈBRE LA MARSEILLAISE

Par Jean-François Cauquil

P.114 « TRAFICS ! », *le cri d'alarme du Muséum*

Par Jean-François Cauquil

P.115 LA JOCONDE À LA BOURSE DE MARSEILLE !

Par Patrick Boulanger

P.118 DIX SAISONS AVEC MACHA...

Par Jeanne Baumberger

P.120 KATHARINA BELLAN, *Marseille et les images mouvantes*

Par Jeanne Baumberger

P.124 À LIRE

Par Patrick Boulanger

P.128 BIBLIOGRAPHIE POUR ALLER PLUS LOIN

Le présent numéro doit beaucoup à Mme Ingrid Sénépart, préhistorienne reconnue, attachée au pôle archéologie du Musée d'histoire, qui assuré la co-coordination des pages qui suivent. Par sa rigueur scientifique, ses multiples contacts et sa grande disponibilité, les périodes préhistoriques et protohistoriques de Marseille deviennent accessibles à tout un chacun. Notre Rédaction l'en remercie sincèrement !



LES PRÉHISTORIENS

Fouilles en cours au Grand Abri
de Châteauneuf, 1979 – de gauche
à droite, Bruno Caubit et Robert
Brandy. © J. Courtin

JACQUES BOUCHER DE PERTHES,

en quête de l'homme antédiluvien

Par Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille

La préhistoire, une jeune science de l'homme ancien avait-t-on dit... Une science récente, à n'en pas douter. Longtemps, comme nous l'a rappelé récemment le professeur Henry de Lumley, elle resta une « science d'amateurs », au sens noble du terme. Longtemps en effet, on avait considéré que la Terre avait été peuplée après le Déluge, selon la volonté divine ! Certains esprits et non des moindres, dont le respecté Georges Cuvier, attachés à la tradition biblique, niaient l'existence d'« hommes fossiles ». Des passionnés d'histoire naturelle ou de géologie en doutaient pourtant. Leurs fouilles allaient établir peu à peu la contemporanéité de l'homme et de la faune disparue à l'ère quaternaire. Parmi eux, un certain Boucher de Crèvecœur de Perthes, que l'on considère désormais comme le « Père de la préhistoire », fit l'une de ses premières « collectes » d'ossements dans une grotte au sud de Marseille, en mai 1805. Le fait mérite d'être rappelé.

A la Grotte du Roland^[1]

Le jeune Jacques n'avait alors que 17 ans. Il était né à Perthes dans les Ardennes, le 10 septembre 1788, au sein d'une famille aristocratique. Son père, Jules-Armand-Guillaume Boucher de Crèvecœur, directeur des Douanes de métier, botaniste par passion, membre correspondant de l'Institut, comptait Georges Cuvier parmi ses relations. Après des études médiocres, Jacques avait été placé comme commis en 1802 dans les bureaux de son père,



Jacques Boucher de Perthes, portrait aquarellé par Camille Cortier (de Boulogne), d'après une lithographie d'H. Grévedon.
© Abbeville, Musée Boucher de Perthes

dont les attributions couvraient les côtes de la Somme et de la Seine-Inférieure. Pour parfaire sa formation, on l'envoya à Marseille auprès de Charles-Pierre Brack, le directeur des Douanes du grand port méditerranéen, élu en son Académie et par ailleurs beau-frère de Cuvier, alors professeur de la chaire d'anatomie comparée au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Accompagnant son supérieur hiérarchique et un groupe d'amis, en mai 1805, Jacques fit la visite de la Grotte du Roland, l'une des « curiosités naturelles des environs ». Le massif de Marseilleveyre était connu pour ses « grottes à offrandes » remontant aux Grecs et plus encore, fréquentées désormais par des curieux qui ne se gênaient pas d'y pratiquer des fouilles désordonnées à la recherche de quelques souvenirs antiques. De cette sortie originale, Jacques Boucher rendit compte à son père deux jours plus tard. ^[2] L' « ouverture n'a pas deux pieds de hauteur, et l'on s'y introduit à quatre pattes, une chandelle à la main ; de manière que l'on marche sur trois pattes, mode de locomotion peu commode, surtout pour les dames. Nous cheminâmes ainsi, le nez à terre, pendant cinq à six minutes, ce qui nous conduisit sous une belle voûte. Des stalactites formaient les colonnes [...] »

[1] Tel était le nom donné à la Grotte Rolland au début du XIX^e siècle. [2] Lettre du 10 mai 1805 qu'il publia dans *Sous Dix rois. Souvenirs de 1791 à 1860*, Jung-Treuffel édit., Paris, 1863, t. I, pp. 179-180. On est en droit de penser que Boucher de Perthes corrigea le texte original quelques cinquante ans plus tard...

« J'ai cherché des coquilles pétrifiées pour votre collection ; je n'en ai pas vues. Mais j'ai ramassé des os provenant d'une excavation qu'on avait commencée sans doute pour découvrir des trésors : le peuple croit que cette grotte en renferme. J'ai aperçu aussi de ces mêmes os en partie couverts de stalactites, si toutefois ce sont des os. Quant à ceux que j'ai recueillis, malgré les moqueries de mes compagnons qui n'y voyaient que des chiens morts, ce sont bien des ossements et fort vieux, ou de ceux que vous appelez fossiles, comme on en trouve à Menchecourt^[3], mais ceux-ci sont moins gros. Je vais vous les envoyer pour votre ami M. Cuvier, ou je les remettrai à M. Brack, s'il veut s'en charger. »

On ne résiste pas au plaisir de reprendre la missive, qui montre comment la recherche préhistorique était alors considérée, même dans l'entourage de Georges Cuvier : « Il y en avait dans le nombre qui ressemblaient à des os

d'homme, mais je n'ai pu en conserver qu'un, encore en le cachant bien. Les dames qui étaient de la partie m'ont forcé à laisser les autres. Elles ne voulaient plus m'approcher, et l'une me traita de croque-mort, ce qui n'est guère poli. J'ai gardé aussi deux à trois dents qui ont bien des rapports avec les nôtres, et elles semblent fossiles comme le reste. Si ce que vous nommez fossile vivait avant le déluge, cela prouverait que nous ne sommes pas nés d'hier. Peut-être aussi ne sont-ce, comme disaient mes compagnons, que des dents de chien ? »

Jacques Boucher ne fouilla pas : il ramassa..., il grappilla..., il collecta comme son père le faisait, mais cette fois sous les quolibets, les railleries. Il ne resta que cinq mois à Marseille, sans repaître en cette « *baume* »^[4]. La Ligurie annexée, Brack, chargé d'organiser la direction des Douanes à Gênes, emmena son protégé en Italie. Après la chute de l'Empire, Jacques Boucher s'en revint en Provence, à La Ciotat en



L'entrée de la Grotte Rolland, vers 1900. © Archives Municipales de Marseille - 33Fi1456

^[3] Le quartier de Menchecourt à Abbeville comporte une carrière de sable, site préhistorique remarquable du Paléolithique ancien classé *Monument historique* en 1983. ^[4] *Baumo* en provençal, c'est-à-dire grotte.

1815, avec le grade d'inspecteur ; il y demeura environ six mois, avant de repartir. Au gré de ses affectations, on le trouva à Morlaix, puis à Abbeville, en 1825, remplaçant son père. Un formidable terrain d'études s'offrit à lui... et qui plus est, dans sa Picardie natale.

Un douanier fouilleur

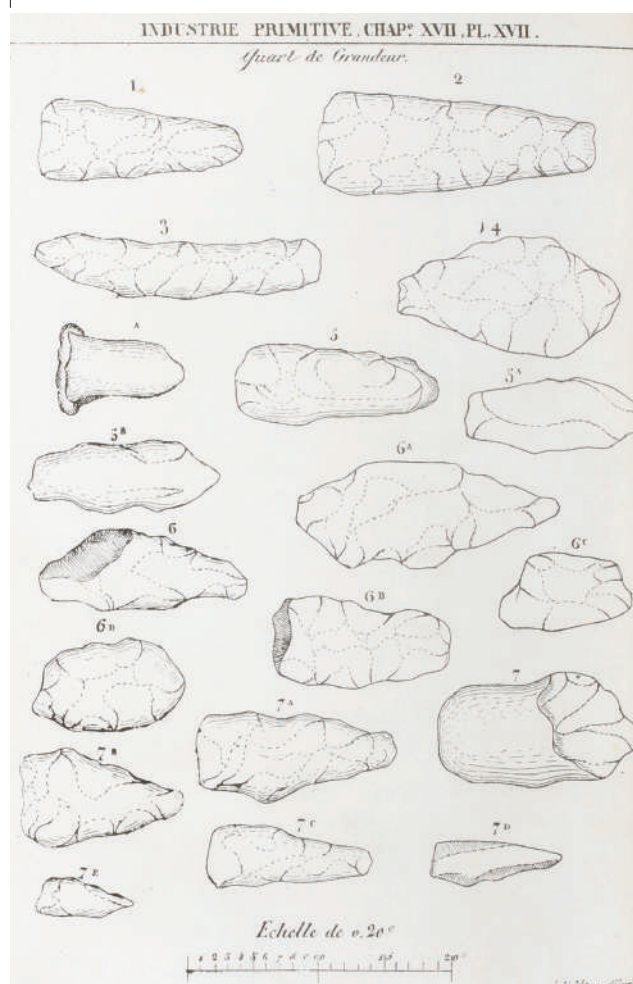
Par une ordonnance royale du 16 septembre 1818, il avait été autorisé à ajouter à son nom celui de sa mère, de Perthes, afin de rappeler sa parenté avec Jeanne d'Arc. « Touche-à-tout » prolixe, tour à tour poète, novelliste, dramaturge, musicien... et même, sous le couvert de l'anonymat, essayiste, il devint collectionneur, à l'image de son père, non seulement de faïences, de monnaies, de meubles et de tableaux anciens, mais aussi de vestiges archéologiques, de restes osseux d'animaux « *antédiluviens* » dans l'hôtel particulier familial d'Abbeville, que l'on n'hésita pas à qualifier de « *Sanctuaire de la science et de l'art* ». [5]

Un personnage étonnant que ce Boucher de Perthes, « *romantique* » à souhait pour beaucoup. [6] Dès 1828, il remarqua dans les terrasses alluviales de la Somme des silex pointus, présentant des traces d'interventions volontaires, appelés « *langues de chat* » par les carriers. Quelques années plus tard, Boucher de Perthes entreprit la rédaction d'un ouvrage de métaphysique intitulé *De la Création, Essai sur l'origine et la progression des êtres*. [7] Il s'interrogea en particulier sur la catastrophe du Déluge universel qui, selon lui, n'avait pu supprimer tous les éléments témoignant de la possible présence d'une race d'hommes. Dans ses écrits, il « *avait posé en principe que tôt ou tard* » on finirait par trouver dans le *diluvium*, c'est-à-dire dans des couches d'alluvions qui se seraient alors formées, à défaut de fossiles humains, des pierres façonnées par les antédiluviens. [8]

A l'occasion du creusement d'un canal sous les remparts d'Abbeville en 1837, les ouvriers alertés lui remirent les cailloux taillés qu'ils découvraient, moyennant une récompense. Boucher de Perthes obtint ensuite la permission de faire pratiquer de nouvelles tranchées... Il s'agissait là, sans qu'il le sache, de la première grande « fouille préhistorique » menée il est vrai sans encadrement, à la pioche et à la pelle ! On trouva ainsi des hachereaux en silex qui, selon Boucher de Perthes et d'après la nature du terrain, appartenaient à une époque des plus reculées.

Une opinion en contradiction avec les conventions des élites scientifiques parisiennes qui doutaient de la probabilité d'un homme antédiluvien, tout en admettant

Planche extraite des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, tome I, 1847, lithographie Vitoux, Abbeville. © Photographie Marie Caroll



cependant la possibilité de son existence par respect pour les Saintes Ecritures. L'influence de Cuvier sur ses disciples restait forte, même après son décès survenu durant le choléra de 1832. Les convictions de Boucher de Perthes n'en furent que renforcées. Cherchant de nouveaux dans le *diluvium*, ne regardant pas aux dépenses que ses théories engendraient, il fit entreprendre d'autres fouilles à « *une profondeur où nul archéologue avait eu l'idée de chercher des traces humaines.* » [9]

Les bancs de sable de Menchecourt livrèrent en particulier des restes d'espèces animales disparues trouvées en association géologique avec des silex taillés. L'homme était bien le contemporain de grands mammifères, tels les mammoths et rhinocéros laineux ! Dans le même temps, Boucher de Perthes développa une méthode d'études qu'il nomma « *archéo-géologie* », préconisant de prendre en considération la forme des vestiges enfouis, leur position stratigraphique, ce qu'il fit ensuite connaître dans son livre en trois tomes intitulé *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

[5] L'Hôtel de Chépy fut détruit le 20 mai 1940 par l'artillerie allemande et, avec lui, le cabinet de curiosités et les archives qu'il abritait. [6] C. Cohen et J.-J. Hublin, *Boucher de Perthes. Les origines romantiques de la préhistoire*, Belin, Paris, 1989. [7] Treuffel et Würtz édit., Paris, 1838-1841, cinq volumes. [8] *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, Treuffel et Würtz édit., Paris, 1849, tome I, avant-propos, p. III. [9] *Idem, ibid.*, p. V.

Une fois encore, avec cette publication, il se montrait novateur, car c'était la première fois qu'on lisait une étude consacrée à des « *Antiquités antédiluviennes* » !^[10] Il entendait parler « *d'un temps au-delà des temps, au-delà de toutes les traditions* »^[11]. Malheureusement, ces avancées étaient mêlées à des interprétations nées de son imagination qui entachèrent la démarche. Le chercheur avait en effet recueilli des « *pierres-figures* » aux formes curieuses, dans lesquelles il croyait reconnaître des visages, des symboles, et même « *une écriture hiéroglyphique* ». D'autres digressions hasardeuses se rapportaient aux origines de l'art.

Si l'existence d'hommes et de femmes de beaucoup antérieurs aux civilisations de l'Antiquité se révélait peu à peu, les cercles scientifiques parisiens étaient loin d'en convenir. Les dénigrements et les réfutations des fidèles de Cuvier ostracisaient Boucher de Perthes. Lui, chercheur obstiné, tentait d'éclairer le plus lointain passé de l'humanité par « *une science dont on n'avait pas encore l'idée, l'archéo-géologie, ou l'étude de l'homme par celle du sol et ses révolutions.* »^[12]

Une reconnaissance attendue

La publication du second volume de ses *Antiquités* lui permit en 1857 de combattre les objections soulevées, d'autant que des découvertes similaires aux sennes, tant en France qu'en Angleterre, s'en venaient renforcer ses positions. Le paléontologue Hugh Falconer, après avoir visité les sites d'Abbeville, se déclara convaincu. D'autres éminents savants franchirent la Manche (l'archéologue John Evans, le stratigraphe Joseph Prestwich et le géologue Charles Lyell). Outre les carrières, les bords de la Somme, ils découvrirent la « *vaste galerie d'exposition* » que Boucher de Perthes avait fait aménager dans son hôtel particulier afin d'y présenter plus d'un millier de silex taillés et polis issus de ses fouilles et d'achats effectués tant en France qu'à l'étranger.^[13]

Quelques mois plus tard, la Société Royale de Londres reconnut la valeur des découvertes de Boucher de Perthes.^[14] La démonstration de l'existence de l'homme à des époques géologiques antérieures à ce que l'on admettait était définitivement admise ! Mieux encore, en 1862, à la demande de Napoléon III, Boucher de Perthes

déposa une partie de ses collections au tout nouveau Musée des Antiquités celtiques et gallo-romaines, à Saint-Germain-en-Laye. Une reconnaissance, suivie par l'élévation au grade d'officier de la Légion d'honneur.^[15]

Il avait écrit avec justesse au zoologiste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le 10 novembre 1859, à propos de son archéogéologie : « *C'est au fond une science nouvelle. Un premier pas est fait, il en amènera d'autres. Je n'ai levé qu'un petit coin du voile : après moi, de plus heureux ou de plus habiles le lèveront tout à fait. L'éveil est donné : on ne se bornera plus à gratter le sol pour y trouver l'histoire de l'homme primordial ; il est plus bas. On la cherchera dans les entrailles de la terre et jusque dans les profondeurs des mers, et on l'y trouvera.* »^[16]

Lui restait à découvrir cet « *homme primordial* ». De Perthes crut le rencontrer en 1863 dans une mandibule issue de la carrière du Moulin-Quignon, près d'Abbeville. Ce fut l'objet d'une nouvelle controverse, les Français se rangeant cette fois derrière lui, à la différence de leurs collègues d'Outre-Manche, ce qui lui valut la notoriété à laquelle il aspirait. L'Académie des Sciences avait fini par lui donner raison.

Il mourut le 2 août 1868. Au début des années 1890, la Grotte Rolland fut fouillée par Eugène Fournier et Emile Rivière, « *l'une des plus belles cavernes de nos environs* », précisèrent-ils d'emblée.^[17] Ils y trouvèrent, après la visite de Boucher de Perthes, précédé et suivi par des milliers de promeneurs dominicaux et de bandes d'enfants, des fragments de poterie dite robenhausienne, selon les classifications de l'époque, « *et des ossements calcinés indéterminables* ».

Aux origines de la préhistoire

Il avait fallu les recherches de Boucher de Perthes pour que l'évidence s'impose, et permette la constitution d'un savoir scientifique traitant spécifiquement des préhistoriques ayant vécu en des périodes longtemps inimaginables. Boucher de Perthes fut un pionnier, à n'en pas douter ; un « *douanier* », m'a-t-on rappelé... On a évité le terme de « *gabelou* » plus péjoratif. En son temps, notre « *préhistorien* » avant l'heure avait confié que s'il n'avait pas beaucoup de science, il avait du moins une grande expérience pratique : « *Personne en Europe n'a visité plus de bancs diluviens que moi ; j'en ai vu des trois parties*

[10] Par *antiquités antédiluviennes*, l'auteur entendait traiter des artefacts attribués à la période appelée ultérieurement Paléolithique. [11] *Antiquités...*, op. cit., tome I, p. 164. [12] *Antiquités...*, tome II, 1857, avant-propos, p. VIII. [13] « ... à force de démarches et de dépenses, il a obtenu de ces antiquités de pierre de toutes les parties du monde, et pour être sûr de leur origine, il a été en chercher lui-même, non seulement dans le Nord, en Danemarck, en Suède, en Norwège, en Lithuanie, en Pologne, en Russie, mais aussi dans le Midi, où ces pierres sont beaucoup plus rares, en Espagne, en Italie, en Sicile, en Grèce, à Constantinople, sur les bords de la mer Noire et les deux rives du Danube, enfin il a poussé ses courses jusqu'en Asie et dans nos possessions d'Afrique. » (*Antiquités...* op.cit., t. II, avant-propos, p. V). [14] Pareille reconnaissance extérieure n'est pas sans rappeler le cas du Marseillais Jean-André Peyssonnel (1694-1759) après sa découverte de la véritable nature du corail (cf. Patrick Boulanger, *Revue Marseille*, septembre 2021, pp. 14-18.). [15] Par décret du 14 août 1863, dossier LO 30 6006. [16] *Sous Dix rois...*, tome VII, p. 378. [17] « Sur quelques nouvelles stations préhistoriques dans les environs de Marseille », *La Feuille des Jeunes naturalistes*, n° 271, 1893, p. 108. Fournier et Rivière y exagèrent l'intervention de Jacques Boucher en écrivant qu'après « *des fouilles dans cette grotte dès 1805, et dans les limons des salles les plus profondes, [il] avait découvert quelques ossements humains.* » Il ne leur « *restait donc à fouiller que les limons à l'entrée* »...

du monde. Quant aux silex travaillés ou non, c'est par millions que j'en ai touchés, analysés, et j'en ai réunis par milliers. »^[18]

Avec d'autres précurseurs, tout aussi passionnés que lui, investis dans leur territoire, qu'ils aient été médecins, instituteurs, notaires, prêtres, au contact du terrain, il avait fondé la préhistoire. Et c'est sur la base de leurs interrogations, de leurs découvertes et de leurs bilans qu'allait s'institutionnaliser la discipline. Dans le dernier quart du XIX^e siècle, ils furent rejoints par des géologues, des paléontologues, des archéologues de métier, entreprenant des fouilles plus méthodiques en cavités et en plein air.

Dans le Bassin de Marseille, après l'historien Alfred Saurel à la Grotte Saint-Clair de Gémenos (1877-1878), puis à la sépulture d'Enco de Botte (1882), suivi en ces lieux par le zoologue Antoine-Fortuné Marion en 1900, on doit citer le géologue Gaston Vasseur à Teste-Nègre (Les Pennes) en 1904-1906, ainsi que ses collaborateurs Eugène Fournier et Joseph Répelin explorant divers abris sous roche et stations de 1897 à 1901, ou encore Charles Cotte à la Font des Pigeons de Châteauneuf-les-Martigues. Leurs aspirations étaient autres que celles d'un Jacques Boucher ; leurs parcours professionnels tout autant ! Ils étaient entrés dans une phase constructive, celle des classifications

scientifiques. Les temps héroïques de la connaissance antédiluvienne étaient bien révolus.

Du premier séjour à Marseille de Boucher de Perthes, que reste-t-il, hormis son nom donné à un boulevard du 8^e arrondissement, à proximité de la Grotte Rolland ? Parti à la recherche de « *coquilles pétrifiées* » pour son père, Jacques Boucher était réapparu avec des restes humains qu'il destina à Georges Cuvier en mai 1805. Que devinrent ces fragments, dents et os d'un ou plusieurs Robenhausiens ? Cuvier s'intéressa-t-il à pareil envoi d'un commis en douane ? Les trouvailles « marseillaises » finirent-elles au fond d'un tiroir, oubliées, avant d'être jetées ? D'ailleurs, n'a-t-on pas reproché à Cuvier d'avoir détruit ou enfoui les ossements qui prouvaient la fausseté de ses assertions. Ceux découverts par Jacques Boucher subirent-ils le même sort ?^[19]

Ne soyons pas tenté, notre tour venu, d'endosser la tenue inadaptée du jeune explorateur, « *une chandelle à la main* ». L'accès de la Grotte Rolland est désormais interdit par un arrêté du Parc national des Calanques en raison de la dangerosité des lieux et de la présence *in situ* du *Minioptère de Schreibers*, une espèce cavernicole de chauve-souris quasi-menacée, comme vous ne l'ignorez pas... Désormais, la nature passe avant l'aventure !



Le tombeau de Jacques Boucher de Perthes à Abbeville, sculpture d'Auguste Nadaud, 1869. © DR

[18] Cité par Colin-Simard dans *Découverte archéologique de la France*, Amiot-Dumont, 1956, p. 26. [19] Consultés, les professeurs Philippe Taquet et Henry de Lumley n'ont laissé aucun espoir de pouvoir les retrouver un jour, de même que Mmes Corinne Jouys-Barbelin et Catherine Schwab, conservatrices au Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye. Quant aux correspondances léguées par le neveu de G. Cuvier, elles furent réparties entre les bibliothèques du Muséum national d'Histoire naturelle et de l'Académie des Sciences. Aucun élément de correspondance entre Cuvier, Brack et Boucher de Crèvecœur susceptible de témoigner de l'envoi de 1805 n'y figure. Dont acte !

MAX ESCALON DE FONTON, *père de la préhistoire scientifique provençale*

Par Gérard Onoratini,
Chargé de recherche honoraire du CNRS

Le campement de la Grotte de Baume Sourne en 1948 ; au centre, Max Escalon de Fonton et sa femme Emilie ; à gauche, Henry de Lumley ; à droite l'équipe de fouilles. © Collection privée



Max Escalon de Fonton naît le 5 février 1920 dans une vieille famille provençale installée à Marseille. Tout jeune, se promenant à proximité du cabanon de pêcheur appartenant à son père près du village de La Couronne, il découvre en 1936 le site du Collet-Redon, événement qui orientera définitivement sa vie. Après des études en géologie et paléontologie à la Faculté des Sciences de Marseille Saint-Charles, son intérêt le porte à s'intéresser aux périodes les plus reculées de la préhistoire, jusque-là très mal connue dans la région. En effet, malgré les découvertes de A.-F. Marion et E. Fournier, il était admis par la majorité des préhistoriens de l'époque que seule la préhistoire récente existait, comme l'écrivait encore H. de Gérin-Ricard en 1932 : « Dans la Basse-Provence, Menton excepté, il n'a pas été reconnu de trace de l'homme et de l'industrie paléolithique et mésolithique. La préhistoire commence au Néolithique moyen. »

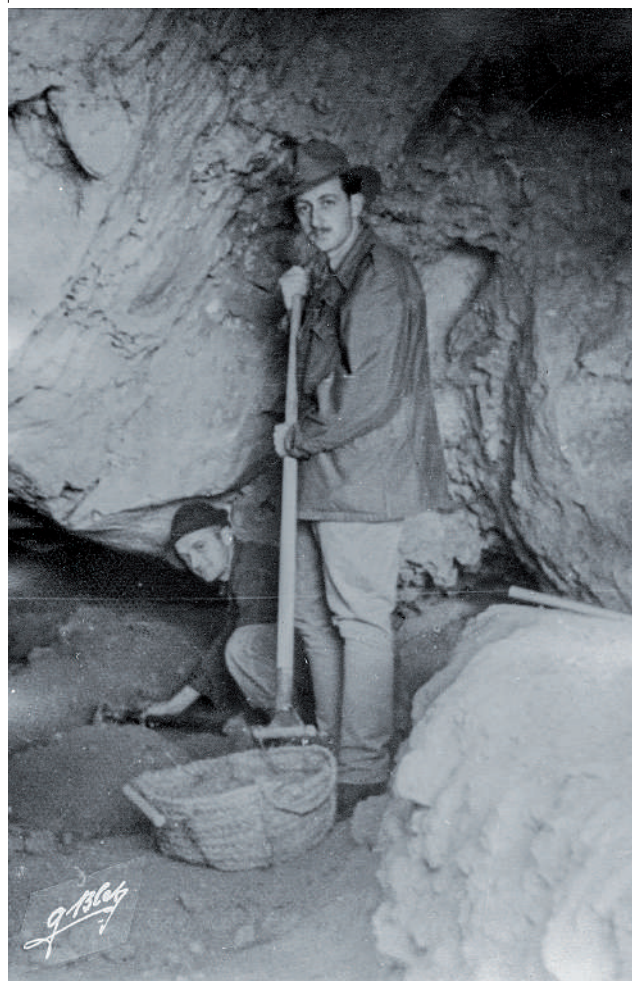
Entre 1936 et 1939, alors qu'il n'a que 16 ans, il réalise son premier sondage au cœur du massif d'Allauch, dans la Grotte de Baume Sourne. Suite à ses premières prospections et recherches, il publie deux articles en 1942 et 1944 sur un petit habitat du Néolithique supérieur dans un abri sous-roche du Vallon de Passe-Temps. Mais c'est après la Seconde Guerre mondiale que commence véritablement sa carrière scientifique ; très vite recruté au CNRS nouvellement créé, il entreprend des recherches approfondies dans les environs de Marseille. Il les étendra plus tard au-delà de la Provence, en Languedoc notamment. En 1946, il publie la découverte d'une petite grotte sépulcrale, toujours dans le massif d'Allauch : la Grotte de Pitchoun-Ome, un ossuaire de la fin du Néolithique.

Dès 1947, il se consacre aux fouilles du site du Collet-Redon à La Couronne, fouilles qu'il poursuit de nombreuses années : il y met au jour le premier village néolithique connu en Provence et une culture originale qu'il baptise le Couronnien. Au cours de la même année, il prospecte sous les Baous de Saint-Marcel deux abris. Il met ainsi au jour les restes d'une occupation du Néolithique moyen chasséen, mais surtout un foyer à hélix (*Hélix nemoralis*) et du mobilier lithique appartenant à la fin du Paléolithique supérieur, une première dans la région marseillaise.

Le 16 avril 1948, Max Escalon de Fonton fonde la Société d'Etudes paléontologiques et paléthnographiques de Provence, dans sa maison du cours Lieutaud où il tient régulièrement des réunions (c'est un excellent conteur !) ; il lance une publication annuelle des comptes rendus de fouilles de cette SEPP. Dans les premiers ouvrages, il signale dans la Grotte de la Baume Sourne la présence du Néolithique récent, du Néolithique ancien, et en profondeur des ossements de mouflon, que « leur degré de fossilisation permet de placer à la fin du Pléistocène ».

Il fait aussi part de la découverte de la station épipaléolithique du Puits de Second. Dans les deux grottes de Riaux, il met en évidence le premier Magdalénien supérieur provençal sous des niveaux du Néolithique cardial et la présence encore inédite en Basse-Provence du bouquetin, animal pléistocène. Il découvre encore la station du Néolithique final de Saint-Joseph de Fontainieu et identifie du Chasséen et du Bronze moyen dans les vallons du Pilon du Roy, ainsi que dans la Grotte de La Mauvelle. Les années 1948-1949 seront consacrées à la Grotte de La Montade 3 découverte par G. Daumas. Il s'agit d'une « escargotière », un habitat mésolithique caractérisé par une grande consommation de gastéropodes terrestres, particularité inhérente aux chasseurs-cueilleurs de cette période. Il fera de cette cavité le site éponyme du Montadien.

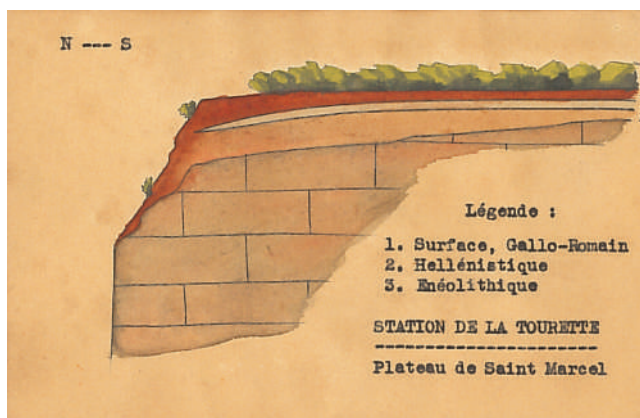
M. Escalon de Fonton et G. Daumas à la Grotte de La Montade 3 en 1949.
© Collection privée



Entre 1949 et 1950, Max Escalon de Fonton fouille le Grand Abri de Châteauneuf-les-Martigues. Dans ce gisement, il reconnaît une longue séquence de foyers du Néolithique cardial surmontant des niveaux mésolithiques auquel il donne le nom de Castelnovien, une culture que l'on appelle aussi Mésolithique à trapèze et qui est reconnue dans une partie de l'Europe occidentale. Le Mésolithique est caractérisé par la production de petites armatures en silex appelées « microlithes ». Leur forme géométrique permet de les distinguer selon les cultures auxquelles elles appartiennent.

Après dix années de recherches et trente-six publications, il soutient sa thèse de doctorat ès Sciences dans le laboratoire du professeur J. Piveteau : « Préhistoire de la Basse-Provence. Etat d'avancement des recherches en 1951 », thèse publiée en 1956 dans la revue *Préhistoire*. Ses travaux et recherches suivants le conduisent à s'intéresser au reste de la Provence et à l'Occitanie. Il serait trop long de vouloir résumer tous les sites fouillés par ce chercheur exceptionnel. Sa liste bibliographique est riche de plus de 150 publications scientifiques, mais aussi de nombreuses publications sur la symbolique,

l'héraldique et l'histoire des religions. Dans le domaine de l'administration de la recherche, Max Escalon de Fonton a assumé d'importantes fonctions : enseignant à la Faculté de Lettres d'Aix-en-Provence, membre du Comité national de la Recherche scientifique, directeur des Antiquités de la XI^e circonscription Languedoc-Roussillon en 1955, puis



Relevé de la stratigraphie de la station du Néolithique final de La Tourette à Saint-Marcel. Aquarelle de Max Escalon de Fonton. Circa 1950. © Collection privée

de la XII^e circonscription de Provence-Côte d'Azur en 1973. Homme de terrain, s'intéressant à la stratigraphie et à la géologie (volcanisme et sismique), il avait compris l'intérêt de la pluridisciplinarité des sciences pour étudier la préhistoire. Esprit de synthèse, il a su établir des corrélations à grande échelle en dégagant les particularités de la préhistoire locale, tout en l'intégrant dans un cadre plus vaste régional ou international.

Max Escalon de Fonton était un homme empreint de finesse et d'humour ; il fut aussi un fameux pédagogue et un éveilleur de vocations hors du commun. Par son rayonnement et sa culture, il a su agréger autour de lui nombre de personnalités et d'érudits. Homme particulièrement généreux, totalement désintéressé, peu soucieux des honneurs, il a tout donné à ses élèves en suivant leur ascension au plus haut niveau, sans une once de contrariété. Max Escalon de Fonton est décédé le 26 juillet 2013 à Nans-les-Pins. Par l'importance de son œuvre, son humanisme, il demeure incontestablement le Père de la préhistoire scientifique provençale.



Max Escalon de Fonton et l'équipe de fouille sur le site de la Grotte de la Salpêtrière (Gard) en 1955-56. © J. Courtin

HENRY DE LUMLEY,

un enfant de Marseille sur les traces des préhistoriques

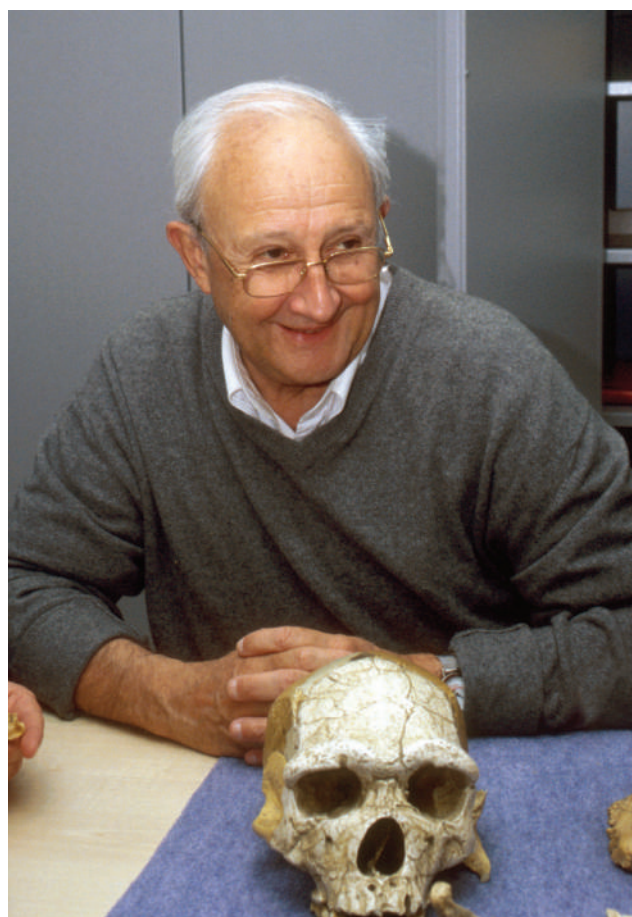
Par Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille

C'est avec un vif plaisir qu'un samedi matin j'ai retrouvé le professeur de Lumley-Woodyear à l'Institut de Paléontologie humaine, dans le XIII^e arrondissement de Paris. Un lieu que je connaissais, même si nos rencontres se passent à la Bibliothèque de l'Alcazar, cours Belsunce, et au siège de l'Académie de Marseille, rue Adolphe-Thiers. La plupart des Marseillais ignorent en effet que cet éminent préhistorien, mondialement reconnu, est né dans la cité phocéenne à laquelle il est très attaché... Une preuve, parmi d'autres : depuis sa naissance, il n'a pas eu de Noël passé ailleurs que dans l'appartement familial du boulevard Longchamp ! Entre l'envoi du tapuscrit du dernier livre qu'il a dirigé consacré au Mont Bego, une conférence à Monaco, suivie d'un colloque au Maroc, nous avons pu dans son bureau, havre de paix... mais le week-end seulement, évoquer sa vie de chercheur : plus de soixante années de fouilles et de reconstitutions de l'existence des plus anciens humains sur notre planète !

L'Institut de Paléontologie humaine - Fondation Albert I^{er} de Monaco occupe une place à part dans Paris, presque hors du temps avec son architecture si particulière entre les Gobelins et l'Hôpital de la Salpêtrière. Il a été édifié sur les plans d'Emmanuel Pontremoli. Les décorations qui courent sur les façades extérieures sont l'œuvre du sculpteur marseillais Constant Roux. Le décor est planté... Élégant comme à son habitude, l'insigne de Grand Officier de la Légion d'honneur à la boutonnière, c'est avec son large sourire qu'Henry de Lumley vous accueille en ce lieu d'excellence scientifique, dont il est le président du conseil d'administration, et qui a fêté le 7 décembre 2021 le centième anniversaire de son inauguration, en présence du Premier ministre.

Revue Marseille : Si vous le voulez bien, évoquons tout d'abord vos origines marseillaises ? Vous êtes né en 1934...

Professeur H. de Lumley : En effet, même si mon nom évoque l'alliance de deux familles anglaises, les Lumley et les Woodyear, dont l'un des représentants fut nommé au



Le professeur Henry de Lumley-Woodyear. © CERPT de Tautavel

« L'homme s'est toujours adapté ... »

H. de Lumley-Woodyear

début du XIX^e siècle gouverneur de l'île Sainte-Lucie, dans la mer des Caraïbes. Il y épousa une jeune Française qui, à la mort de son époux, s'en revint vivre en Provence, à Meyrargues. Plus tard, l'un de leurs descendants, mon père Athanase, devint agent immobilier à Marseille, résidant avec ma mère Paulette, boulevard Longchamp.

R.M. : Comment cette passion pour la préhistoire vous est-elle venue ?

H. de L. : Le « *décllic* » s'est produit après... le bombardement de Marseille, le 27 mai 1944. J'avais alors 9 ans ; le collège du Sacré-Cœur où j'étais scolarisé a fermé, et je suis resté chez moi. Pour ne pas que je m'ennuie, ma mère m'offrit le livre de Rosny aîné : *La Guerre du feu*. Captivé par cette lecture durant des jours bien sombres, j'ai décidé ensuite de m'intéresser plus encore à ces lointaines périodes, à ces premiers hommes.

R.M. : Un livre initiatique, en des jours de guerre, déclencheur d'une future carrière... Ainsi une lecture peut transformer une existence ! Vos parents ont-ils encouragé cette vocation naissante ?

H. de L. : Mon père, sensible à l'intérêt que je portais à la préhistoire, est malheureusement décédé quelques mois plus tard. Nous habitions au boulevard Longchamp. A la suite de visites dominicales au Muséum d'Histoire naturelle proche, j'ai fini par connaître tous les objets exposés dans les vitrines de la salle consacrée à la préhistoire, ma préférée... La découverte avec ma mère d'autres musées d'archéologie ou d'histoire naturelle, en province et à Paris durant les vacances, complétèrent mes premières connaissances marseillaises.

R.M. : L'émotion à la lecture d'un livre, celles de visites au Muséum, avant d'autres nées de vos premières fouilles ?

H. de L. : A 13-14 ans, j'ai pu accompagner Georges Daumas à la Grotte Loubière, puis Max Escalon de Fonton à la Grotte de la Montade, à la Bourdonnière, où l'on a trouvé des dépôts mésolithiques, puis ce fut ensuite la Font des Pigeons à Châteauneuf-les-Martigues, l'Abri-des-Bœufs à Ventabren. A l'époque, il n'y avait pas d'enseignement de la préhistoire. Elève à la Faculté des Sciences, en 1953, j'ai



Sculpture d'un Néandertalien par le Marseillais Constant Roux sur la façade de l'Institut de Paléontologie humaine à Paris.

© Institut de Paléontologie humaine

Marie-Antoinette et Henry de Lumley-Woodyear.

© Institut de Paléontologie humaine



donc passé une licence de Sciences naturelles, étudiant la géologie, la botanique, la physiologie, la zoologie... Tout cela pour devenir préhistorien.

R.M. : Et quel fut votre premier chantier personnel ?

H. de L. : La Baume des Peyrards à Buoux, un abri sous-roche moustérien du Luberon, cela avec l'autorisation de Sylvain Gagnière, le directeur régional des Antiquités, mais sans budget.... J'avais 21 ans. En cherchant des amis qui m'aideraient dans mes prospections, Marie-Antoinette de Reyher a accepté. Elle a continué sur mes chantiers du Verdon. A son tour, elle s'était prise de passion pour la préhistoire. Etudiante en médecine, elle s'est tournée vers les maladies osseuses des préhistoriques, ce qui fit d'elle « *le médecin de l'homme fossile* » (avec à la clef une thèse). Elle est aussi une vraie Marseillaise. On ne s'est plus quittés ; elle m'accompagne depuis nos vingt ans ! Et aux lendemains de sa soutenance, le 12 avril 1961, nous nous sommes mariés.

J'étais déjà entré au CNRS, d'abord comme stagiaire en 1955. J'en ai gravi, comme d'ailleurs Marie-Antoinette, tous les échelons pour devenir directeur de recherche, puis professeur, directeur du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, et président de l'Institut de Paléontologie humaine. Marie-Antoinette, paléoanthropologue, a participé à mes chantiers, tout en poursuivant ses propres recherches sur les hominidés de Géorgie, d'Ethiopie, d'Inde et de Chine.

R.M. : Vos propres travaux, vous les avez orientés dès vos débuts vers l'étude du Paléolithique ancien et moyen du Midi méditerranéen, dans son cadre géologique, ce qui est le titre de votre thèse soutenue en 1965. Un sujet ambitieux, puisqu'il couvrait l'espace allant de l'actuelle Ligurie à la Catalogne...

Marie-Antoinette de Lumley-Woodyear. © Institut de Paléontologie humaine



Mme de Lumley nous ayant rejoints fort à propos, nous poursuivons notre entretien, où elle apporte d'utiles précisions sur une vie riche en découvertes et rencontres, notamment avec leur création d'un laboratoire de paléontologie humaine et de préhistoire à la Faculté Saint-Charles, puis à la Faculté de médecine.

R.M. : Parallèlement, vous avez aménagé une salle de préhistoire au Muséum d'Histoire naturelle de Marseille à l'invitation de Robert Julien, son conservateur, et du professeur René Molinier, son directeur.

H. de L. : Vous imaginez, dans le Musée de mon enfance ! Je me souviens encore de ses collections d'antan... quelque peu hétéroclites avec des bifaces des Indes, des outils de la Dordogne. Par la suite, je me suis occupé des contenus scientifiques de musées de la région, au Musée Calvet d'Avignon, à Nice, à Tautavel... - mais ceci est une autre partie de notre « histoire » ; nous y reviendrons...

R.M. : Il y a aussi vos sondages au Cap Ragnon, près de l'Estaque. Vos chantiers de fouilles se succèdent dans les années 1960 ; les rapports de fouilles aussi. Permettez-moi de les rappeler brièvement. Vous rectifierez, si je me trompe : la Grotte de l'Hortus : une halte de Néandertaliens, la Grotte du Lazaret, avec des restes d'*Homo erectus*, la Grotte du Vallonet avec les plus anciens outils taillés « en France », il y a un million d'années, Terra Amata, avec les plus vieux foyers aménagés vers moins 400 000 ans...

H. de L. : Il y a aussi l'Abri moustérien du Bau de l'Aubesier, dans les gorges de la Nesque, l'un des sites majeurs du Paléolithique en Provence, dont j'ai publié la première coupe stratigraphique.

R.M. : Cela avant la Caune de l'Arago, à Tautavel... Le tournant de votre carrière, si l'on peut dire, avec le plus ancien crâne humain trouvé en France remontant à - 450 000 ans. Un moment extraordinaire...

H. de L. : En effet. La première forme européenne d'*Homo erectus*, parfois appelée *Homo heidelbergensis*... Les fouilles avaient commencé en 1964 ; la fameuse

découverte n'est arrivée qu'en juillet 1971, à 15 heures. Je m'en souviens encore ! On a retrouvé le crâne brisé, mélangé à d'autres déchets culinaires... Nos lointains prédécesseurs étaient cannibales ! Cela nous donna une meilleure connaissance de leur morphologie et de leur anatomie, comme de leur environnement.

R.M. : Vos fouilles ont révélé que les premières présences humaines sur notre rive de la Méditerranée datent d'il y a plus d'un million d'années (contre un million-huit-cent-mille ans pour la Géorgie, où Marie-Antoinette, votre épouse, a étudié les crânes trouvés sur le site de Dmanissi, aux portes de l'Europe). Il existe quelques traces de passage de Néandertaliens dans la Baume des Peyrards, dans la vallée de l'Aiguebrun, à Buoux. Selon vous, quelle serait la période envisageable pour une présence humaine dans le Bassin de Marseille ? Au Paléolithique inférieur ?

H. de L. : Il est difficile de le dire... Je pense que depuis plus d'un million d'années, l'homme a toujours été présent sur le territoire de la Provence. Les interrogations demeurent, d'autant qu'avec les variations millénaires du niveau de la mer les sites que ces hommes fréquentèrent ont été submergés, détruits à tout jamais.

R.M. : Un autre grand moment de votre jeunesse fut votre visite vers 1952 de la Vallée des Merveilles, du Mont Bego, dans le Mercantour. Plus de quatre mille roches couvertes de gravures, d'idéogrammes ! Vous avez alors rêvé de dresser l'inventaire de ces inscriptions.



Le plus ancien crâne d'un « Français » trouvé dans la Baume de l'Arago. © CERPT de Tautavel

H. de L. : A mes yeux, ce site, dominé par le mont sacré du Bego, est un exemple unique de sanctuaire à ciel ouvert ! On y trouve des représentations de poignards, d'attelages, des parcelles cultivées, les préoccupations d'agriculteurs et de pasteurs que l'on peut dater de l'âge du Cuivre et de l'âge du Bronze ancien, entre 3300 et 1800 avant notre ère.

R.M. : Au terme de quarante années de travail, le relevé systématique du site est chose faite ! Ce sera d'ailleurs l'objet de la prochaine publication que vous avez dirigée, et dont je vois le tapuscrit, en bonne place, sur votre table de travail ; il est intitulé *Statut des gravures rupestres protohistoriques de la région du Mont Bego*, et sous-titré *Transcriptions symboliques, Système iconographique, Langage visuel, Préécriture, Protoécriture ou Écriture ?* Un site unique, nous disiez-vous, et qui plus est dans notre région !

Vous avez également étudié la formidable *saga* de l'homme, des Australopithèques, des Hominidés jusqu'à la « révolution » du Néolithique, participant à des programmes de recherches en Chine, en Italie, Espagne, Brésil, Indonésie, Grèce, Corée du Sud, Mauritanie, Ethiopie... Ce qu'il y a de fascinant, c'est la façon dont vous « appréhendez » la vie quotidienne des hommes de la préhistoire.

16

H. de L. : Nous avons eu tous les deux la chance d'assister au développement d'une jeune science, d'être à la fois les témoins et les acteurs de découvertes qui ont bousculé les connaissances de l'évolution morphologique, comportementale et culturelle de l'homme. Avec des équipes interdisciplinaires, l'apport de nouvelles technologies a permis, de décennie en décennie, d'obtenir des informations sur les paléoenvironnements, les paléoclimats, la biodiversité, les modes de vie, par exemple. Rappelez-vous aussi qu'avant 1950, aucune méthode de datation absolue n'était utilisée...

R.M. : Que de chemin parcouru, et plus encore depuis le pionnier Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, dont nous nous sommes entretenus par ailleurs ! Pour vous, la création de nouveaux musées avait suivi. Toujours votre désir de conservation et de monstration, que l'on retrouva à Nice, à Tautavel, à Menton, puis à Quinson, Tende, Dunkerque, avant Addis-Abeba... Par vos travaux sur l'aube de l'humanité, vous nous invitez à comprendre notre passé commun, à nous interroger sur notre place dans cette évolution...

H. de L. : D'autant que les hommes et les femmes vont continuer à évoluer, inexorablement. Leur crâne sera plus sphérique, tandis que le squelette ira en se gracilisant. Cette transformation morphologique très lente, je vous rassure, se doublera d'une progression intellectuelle : le cerveau plus volumineux autorisera plus de connexions.

R.M. : Et, fort de votre vision plurimillénaire, que vous inspire le débat actuel sur le réchauffement climatique ?

H. de L. : Au long des millénaires, le climat n'a cessé de se modifier. Les grands changements obéissent aux lois de la gravitation, en fonction de la forme de l'ellipse de rotation de la Terre, de la position des planètes dans le système solaire (les « fameuses » variations de Milankovitch). Durant les périodes de réchauffement, la Terre se rapprochant du Soleil - comme c'est le cas actuellement, les calottes polaires, les glaces sur les continents fondent et la mer monte. Je pense que le réchauffement actuel a plus à voir avec ces variations naturelles qu'avec l'influence de l'homme ; ses activités ne pouvaient être en cause au Quaternaire.

Le réchauffement planétaire a entraîné une remontée du niveau de la mer de 120 mètres, et ce n'est pas fini ! Certes, notre société contemporaine peut lutter, pour limiter en particulier les émissions de CO₂ dans l'atmosphère. Les interactions entre l'homme et l'environnement doivent permettre de développer de nouveaux systèmes écologiques et de nouvelles valeurs sociales. L'humanité tout entière doit élaborer une nouvelle éthique capable de gérer son avenir, en gardant en mémoire sa lointaine origine, sa lente ascension, et ses liens essentiels avec l'environnement, son équilibre avec le milieu naturel à préserver, dont elle ne pourra jamais se séparer. La terre a connu bien des cataclysmes... Sans ces crises, il n'y aurait pas eu d'homme. L'homme s'est toujours adapté, et s'adaptera à son environnement, dût-il changer. La crise actuelle pourrait être le départ d'un nouvel essor de l'homme.

R.M. : Enfin, en guise de conclusion, que souhaiteriez-vous découvrir, ou voir apparaître un jour prochain ?

H. de L. : Un homme, oui, un *Homo erectus* pris dans les glaces ou le permafrost... Souvenez-vous de l'homme d'Ötzi, vieux de 5 300 ans, retrouvé dans les montagnes à la frontière entre l'Italie et l'Autriche en 1991, une découverte fortuite qui ne pourrait qu'être riche en enseignements, qui s'en viendrait combler nos lacunes dans l'étude de l'évolution humaine. La vie nous réserve tant de surprises.

R.M. : Souhaitons-le ! Au carrefour des sciences de la Terre et de l'Homme, vous avez renouvelé tous les deux la connaissance des premiers âges. Soyez-en remerciés. Lors de notre entretien de ce matin, tout ne pouvait être dit, explicité... Aussi, afin de le prolonger, nos lecteurs seront invités à découvrir le livre que vous avez cosigné : *Mémoires de préhistoriens - L'extraordinaire aventure de la préhistoire - les hommes, les outils, les cultures*, aux Editions Odile Jacob.

SOUVENIRS DES PREMIÈRES FOUILLES...

Par Jean Courtin,
Directeur de recherche honoraire du CNRS

Jean Courtin. © Photographie Ingrid Sénépart

Je suis né à Saint-Tropez, et c'est dans les vignes paternelles que je découvris, vers les années 1950, mes premiers silex taillés, à la faveur des labours d'automne, lavés par les pluies. Pour mes études, j'avais été très jeune inscrit comme interne à Marseille, à l'Ecole Lacordaire, chez les Pères Dominicains. De ces années de pension, je conserve surtout de mornes et tristes souvenirs. Les Pères blancs... Ce furent là les plus noires années de ma vie. Les seuls bons moments, c'était, avec un camarade épris comme moi de découvertes et de spéléologie, d'explorer le dimanche les collines autour de Marseille : la chaîne de l'Etoile, le massif d'Allauch, et aussi les calanques. C'est ainsi qu'un jour nous repérâmes au-dessus de Morgiou une petite cavité qui s'ouvrait au ras du sol. Elle servait sans doute de tanière à un renard ou un blaireau ; dans les déblais, des fragments d'os attirèrent nos regards. A plat ventre, on se mit à creuser à tour de rôle, et nous trouvâmes vite des ossements, parmi lesquels des fragments de crânes et une mandibule humaine. Il y avait également des débris de poterie, des coquilles marines, une canine de carnassier percée en pendeloque, une pointe en silex ... Coïncidence, signe du destin ? C'est au bout du Cap Morgiou que bien des années plus tard, en 1991, on me demanda de plonger pour expertiser une grotte sous-marine révélée par un plongeur professionnel, Henri Cosquer...

Mais ceci est une parenthèse ; je reviens à mon adolescence. De retour au Collège, je montrais nos trouvailles à notre professeur de sciences : « *Oui, c'est très ancien, des vestiges de la préhistoire* », dit-il. « *Je connais un ami qui est préhistorien, cela l'intéressera ; vous irez le voir de ma part, voici son adresse. C'est le professeur Escalon de Fonton.* » Un jeudi, nous allâmes donc sonner chez Max Escalon de Fonton, qui demeurait cours Lieutaud. Il nous reçut très aimablement, la pipe aux lèvres, et examina nos trouvailles. « *Vous avez découvert une grotte sépulcrale ; c'est du Néolithique final, d'après les tessons ; mais, savez-vous que faire des fouilles sans autorisation, c'est interdit ! Si ça vous intéresse, vous pourrez venir avec moi et mon équipe. Nous faisons tous les dimanches des*



sorties dans les collines ; on vous montrera comment il faut procéder. Le jeudi, nous nous réunissons chez moi pour discuter, préparer la sortie ; venez quand vous voulez. » J'avais apporté également mes récoltes tropéziennes. Il y diagnostiqua du Néolithique moyen, avec quelques pièces du Paléolithique supérieur.

Et c'est ainsi, à ces réunions du jeudi et lors des sorties dominicales, que je fis la connaissance d'Henry de Lumley, alors étudiant comme moi, des géologues Eugène Bonifay et Jean-Jacques Blanc, d'Yves Palun et Jean Da Silva, recrutés plus tard au CNRS comme techniciens et collaborateurs d'Escalon, d'André Cazenave, Georges Dumas (le découvreur de la célèbre grotte de La Montade, à Plan-de-Cuques,

Les fouilles du Grand Abri de Châteauneuf. De gauche à droite, Robert Brandy et Bruno Caubit. © J. Courtin



site éponyme du « Montadien », J. Lellouch, Henri Grégoire, Charles Reynaud, Henri Puech. Celui-ci, dessinateur de talent, fut recruté par Henry de Lumley pour illustrer ses publications, dont sa volumineuse thèse (*Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen*, Paris, 1971). Il participa à de nombreuses fouilles, avec Henry de Lumley, et avec moi aussi, car nous nous liâmes très vite d'une grande amitié. Il connaissait à fond les collines marseillaises, notamment la chaîne de l'Etoile. Il y découvrit plusieurs sites jusque là inédits et que nous avons fouillés ensemble : l'Aven sépulcral de Gage (près du quartier des Naudins), qui a livré un important mobilier allant du Néolithique final au Bronze ancien, la Grotte

de la Carrière de La Montade, abritant des sépultures du Bronze ancien, la station de plein air du plateau du Pilon du Roy (Néolithique final) où un pin déraciné par le mistral avait mis au jour un fond de cabane avec une dizaine de vases intacts, etc. J'avais déposé jadis tous ces objets au Muséum de Marseille, où ils étaient exposés dans la salle de préhistoire. J'ai eu récemment la triste surprise de voir qu'ils avaient été dispersés, une partie étant à présent au Musée d'Allauch, avec un étiquetage erroné...

C'est avec Henri Puech qu'en avril 1957 j'ai commencé mes premières fouilles dans le Verdon, dans la Grotte de l'Eglise (Baudinard, Var) : notre « équipe » se réduisait alors à... nous deux ! Henri est décédé à 37 ans, suite à un « incident

médical » dans une grande clinique marseillaise, victime d'une « *erreur* » consécutive à une banale opération de l'appendicite... Je veux, à travers ces lignes, lui rendre un hommage très chaleureux et lui témoigner toute ma reconnaissance. C'est encore Henri Puech qui, à l'été 1966, découvrit le vaste habitat perché du Col Sainte-Anne, sur la crête du massif de l'Etoile, entre La Bourdonnière et Simiane-Collongue, à la faveur d'une piste tracée au bulldozer qui mit au jour quantité de céramiques, ossements et silex taillés. Nous fîmes les premières récoltes, dans les déblais, sur ce gisement qui s'est révélé d'une importance capitale pour le passé phocéén. Par la suite, des fouilles y furent effectuées par Charles Lagrand, puis par André Muller et Olivier Lemercier. Le site a été occupé du Néolithique ancien cardial au Moyen Age. On y a découvert la sépulture d'une femme du Néolithique ancien cardial — la plus ancienne « Marseillaise » — inhumée en position contractée, le crâne recouvert d'ocre rouge. Curieusement, ce site exceptionnel n'a jamais intéressé les services du Patrimoine d'Aix-en-Provence qui l'ont, semble-t-il, ignoré, je me demande pourquoi... Laissé sans aucune protection, il a subi de multiples pillages de la part des utilisateurs de détecteurs de métaux et autres clandestins, les niveaux des âges du Bronze et du Fer

étant riches en objets de métal, comme l'ont montré les travaux de Charles Lagrand. Ce chercheur y avait même découvert des témoins d'activités de fonderie : scories de bronze, moules en grès de haches et d'épingles, etc. J'espère qu'un jour le site sera enfin protégé, car malgré tout il reste beaucoup à découvrir sur ces crêtes battues par le mistral...

Avoir rencontré le professeur Escalon de Fonton a été pour moi la chance de ma vie. C'est lui qui m'a enseigné les techniques des fouilles préhistoriques, sur ses chantiers : La Couronne, Rigabe, le lac Chalain, La Salpêtrière, Montclus... Avoir participé à ses fouilles a été pour moi un grand honneur en même temps qu'un grand plaisir. C'est lui qui m'a guidé et encouragé à présenter un dossier de candidature au CNRS. C'est à lui que je dois d'avoir eu un métier passionnant, une carrière proche de la nature. Je fouillais sous sa direction dans l'Abri de la Salpêtrière, près du Pont du Gard en juillet 1959, lorsqu'il m'a appris un matin : « *Ça y est, tu es recruté comme stagiaire de recherches !* » Je n'oublierai jamais ce jour-là ; je n'oublierai jamais ce savant, modeste et simple comme le sont les grands scientifiques, un homme cordial et chaleureux que je suis fier d'avoir eu comme maître et ami.



La Grotte du Cap Ragnon. © Photographie Ingrid Sénépart



LA PRÉHISTOIRE DU BASSIN DE MARSEILLE

Grotte Cosquer, ensemble 123,
ensemble du cerf CER001.
© L. Vanrell

Les pingouins de la Grotte Cosquer. © cliché M. Olive, DRAC PACA



|
21
|

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES ET PROTOHISTORIQUES

dans le Bassin de Marseille

—
Par Xavier Delestre,
Conservateur général du Patrimoine
Conservateur régional de l'Archéologie à la DRAC PACA

L'exploration par l'archéologie des « archives du sol » dans le Bassin de Marseille, encerclé par plusieurs massifs montagneux, s'écrit depuis les premiers temps du Paléolithique dans une relation privilégiée des hommes avec la mer. Cette histoire, au commencement, se déroule dans un paysage totalement différent de celui qui s'offre aujourd'hui à notre regard.

Au Paléolithique supérieur, à l'époque où les hommes entrent dans la Grotte Cosquer, découverte il y a maintenant plus d'une cinquantaine d'années, cette cavité creusée naturellement dans le karst du Cap Morgiou, se trouvait alors 120 mètres plus haut que le niveau de la mer et à plusieurs kilomètres de la ligne de rivage effaçant ce paysage des îles que nous connaissons. Devant ces falaises abruptes erraient des aurochs, des antilopes saïga, des cerfs élaphe ou bien encore des bisons...

C'est dans cet environnement et sous un climat bien différent du nôtre que vivaient ceux et celles qui ont laissé sur les parois et au sol de la grotte ce riche corpus de gravures et de peintures. Dans cette cavité, aujourd'hui aux trois-quarts ennoyée suite au réchauffement climatique intervenu vers - 10 000 ans, on comptabilise 517 représentations. Elles peuvent être classées schématiquement en quatre groupes : des figurations humaines, principalement des mains négatives rouges ou noires et des sexes ; des animaux, parmi les plus nombreux le cheval, et une spécificité de l'art dans cette cavité préhistorique : des animaux marins, en particulier des pingouins, sous la forme d'une scène représentant un possible combat de deux mâles pour une femelle, des méduses ou poulpes, des poissons... Enfin, des animaux fantastiques, mi-homme, mi-animal, et des signes géométriques. Pour l'heure, les datations réalisées permettent de placer la fréquentation de la grotte entre - 33 000 et - 19 000.

Pour conserver une archive précise de ce site archéologique majeur, devenu une référence internationale pour l'étude de l'art paléolithique occidental, mais appelé à disparaître à terme à cause de la remontée du niveau de la mer, le ministère de la Culture a réalisé un relevé 3D inframillimétrique de l'intégralité de la cavité et de ses abords pour à la fois suivre l'évolution sanitaire du site et pour préparer les futures recherches dont les perspectives sont nombreuses. La qualité de conservation des gravures tracées dans le *mondmilch*^[1] devrait permettre par exemple de mettre en évidence, d'une part, des traits communs entre les gravures pour les attribuer au savoir-faire d'un individu et, d'autre part, entrer encore davantage dans l'intimité des préhistoriques en distinguant les gauchers des droitiers à partir d'un examen des relevés inframillimétriques de la profondeur des tracés gravés à l'aide d'un silex. Des analyses qui autoriseront également un approfondissement de la chronologie relative des œuvres pariétales.

Cette relation avec la mer se fait jour également à propos de la découverte sur la colline Saint-Charles de campements des dernières populations de chasseurs-cueilleurs du Mésolithique et des premiers agriculteurs et pasteurs du Néolithique. A cette époque, le site se trouve encore à plusieurs kilomètres de la côte. Il occupe une position stratégique entre l'Huveaune et le Jarret. Les fouilles préventives réalisées en 2005 ont révélé que ces populations des derniers chasseurs-cueilleurs étaient des consommateurs de coquillages ramassés sur les côtes rocheuses. Des récoltes, en particulier celles des coques

qui étaient aussi utilisées pour décorer par impression les poteries (culture du Cardial)^[2]. Sur le même site, il a été constaté par la découverte de fosses-dépotoirs, de trous de piquets et de poteaux, des lambeaux de sols d'occupation, un développement au Néolithique de l'habitat sur tout le flanc sud-est de la colline. Les fouilles confirment cette originalité d'une consommation privilégiée de coquillages (murex, bigorneaux, cérithes...) ramassés notamment dans des herbiers de posidonies.

Aux âges des métaux, la rencontre de l'homme avec la mer est à nouveau mise en évidence par l'archéologie avec la découverte d'un amas de plusieurs millions de coquilles d'huîtres trouvées sur près de 2 000 m² dans des niveaux datés de l'âge du Bronze moyen/final (1 500 / 1 000 avant J.-C.) lors des fouilles de la place Jules-Verne. Les études ont pu montrer que les huîtres avaient été consommées sur place avant d'être rejetées dans l'eau, mais par contre, il n'a pas pu être établi si elles étaient le témoignage d'un habitat permanent ou d'une fréquentation saisonnière.

La fondation de Marseille vers - 600 nous rappelle à nouveau cette relation singulière des hommes avec la mer que les nombreuses fouilles de sauvetage, puis préventives menées depuis la seconde moitié du XX^e siècle ont largement mis en évidence au-delà de la légende de sa fondation. Si ces recherches ont, au fil des campagnes de fouilles, permis une écriture de nouvelles pages de l'histoire de la ville, son proche territoire n'est pas resté pour autant *terra incognita*. Parmi les résultats importants, on peut mentionner ici le site de l'oppidum du Verduron. Occupé de manière très brève, dans le dernier quart du troisième siècle avant J.-C., il est détruit autour de - 200 parce qu'il représentait sans doute une menace potentielle aux portes de Marseille grecque. Ce site, d'une superficie de 1 200 m², a fait l'objet ces dernières années d'une fouille totale, qui a permis de mieux comprendre les modalités d'implantation des bâtiments dont la construction en pierre calcaire, sans doute extraite au-dessus du site, avait été planifiée. Ces maisons, au nombre d'une dizaine, protégées par une fortification, comportaient trois ou quatre pièces. Elles étaient d'après les découvertes archéologiques occupées par une population celte, estimée entre 70 et 100 personnes, fortement armée.

Cette rapide évocation archéologique du passé préhistorique et protohistorique témoigne de ce lien constant des hommes qui ont façonné le paysage du Bassin de Marseille avec la mer, source parfois d'inquiétude, de tragédies, mais aussi de richesse.

[1] Mondmilch ou « lait de lune » désigne la nature géologique des parois composée en majorité d'aiguilles de calcite. [2] Cardial : phase ancienne du Néolithique au VI^e millénaire.

LE BASSIN DE MARSEILLE DURANT LA PRÉHISTOIRE

Par Ingrid Sénépart, Préhistorienne, pôle archéologie, Musée d'histoire de Marseille TRACES-UMR 5608 du CNRS

A l'échelle des temps préhistoriques, le Bassin de Marseille connaît une occupation humaine continue du Paléolithique inférieur à la fin de l'âge du Bronze final. Les populations qui l'ont occupé à diverses périodes ont toujours mis à profit son environnement exceptionnel.

C'est un espace naturel quasi enclos de 24 000 hectares environ, cerné par des chaînes montagneuses d'un côté et par la Méditerranée de l'autre. Le passage de cols, pour y entrer ou en sortir, est nécessaire — sauf à emprunter la plaine alluviale de l'Huveaune, puis le Pas de Trets, trait d'union avec l'arrière-pays aixois. Ainsi, l'accès à cette enclave géographique apparaît plus aisé par la voie maritime.

Le trait de côte a beaucoup fluctué sous les effets du réchauffement climatique. Au Paléolithique supérieur, il est à environ 20 km au-delà du littoral actuel. Du Mésolithique au Néolithique ancien, le Frioul, l'île Maïre et l'archipel de Riou sont encore rattachés au continent. La rade est alors constituée par deux grandes anses séparées par le Frioul. Dans le courant du Néolithique moyen, sa partie orientale, une portion de côte d'environ 3 km, est progressivement ennoyée jusqu'à ce que la ligne de rivage se stabilise autour de son niveau actuel aux alentours du IV^e millénaire av. J.-C.

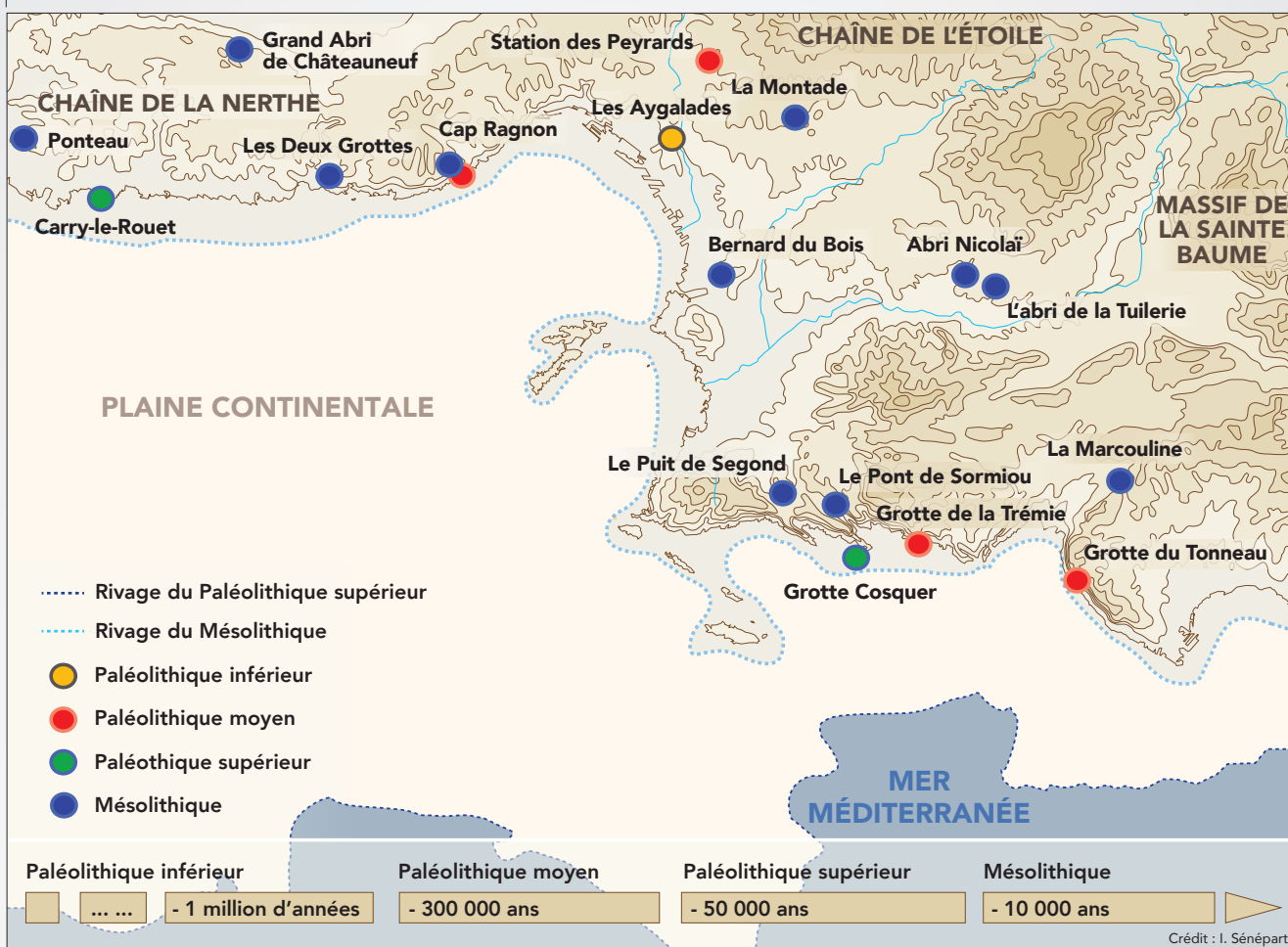
Dans les massifs et les collines, de très nombreuses cavités ont servi de haltes de chasse, de bergeries, d'abris saisonniers ou temporaires et de sépulcres, tandis que la plaine continentale, puis littorale, a accueilli les campements nomades, les ateliers de taille du silex, les lieux de pêche et de collecte de malacofaune marine et terrestre, les villages sédentaires, les champs et les pâturages. Le lien à la mer a toujours été fort, parfois de façon surprenante, comme en témoignent les habitats retrouvés sur la colline Saint-Charles et ses mangeurs de coquillages.

De la chaîne de la Nerthe à la basse vallée de l'Huveaune, plus d'une cinquantaine de sites sont répertoriés à l'intérieur du Bassin de Marseille et ses marges. Mais beaucoup d'autres sont encore endormis...

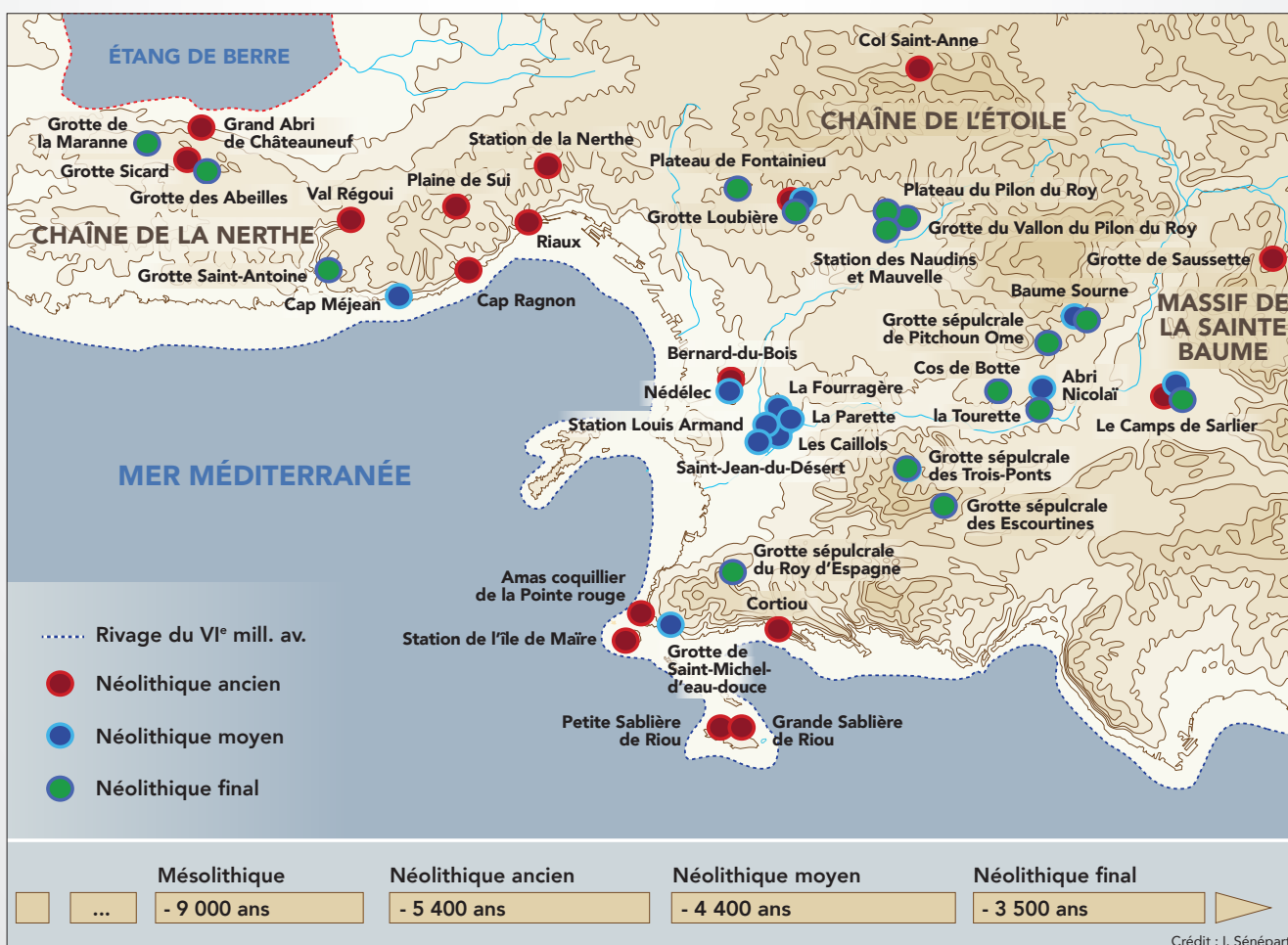
La préhistoire dans le Bassin de Marseille



Les sites du Bassin de Marseille durant le Paléolithique et le Mésolithique. © DAO I. Sénépart

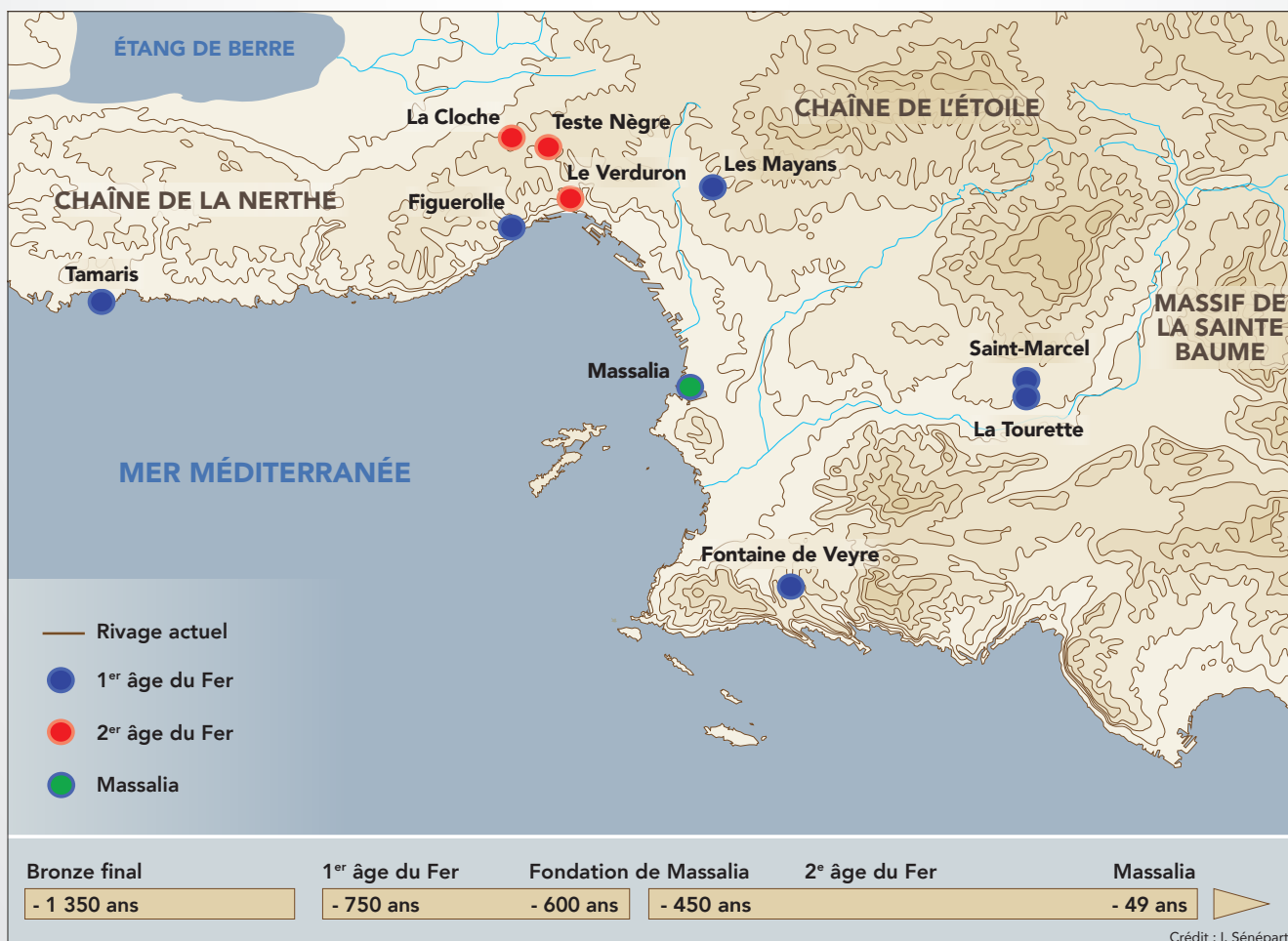
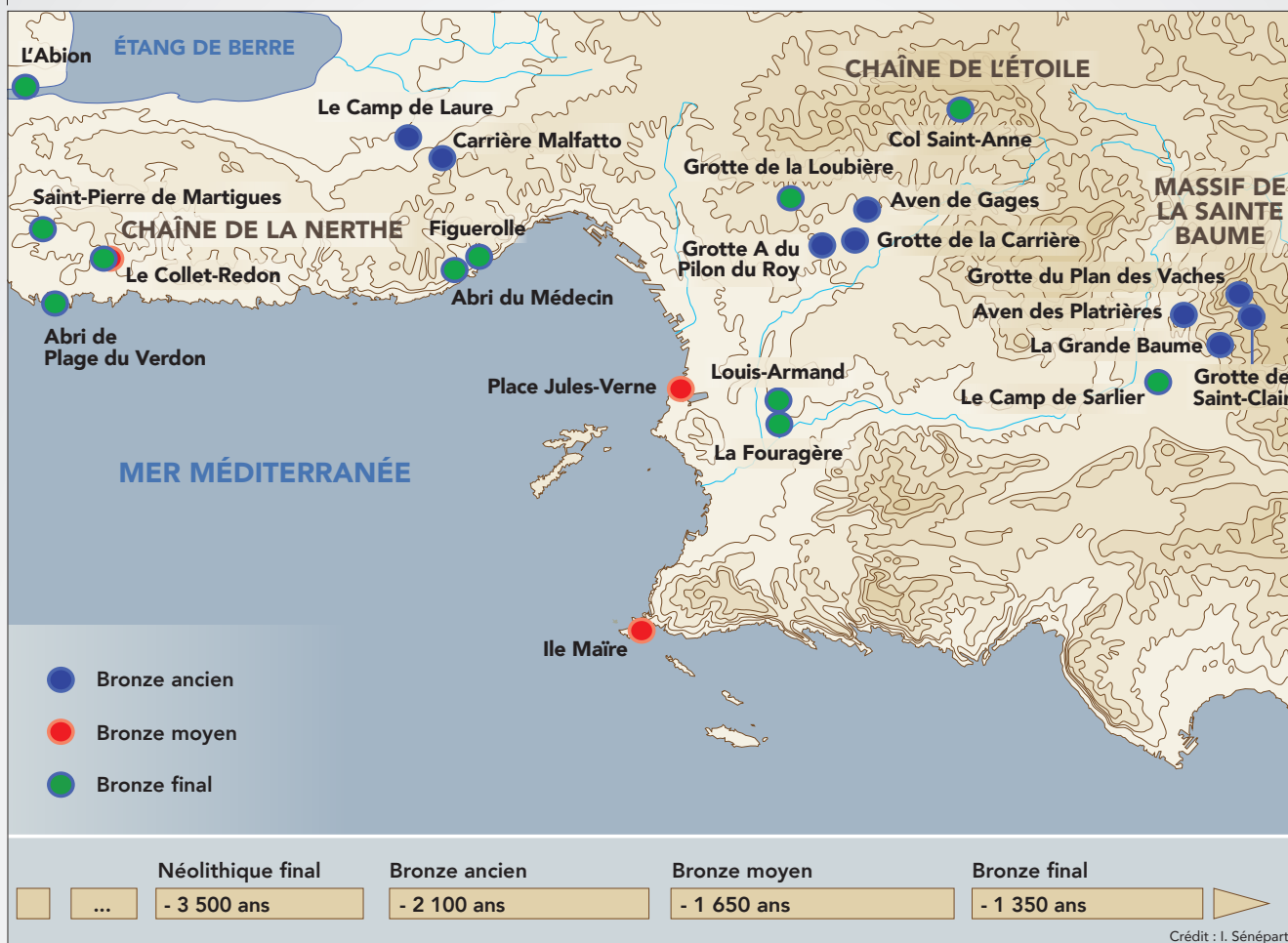


24



Les sites du Bassin de Marseille durant le Néolithique. © DAO I. Sénépart

Les sites du Bassin de Marseille durant l'âge du Bronze. © DAO I. Sénépart



Les sites du Bassin de Marseille durant le premier âge du Fer. © DAO I. Sénépart

DE LA MER À LA TERRE,

*le dilemme environnemental
des populations
préhistoriques face aux
modes de subsistance*

Par Gwanaelle Goude, Chargée de recherche CNRS
et Vincent Ollivier, Ingénieur de Recherche CNRS
LAMPEA-UMR 7269 Aix-Marseille Université CNRS MCC



Au détour des calanques de Marseilleveyre, de curieuses formations sédimentaires reflètent les paysages des épisodes froids de la dernière glaciation (sables éoliens consolidés, cailloutis fracturés par le gel-dégel). © Photo V. Ollivier, 2022

Il est difficile d'ignorer le paysage et l'évolution environnementale lorsque l'on aborde la question cruciale des modes de subsistance des sociétés méditerranéennes à travers le temps long. Les ressources alimentaires et leur accessibilité sont en relation intime avec le milieu naturel et celui-ci est perpétuellement en changement. La géographie physique de la région marseillaise repose sur un climat spécifique et une généreuse orographie, dont les volumes montagneux viennent mourir, en apparence, sur la Mare nostrum. Partout, l'érosion façonne le paysage et s'exprime avec vigueur sous le jeu d'un rythme saisonnier contrasté lié aux périodes froides ou aux épisodes plus cléments, au cours de l'année ou des millénaires. La faune et la flore suivent également ce principe d'une belle diversité dans une mosaïque de milieux entre terre et mer.

Un climat plus froid et un rivage lointain

Lors de la dernière glaciation, il y a environ 20 000 ans, bien que le froid ait pu être relativement intense, aucun glacier ne côtoyait les rivages de Marseille. Le plus proche, celui de la Durance, restait cantonné en amont de la cluse de Sisteron. Les reliefs élevés environnant le Bassin de Marseille, comme ceux de la Sainte-Victoire ou de la Sainte-Baume, connaissaient toutefois la présence de petits nêvés (accumulations de neige). C'était un paysage plus minéral qu'aujourd'hui à la végétation très clairsemée, surtout composée de genévriers, d'artémisia et de pins sylvestres. La faune chassée comprenait entre autres la marmotte, le mammoth (rare), l'ours brun, le lynx des cavernes, l'aurochs, le cerf mégacéros, le bouquetin et le chamois.

Dans ce contexte climatique froid, le piégeage des eaux continentales sous forme de glace avait également fait baisser le niveau marin qui se situait alors à environ 120 mètres plus bas qu'aujourd'hui. Se rendre à la mer en ce temps nécessitait une marche de plus de 20 km en

partant du Lacydon ; les calanques, à l'air libre suite à la régression marine, avaient plutôt l'allure de nos ravins et vallons actuels. La Grotte Cosquer n'était finalement pas si proche de la mer (pratiquement à 8 km) et les hommes qui la fréquentaient entre 33 000 et 18 500 ans arpentaient un territoire de chasse escarpé et, plus à l'ouest, une vaste étendue plane faite de prairies steppiques traversées par le Rhône. L'étang de Berre était une cuvette asséchée, creusée par un « paléo-mistral » plus puissant qu'aujourd'hui, et par la neige. La Camargue n'existait pas sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui (dunes, marais, lagunes et delta du Rhône), ni ne se trouvait au même emplacement.

La remontée de la mer

Vers 14 000 ans, avec le réchauffement climatique, les glaces fondent et le niveau marin remonte progressivement pour se stabiliser autour du trait de côte actuel, il y a environ 6000 ans. L'ingression marine dans les calanques, l'ennoisement du porche de la Grotte Cosquer, en même temps que la disparition sous les eaux de la vaste plaine qui s'étendait de la rade de Marseille jusqu'aux rives du

Languedoc, se précisent à partir de 8 000 ans. L'étang de Berre se remplit, le Rhône construit son imposant delta sableux, la végétation se densifie avec l'émergence d'une forêt primaire, la faune s'enrichit de nouvelles espèces. De nouvelles pratiques de subsistance sont mises en place. Le rôle des groupes humains dans la transformation des milieux naturels se fait de plus en plus prégnant.

Entre terre et mer

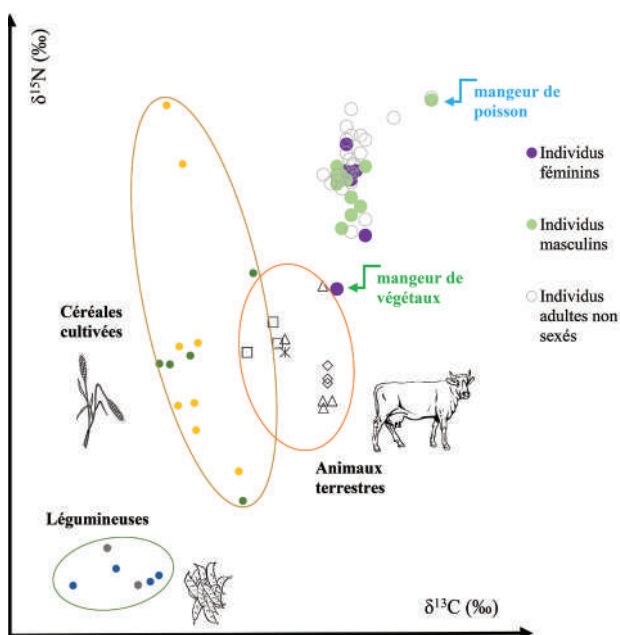
Comprendre comment les derniers chasseurs-cueilleurs et les premiers agropasteurs mettaient à profit cet environnement pour se nourrir est un défi pour les archéologues, car les données reposent en grande partie sur les découvertes des sites d'occupation où des restes animaux et végétaux ont pu être mis au jour et étudiés. Il existe toutefois d'autres méthodes, directement appliquées sur les restes anthropologiques, comme les analyses du contenu chimique des ossements et des dents de restes humains de la fin du Paléolithique et du Mésolithique, mais également des premières phases du Néolithique. Cependant ils sont très rares en Provence et peu connus dans le Bassin de Marseille.

Parmi ces analyses, le dosage des compositions isotopiques de différents éléments, tels que le carbone (C), l'azote (N) et le soufre (S), offrent une nouvelle image des comportements de subsistance du passé, à l'échelle de l'individu, et permettent de tenir compte des complexités sociales en lien, par exemple, avec le sexe ou les activités. Ce type d'étude a pu être menée dans un secteur plus élargi que celui du Bassin de Marseille, en particulier sur des individus du Néolithique (premiers agropasteurs) retrouvés inhumés dans le Var (Fontbrégoua à Salernes), dans les Alpes-Maritimes (Bréguières à Mougins, Pendimoun à Castellar, Le Rastel à Peillon) et très exceptionnellement dans les Bouches-du-Rhône (Grotte Sicard à Châteauneuf-les-Martigues).

L'état de conservation pour ces ensembles a permis l'extraction de la matière organique (collagène) et son analyse par spectrométrie de masse à rapport isotopique (IRMS ; $\delta^{13}\text{C}$ pour le carbone, $\delta^{15}\text{N}$ pour l'azote, $\delta^{34}\text{S}$ pour le soufre). Les éléments chimiques qui ont été mesurés sont présents naturellement dans le corps et reflètent ce qui a été bu et mangé ; leur analyse sur des tissus humains nous informe sur le type d'environnement où ils ont puisé leur nourriture (mer ou continent), les sources de protéines les plus présentes dans leurs repas (poissons ou viandes ou végétaux) et la façon dont ils se déplaçaient pour acquérir ces ressources. Dans le contexte méditerranéen, où la biodiversité est très riche, la compréhension des modes de subsistance de ces premiers agriculteurs-éleveurs

prend un sens particulier, notamment par rapport au littoral et aux zones de montagnes à proximité. Le rapport qu'entretenait l'homme avec la mer à ces époques est encore très largement débattu face à l'absence de données concordantes entre les différents registres fossiles (sites d'habitat *versus* restes humains).

Les résultats des analyses chimiques sur les sites provençaux et de la Côte d'Azur indiquent que les ressources alimentaires sont principalement d'origine terrestre, mais qu'il existe une variabilité selon les individus, féminins ou masculins. A une échelle plus large de la Méditerranée préhistorique, rares sont les individus identifiés comme ayant consommé du poisson. Par ailleurs, même si végétaux et animaux terrestres font partie du régime quotidien, il reste encore très difficile de connaître la contribution réelle des espèces sauvages par rapport aux espèces domestiques. Ces premiers résultats montrent qu'il est nécessaire de continuer cette recherche. Les futures découvertes permettront peut-être de modifier à nouveau notre regard sur la complexité des comportements alimentaires chez les populations préhistoriques. Ces récentes approches méthodologiques sont complémentaires des recherches des archéozoologues qui étudient les restes osseux de faune terrestre et marine, et de toutes les disciplines, notamment la carpologie, qui s'intéressent aux vestiges végétaux sauvages ou domestiques, à même de reconstituer le régime alimentaire des populations passées.



Compositions isotopiques du carbone et de l'azote contenues dans des ossements humains et animaux et dans des graines carbonisées du Néolithique provenant de sites archéologiques du sud-est de la France. Ces informations chimiques permettent de replacer les sujets humains dans la chaîne alimentaire et de déterminer le type de protéine qu'ils consommaient. © G. Goude



COMMENT VIVAIENT NOS ANCÊTRES ?

Reconstitution de tente
du Paléolithique supérieur.
© T. Boucherat

*De la Nerthe aux calanques
en passant par Septèmes,*

QUELQUES TRACES DES NÉANDERTALIENS

Par Jeanne Baumberger,
Journaliste

Aujourd'hui totalement immergée, la Grotte de la Trémie se trouve à la sortie de la calanque de Port-Miou, à droite sous la pointe du Cap Cacaou. © Photographie Chabe01



*Les fouilles qui se sont succédé depuis un siècle dans l'aire marseillaise n'ont livré aucun ossement d'*Homo neanderthalensis*. En revanche, on a trouvé d'incontestables signes de sa présence : des outils lithiques, façonnés entre 300 000 et 45 000 ans avant notre ère.*

Nos ancêtres *Homo sapiens* ont laissé à Marseille un héritage inestimable : la Grotte Cosquer, joyau de l'art pariétal, digne de rivaliser avec Lascaux, Pech Merle, Cussac ou Chauvet. Le legs de nos lointains parents indirects, les Néandertaliens, est bien plus modeste, et nettement moins spectaculaire, mais il a le mérite d'exister !

Commençons par dire qu'aucun ossement d'*Homo neanderthalensis* n'a été mis à jour dans l'aire marseillaise, pas même un de ces petits bouts de fémur, de phalange ou de calotte crânienne que les paléanthropologues savent si bien faire parler ! Cependant, à une distance d'à peine soixante kilomètres, à la Baume des Peyrards, sur la commune de Buoux en Luberon, on a bel et bien découvert des dents - quatre molaires d'adultes et une incisive d'enfant - ayant appartenu à cette espèce. Et dans le bassin de Marseille même, notamment dans les massifs de la Nerthe et des calanques, ce sont des outils en pierre taillée, très caractéristiques de son savoir-faire, qui attestent de sa présence, entre - 300 000 et - 45 000 ans !

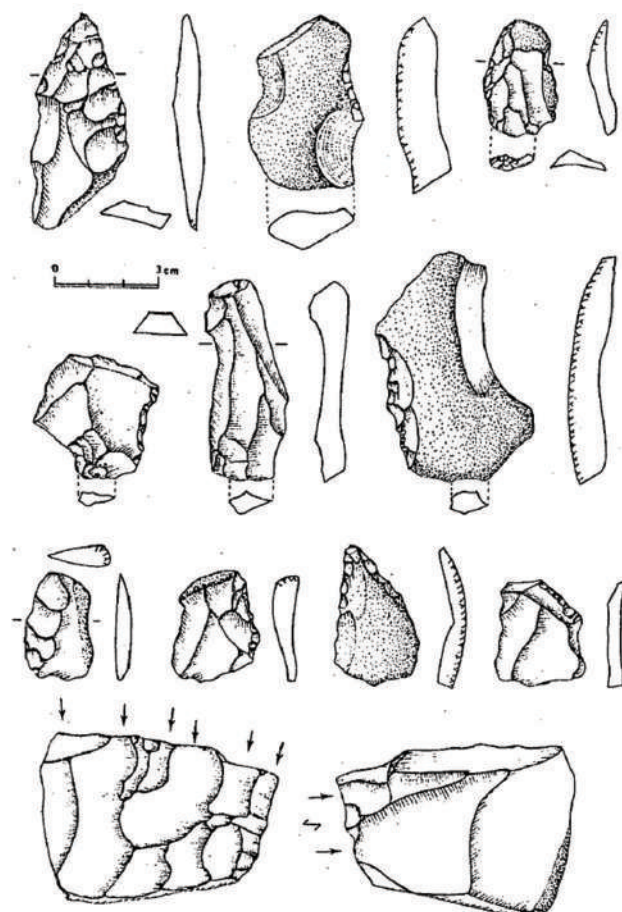
A vrai dire, Néandertal n'a été ni le premier, ni le dernier hominidé à s'installer dans ces parages, somme toute hospitaliers ! Un *Homo* plus archaïque, sans doute *heidelbergensis*, l'a précédé^[1], et, au Paléolithique supérieur, *Sapiens* lui a parfois succédé dans les mêmes abris, jugés propices... La Grotte Crispine, à l'Estaque-Riaux, fournit ainsi l'exemple d'une occupation continue depuis le Paléolithique moyen, vers - 400 000 ans, jusqu'à l'âge du Bronze, c'est-à-dire quasiment hier...

Du Nord au Sud

Restons-en à Néandertal ! C'est surtout à la fin des années 1960 que les préhistoriens trouvent les preuves déterminantes de sa présence dans l'aire marseillaise. Côté nord, Henry de Lumley sonde l'abri du Cap Ragon, à trois kilomètres du village du Rove, et y trouve « quelques outils de facture moustérienne »^[2], notamment « un éclat Levallois typique arrondi, et un chopping tool^[3] taillé par enlèvements courts et creux » écrit-il en 1969 dans sa thèse « *Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique* ».

Au même moment, mais côté sud, on assiste aux premières recherches mondiales dans le domaine de l'archéologie sous-marine, notamment grâce à la mise en service du navire « Archéonaute » spécialement conçu à cet effet. Les fouilles menées à partir de 1968 par Eugène Bonifay et Jean Courtin dans les eaux des calanques révèlent notamment que la Grotte de la Trémie - aujourd'hui immergée, mais à deux kilomètres à l'intérieur des terres au Paléolithique - a sans doute été fréquentée par des pré-Néandertaliens, puis par des Néandertaliens. En attestent des silex taillés, eux aussi de culture moustérienne.

Un troisième lieu, situé, quant à lui, dans le quartier des Peyrards à Septèmes-les-Vallons, porte également la marque de notre *Homo neanderthalensis*. Suite à des prospections faites par l'archéologue Lucien-François Gantès, Alban Defleur, spécialiste des techniques lithiques, est venu étudier le site en 1983 et l'a identifié comme étant... un atelier dédié à la taille des silex ! « *L'examen des patines, l'état physique des surfaces, ainsi que les études technique et typologique nous ont permis d'attribuer au Moustérien les quelques 600 éclats de silex découverts sur ce gisement. La source unique de la matière première, le nombre très important des éclats bruts de taille, le*



Quelques exemples de l'outillage lithique trouvés dans la station des Peyrards, sur la commune de Septèmes-les-Vallons, par Alban Defleur (Images extraites du *Bulletin de liaison de la Direction des Antiquités de la région PACA*, 3^e trimestre 1986). © Alban Defleur

nombre réduit d'éclats retouchés, ainsi que l'abondance des nucleus (10,5 % du matériel) montrent à l'évidence que cette station était un atelier de débitage de silex », peut-on lire dans le Bulletin de la Direction régionale des Antiquités au moment de la découverte du site.

Voilà donc inventoriées, pour l'essentiel, les rares traces laissées par Néandertal à Marseille. Rien n'empêche toutefois d'imaginer qu'à l'occasion d'on ne sait quels gigantesques travaux de terrassement à venir, on en déterrera de nouvelles ! Dans l'immédiat, nous ne pouvons que rêver à ces fascinants chasseurs-cueilleurs d'il y a 300 000 ans, surtout lorsque nous randonnons dans les massifs de la Nerthe ou des calanques, et que nous remettons nos pas dans les leurs...

[1] En 1972, en fouillant les travertins quaternaires du quartier des Ayalades, le géologue Eugène Bonifay note que le terrain a « livré de rares témoins d'une faune à éléphant méridional et une flore qui place cette formation au début du Pléistocène ancien, probablement entre 1,5 et 1,8 million d'années. » Il ajoute : « Deux ou trois cailloux en calcaire, dont l'origine humaine est possible, ont été trouvés. » Les premières traces laissées par un hominidé à Marseille ? [2] En Europe, les outils en pierre de facture « moustérienne » sont caractéristiques des Néandertaliens. Ceux-ci utilisaient notamment une méthode de débitage laminaire, dite « Levallois », permettant de façonner plusieurs types d'objets : racloirs, grattoirs, pointes, etc. [3] Pierres taillées par percussion, rendues tranchantes par enlèvement d'éclats sur deux faces, les *chopping tools* étaient des outils « à tout faire ». Ils ont été façonnés par les premiers hominidés (*Homo habilis* certainement, et probablement avant lui, l'Australopithèque). Les plus anciens qui nous soient parvenus ont entre - 2 et - 3 millions d'années. Ils ont été utilisés jusqu'au Néolithique.

À L'UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE, SILVANA CONDEMI ENQUÊTE SUR NÉANDERTAL

Directrice de recherche au CNRS, Silvana Conde mi a une double formation de biologiste et d'anthropologue. Elle s'intéresse principalement aux Néandertaliens et aux premiers Homo sapiens. Elle a été en poste à l'Université de Bonn, puis au Centre de recherche français de Jérusalem. Elle dirige actuellement l'unité paléoanthropologie et bioarchéologie de l'UMR-ADES (Unité mixte de recherche CNRS Aix-Marseille Université-EFS). Avec une équipe de cette UMR, elle vient d'y décrypter les groupes sanguins de trois Néandertaliens et d'une Dénisovienne !

Parallèlement à ses ouvrages et articles scientifiques, cette « saventurière » passionnée a signé deux livres destinés au grand public - Néandertal, mon frère en 2017 et Dernières nouvelles de Sapiens en 2018 - qui ont été des succès de librairie en France et à l'étranger. A l'occasion de ce numéro, nous lui demandons d'esquisser un portrait de son hominidé de prédilection.

Revue marseille : Que sait-on aujourd'hui de Néandertal?

Silvana Conde mi : Infiniment plus de choses qu'il y a seulement vingt ans ! Notre connaissance des hominidés a avancé à pas de géant grâce aux méthodes d'investigation apportées par la technologie. Notre approche de la préhistoire s'en est trouvée bouleversée ! On pensait jadis que l'évolution du genre *Homo* s'était faite de façon linéaire jusqu'à l'homme moderne. On sait aujourd'hui qu'elle est un arbre aux multiples ramifications. Il y a eu, non pas une, mais plusieurs sorties du berceau africain originel, séparées par des millénaires. On a même identifié grâce à l'ADN une nouvelle espèce fossile asiatique, les Dénisoviens, et on a confirmé que celle-ci s'est mélangée avec l'Européen Néandertal qui, de son côté s'est également métissé avec *Homo sapiens* à la sortie d'Afrique de celui-ci. Nous, *Homo sapiens*, avons même partagé le continent européen avec Néandertal pendant quelques milliers d'années !

En une décennie, ce que nous avons découvert sur cette espèce-sœur - ses origines, son mode de vie, sa disparition - est considérable, notamment grâce à cette extraordinaire



Photographie DR

avancée qu'a été le décryptage de son génome. Alors, que sait-on de lui ? Que le volume de son cerveau est égal, et même un peu supérieur, à celui de *Sapiens*. Que la manière ritualisée dont il enterrait ses morts prouve qu'il était capable de pensée symbolique. Qu'il connaissait extraordinairement bien son environnement, non seulement la faune, ce qui est essentiel pour un chasseur très carnivore comme lui, mais également la flore : ses cueillettes ne lui servaient pas uniquement d'appoint alimentaire ! Il utilisait certaines résines végétales comme colle pour renforcer l'emmanchement des outils en pierre. La découverte récente, dans une grotte de l'Ardèche, d'un bout de ficelle vieux de 41 000 ans montre qu'il savait aussi travailler certaines fibres ; et l'analyse de son tartre dentaire a révélé qu'il mâchait des feuilles de saule dont les vertus anti-inflammatoires et antirhumatismales sont bien connues ! Il était sensible au beau, portait des parures de plumes, d'os ou de coquillages, pratiquait un art « abstrait » fait de striures et de hachures. Il était aussi solidaire : au sein du clan, les produits de la chasse étaient partagés entre tous, et on a même retrouvé des fossiles d'individus qui avaient visiblement vécu avec des handicaps sérieux, ce qui prouve que le groupe les avait pris en charge. Bref, Néandertal avait une sensibilité, une intelligence très voisine de la nôtre.

R. M. : Et physiquement ? De la brute aux traits simiesques au roux aux yeux verts, en passant par le gnome, les reconstitutions de Néandertal en images de synthèse sont assez divergentes ! Sur la couverture de votre livre, il apparaît très peu différent de nous ...

S.C. : D'abord, mesurez le temps qui s'écoule entre le moment où, à partir du « père » *Homo heidelbergensis*, la « néandertalisation » se met en marche, vers - 337 000 ans, et la disparition de l'espèce, à - 42 000 ans : il y a forcément une importante évolution ! Par ailleurs, les différences climatiques entre le nord et le sud de l'Europe ont entraîné des variations physiques. Mais je pense que si vos lecteurs croisaient Néandertal aujourd'hui, vêtu et coiffé comme nous, il leur paraîtrait juste un peu « bizarre ». Son corps - râblé, avec des membres courts et une large cage thoracique - exprimait avant tout la robustesse. Et il lui en a fallu pour traverser l'enfer de trois longues et terribles glaciations, et autant de périodes interglaciaires ! Souvent, je dis aussi qu'il avait la tête en ballon de rugby, alors que chez nous, les *Sapiens*, elle est en ballon de football ! C'est sans doute son bourrelet sus-orbital et son prognathisme qui le feraient le plus remarquer...

R. M. : On retrouve de nombreuses traces de sa présence en Provence et dans la région Sud. Est-ce un hasard ?

S. C. : Non, le couloir littoral méditerranéen, et plus encore le couloir rhodanien, ont été pour lui de très précieuses voies de circulation et de communication, surtout pendant les périodes glaciaires. Cette géographie facilitait grandement ses déplacements pour suivre le gibier au fil des saisons ou ses approvisionnements en matières premières, notamment en silex. Elle permettait aussi des brassages de population bienvenus. A l'évidence, ces couloirs naturels ont réduit l'isolement dû aux rudesses du climat (Un vrai danger, y compris génétique, pour la survie des groupes !). Notre UMR, à Aix-Marseille Université, participe d'ailleurs aux campagnes de fouilles d'un site néandertalien, au débouché des gorges de la Nesque, un sous-affluent du Rhône, sur la commune de Méthamis, dans le Vaucluse.

R. M. : Quelle est votre hypothèse sur sa disparition ?

S.C. : Cela reste une énigme car, comme on l'a vu, pendant des milliers d'années, Néandertal est parfaitement adapté à son environnement, et puis, en un laps de temps relativement court à l'échelle préhistorique, quelque chose se met à dysfonctionner qui l'entraîne vers sa disparition. Le lien avec l'arrivée de *Sapiens* me paraît évident : au fur et à mesure que celui-ci étend son emprise sur l'ensemble du continent européen, Néandertal régresse en nombre. Il y aura également des croisements avec *Homo sapiens*, puis, au final, le phénotype Néandertal s'éteint définitivement...

A-t-il été exterminé par son « frère », comme certains en font l'hypothèse ? Je ne le crois pas. Je pense plutôt que, grâce à une organisation sociale plus large, plus dynamique, plus efficace, *Sapiens* « a pris toute la place » ; en tous cas,

Néandertal, mon frère, un best-seller traduit en plusieurs langues.



il est venu fortement perturber le fonctionnement culturel et économique de son voisin, basé sur la reconduction des gestes et des techniques, en statu quo avec la nature. *Sapiens* s'est révélé d'emblée plus conquérant, territorialement et démographiquement, et résolument tourné vers l'innovation. Par exemple, au lieu de chasser le gros gibier au corps-à-corps, avec des pieux, comme Néandertal, ce qui demandait adresse et courage, mais provoquait aussi beaucoup de blessures et de décès, il a mis au point des armes de jet qui permettait d'attaquer l'animal à distance, donc avec un risque moindre. Dans cette perspective, il ne pouvait que l'emporter !

R. M. : Dans votre livre, vous imaginez le testament du dernier Néandertal, sous la forme d'un quatrain adressé à *Sapiens*.

S.C. : Oui : « *J'ai survécu sans croître / Disparu parce qu'incapable de croître / Tu as survécu parce que toujours tu crois / Disparaitras-tu parce que jamais ne décroît ?* » Cela résume bien les choses...

Propos recueillis par Jeanne Baumberger,

LA PROVENCE AU PALÉOLITHIQUE :

une très longue histoire...

Par Jean-Pierre Bracco,
Professeur de Préhistoire à Aix-Marseille Université,
LAMPEA-UMR 7269 Aix-Marseille Université CNRS MCC



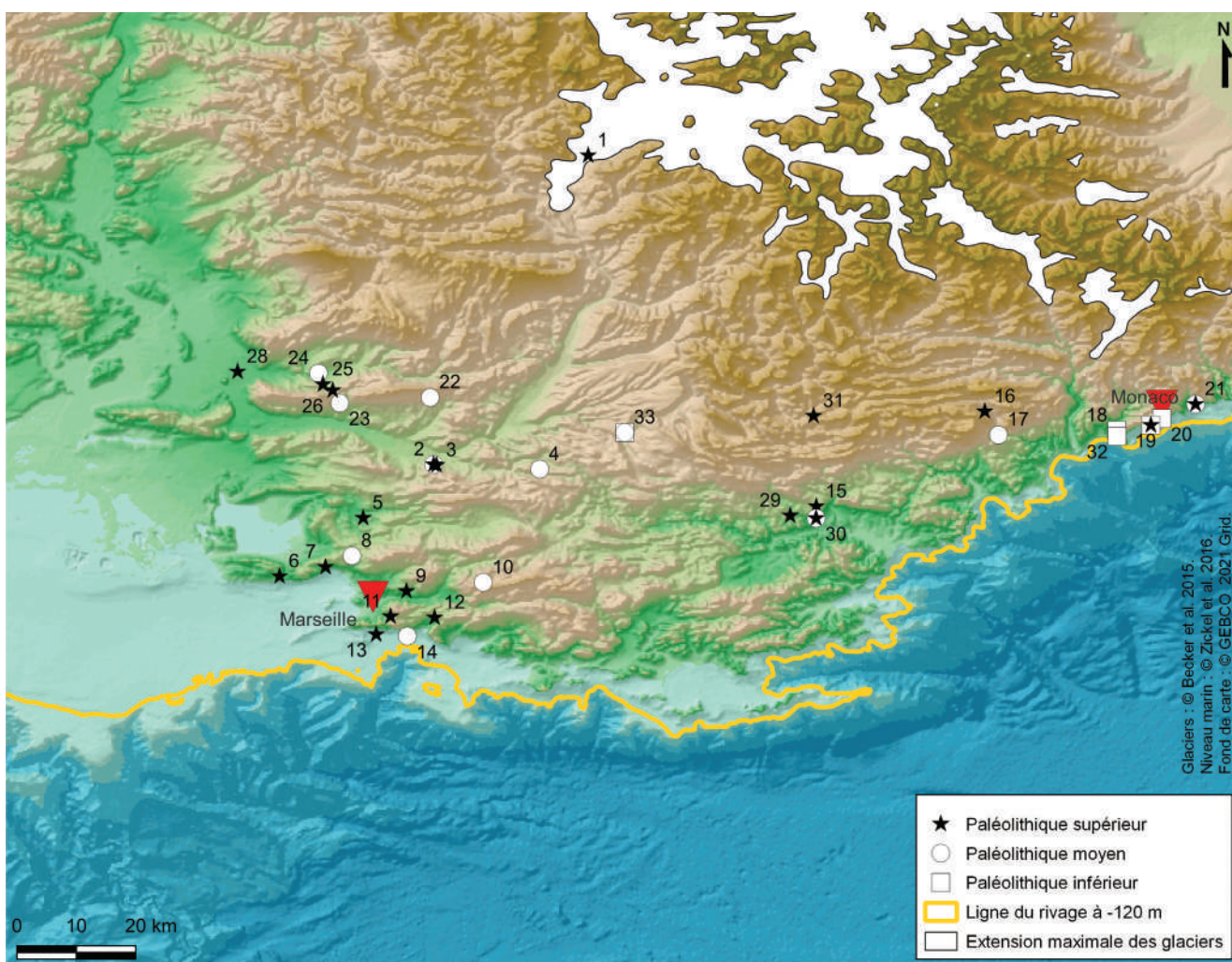
Scène de chasse dans la grande plaine continentale au pied du massif des calanques et de la Grotte Cosquer, durant le Paléolithique supérieur. Dessin de Michel Grenet. © Michel Grenet

Présenter un état des connaissances sur les sociétés paléolithiques du Bassin de Marseille n'est pas un exercice très facile. En préhistoire, les sources sont rares et ténues. Nul texte ancien qui présente la voix et le regard des contemporains et nulle mémoire orale non plus. Les seuls documents, issus des fouilles et recherches archéologiques sont les vestiges matériels, les os et autres matériaux organiques quand ils sont conservés, exceptionnellement des sépultures ou des objets à forte valeur symbolique. Si l'exercice n'est pas facile, c'est aussi parce que c'est près d'un million d'années qu'il nous faut examiner et ce temps très long, presque impensable au regard de nos expériences mentales, est caractérisé par de profonds changements dont la prise en compte est nécessaire pour comprendre et décrire les sociétés humaines qui peuplèrent notre région.

Au long du Paléolithique, des conditions très changeantes

Les sociétés paléolithiques sont contemporaines de la période géologique appelée Pléistocène, qui se termine il y a environ 10 000 ans. Sa principale caractéristique est l'alternance répétée entre climats glaciaires et interglaciaires. Dans les moments froids, notre région est peu boisée, souvent soumise à des vents violents qui érodent les sédiments. Les faunes, que ce soient les herbivores, gibier des chasseurs préhistoriques, mais aussi les carnivores, les rongeurs, lagomorphes... sont adaptées à ces conditions. Pendant les interglaciaires, sous un climat tempéré, la hausse des températures et

le développement d'un couvert boisé plus important sont accompagnés d'espèces tempérées. De nombreuses fouilles depuis la fin du XIX^e siècle ont permis d'identifier ces assemblages fauniques qui comprennent, au début du Paléolithique, des animaux aujourd'hui disparus. Selon le climat, le mammouth méridional, l'hippopotame antique, le cheval de Sténon, le bison de Schoetensack, le loup sauvage, l'ours de Deninger – ancêtre du fameux ours des cavernes – le renard arctique... pouvaient être rencontrés. Dans les derniers 150 000 ans, les espèces actuelles ou récemment éteintes (à l'échelle de la préhistoire !) vont apparaître et, selon que le climat soit tempéré ou froid, ce sont les cerfs, les bouquetins, les mammouths, les bisons, les aurochs, les antilopes saïga qui vont peupler le Sud-Est.



Principaux sites paléolithiques en Provence. La paléogéographie indiquée est celle du dernier maximum glaciaire, avec un niveau de la mer à -120 m et une extension importante du glacier alpin. 1. Saint-Antoine, 2. L'Adauste, 3. Le Mourre de la Barque, 4. Grotte de Rigabe, 5. Cuges, 6. Carry-le-Rouet, 7. Les Riaux, 8. Les Peyrards, 9. Saint-Marcel, 10. Grotte des Cèdres, 11. Puit de Sormiou, 12. La Marcouline, 13. Grotte Cosquer, 14. Grotte des Trémies, 15. Les Raynaudes, 16. L'Abri Martin, 17. Pié Lombard, 18. Terra Amata, 19. Grotte de l'Observatoire, 20. Grotte du Vallonet, 21. Grottes et abris des Balzi Rossi, 22. Baume des Peyrards, 23. La Combette, 24. Bérigoule, 25. La Font Pourquière, 26. Roquefure, 27. Soubeyras, 28. Chinchon, 29. Saint-Pierre, 30. Les Vaugreniers, 31. Les Prés de Laure, 32. Grotte du Lazaret, 33. La Baume Bonne. © cartographie Floriane Peudon, LAMPEA

Restitution de la plaine continentale devant la Grotte Cosquer, extrait du film *Marseille avant Marseille*. © MHM-Studio K



Les variations climatiques affectent aussi le territoire, dans sa dimension géographique. Durant les périodes glaciaires, les glaciers alpins s'étendent considérablement, parfois jusqu'à la vallée du Rhône à l'Est et à la latitude de Sisteron au Sud. Une grande partie des espaces montagnards sont alors inaccessibles et infréquentables, réduisant les territoires exploitables et modifiant les conditions de mobilité. Mais cette eau stockée dans tous les glaciers de la planète n'est donc plus disponible dans les mers et océans. Parallèlement à l'extension des glaciers, on assiste alors à une baisse de niveau de la mer, qui peut atteindre -120 m d'altitude par rapport au 0 actuel que mesure le marégraphe de Marseille. Il y a là, en zone littorale, de vastes espaces qui se libèrent, parfois très étendus quand les fonds sous-marins ne sont pas très profonds comme dans la région de l'étang de Berre et de la Camargue. La Grotte Cosquer, située à plusieurs kilomètres du rivage lors de sa fréquentation par les populations préhistoriques, en est une magnifique illustration. Toutefois, ces territoires sont aujourd'hui sous l'eau, et une partie des espaces exploités ne nous est plus aujourd'hui accessible. La perte d'information est importante.

Les sociétés paléolithiques évoluent donc dans des paysages qui se transforment. Or, elles sont constituées de chasseurs qui prélèvent toutes leurs ressources dans la nature. Pas de domestication animale, ni végétale, c'est-à-dire pas d'élevage, ni d'agriculture. Ces populations pratiquent une économie de prédation qui repose sur les

ressources du territoire gérée selon un rythme saisonnier. Ils doivent donc composer avec les transformations de leurs environnements et adapter leurs modes de vie en conséquence. Enfin, puisque nous avons affaire à des nomades, brosser le panorama de ces populations ne peut se faire à l'échelle du Bassin de Marseille. Les territoires parcourus sont plus vastes et il est nécessaire de réintégrer les données locales au sein de toute l'aire provençale pour leur donner sens.

Les plus anciennes traces, une quête difficile

Pour les périodes que couvre le Paléolithique inférieur, l'érosion des sols, les bouleversements de toute nature des couches de terrain superficielles sont de puissants agents destructeurs et les indices ne sont pas très abondants. E. Bonifay a signalé dans les années 1970, dans le quartier des Ayalades à Marseille, la découverte de quelques éclats en calcaire peut-être taillés associés à une faune tempérée, dont des restes d'un éléphant fossile de grande taille, *Elephas meridionalis*, datés selon lui entre 1,5 et 1,8 millions d'années. Mais en l'absence d'autres précisions, cette découverte doit être considérée comme douteuse. En revanche, des ossements animaux et quelques outils en silex trouvés dans la Grotte immergée des Trémies, à Cassis par le même Eugène Bonifay, montrent que le

littoral provençal est parcouru et occupé au Paléolithique inférieur. Si l'on s'éloigne un peu de l'aire marseillaise, d'autres gisements préhistoriques permettent de mieux comprendre ces occupations. A Nice, dans la Grotte du Vallonet, c'est une présence humaine remontant à presque un million d'années qui est documentée par des outils en pierre de type galets aménagés et une faune associée qui indique un climat tempéré. Tout près du Vallonet, la Grotte du Lazaret, le campement de plein-air de Terra Amata à Nice et la Grotte de l'Observatoire à Monaco fournissent des informations plus abondantes sur les populations vivant dans le Sud-Est entre 300 000 et 150 000 ans environ. Dans ces sites occupés pendant les périodes tempérées, les vestiges des faunes chassées, les aménagements des espaces domestiques parfois observés, l'origine des matériaux utilisés pour fabriquer les outils en pierre indiquent que les populations d'*Homo erectus* qui peuplent l'Europe à cette période avaient une bonne connaissance des environnements et savaient exploiter les différents biotopes à leur disposition : petites plaines côtières, littoral, massifs collinaires et de moyenne montagne. Les informations sont donc maigres pour ces sites si anciens. Toutefois, notons que les gisements sont tous littoraux sans qu'il soit possible de savoir si ce constat est lié aux aléas de la conservation des couches archéologiques ou bien si cela correspond à des choix de biotopes proches de la mer. Autre observation, les faunes et les diverses analyses indiquent que ces occupations se déroulent pendant des interstades tempérés. Il est possible que la Provence ne soit pas occupée quand les conditions climatiques sont trop rudes.

Aux alentours de 300 000 ans se produisent en Europe des transformations importantes dans les équipements techniques préhistoriques. Les industries en pierre deviennent beaucoup plus normées, avec la généralisation d'une méthode de taille appelée Levallois qui permet de fabriquer en série des outils présentant les mêmes

caractéristiques techniques. L'évolution biologique des populations européennes conduit en même temps à l'émergence de l'Homme de Néandertal. Pour cette période appelée Paléolithique moyen, les sites provençaux ne détonnent pas au sein d'une aire européenne relativement homogène. Contrairement au Paléolithique inférieur, les sites sont cette fois-ci disséminés sur tout le territoire et pas uniquement sur le littoral, y compris au pied des premiers reliefs alpins comme à la Baume-Bonne à Quinson. Si de nombreux sites ne sont connus que par le ramassage d'outils en silex et ne livrent donc que peu d'informations et si le territoire marseillais est pauvre en découvertes en raison de l'extension de la ville qui a détruit les couches archéologiques – notons quand même le site des Peyrards au-dessus de l'Estaque, quelques belles fouilles nous permettent de mieux comprendre ces sociétés du Paléolithique moyen. C'est le cas à la Baume des Peyrards dans le Vaucluse, où quelques dents néandertaliennes constituent les plus anciens restes humains provençaux. A la Combette, dans la combe de Lourmarin, des fouilles minutieuses et une excellente préservation des niveaux archéologiques ont permis de détailler les installations successives de chasseurs néandertaliens, l'aménagement des espaces avec des zones d'activités spécialisées dans la taille du silex ou la découpe des carcasses des animaux chassés. L'analyse des lieux de collecte des différentes variétés de silex utilisées pour fabriquer l'outillage en pierre montre une connaissance approfondie des ressources du territoire et des déplacements sur des distances parfois supérieures à 80 km. Ces occupations de la Combette se placent en outre dans un épisode climatique relativement frais, signant ainsi les capacités d'adaptation des sociétés néandertaliennes à différents environnements.

Avec *Homo sapiens*, des données plus abondantes

Entre 40 et 35 000 ans, les Néandertaliens sont progressivement remplacés en Europe par des nouveaux venus, les hommes anatomiquement modernes ou *Homo sapiens*, c'est-à-dire notre espèce. Cette disparition progressive d'*Homo neandertalensis* s'étend sur plusieurs millénaires et les processus en sont complexes et loin d'être aujourd'hui encore bien compris. Ils incluent des métissages entre les deux espèces, aujourd'hui identifiables dans notre ADN. C'est encore une fois vers la Côte d'Azur qu'il faut se tourner pour analyser ces premières incursions de notre espèce en Provence, plus exactement dans la Grotte de l'Observatoire à Monaco. Les niveaux supérieurs de cette cavité ont livré des outils en silex dont l'analyse approfondie montre que ceux qui les ont fabriqués ne connaissaient pas



Outils taillés (pièces bifaciales) des niveaux du Paléolithique inférieur de la Grotte de l'Observatoire à Monaco.

© Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco

tous les gîtes naturels de silex situés à proximité, ce qui correspond bien à des populations exploratoires qui ne maîtrisent pas encore tout leur territoire. En outre, ce site de l'Observatoire, dont les outils en pierre ressemblent à ceux conservés dans d'autres gisements en Italie et dans les Balkans, indique que le littoral méditerranéen a probablement été l'une des portes d'entrée en Europe pour ces *Homo sapiens*, alors que le Danube a longtemps été considéré comme l'unique voie de pénétration depuis le Proche et le Moyen Orient.

Après ces premières incursions, les vestiges archéologiques montrent un territoire densément occupé au Paléolithique supérieur. De nombreux sites sont connus dans tous les contextes, depuis le littoral jusqu'aux Alpes, quand toutefois le climat le permet, car le Paléolithique supérieur est contemporain de la dernière période glaciaire avec un maximum de froid il y a environ 21 000 ans. L'extension des glaciers alpins est alors à son maximum et le niveau de la mer à son plus bas niveau. Malgré ces conditions rigoureuses, le nombre de sites connus témoigne d'un peuplement important. La Grotte Cosquer notamment, car un sanctuaire de cette importance ne peut exister sans une grande densité de population autour. Hélas, les sites proches de Cosquer ont pour beaucoup disparus, noyés par la remontée du niveau de la mer. A la fin du Paléolithique supérieur, lorsque les conditions climatiques de plus en plus tempérées libèrent les espaces alpins, des campements comme celui de Saint-Antoine dans les Hautes-Alpes, entre Gap et Sisteron, signalent la recolonisation des espaces d'altitude. Les fouilles de la fin des années 1990, liées à la prolongation de l'autoroute A51, ont en effet montré la présence répétée de courtes occupations de chasseurs qui ciblent les cerfs pour en récupérer la viande et la peau. L'étude de la provenance des silex utilisés pour fabriquer les outils en pierre montre que la pénétration du massif s'effectue par la vallée de la Durance depuis la Basse-Provence.

Une des caractéristiques les plus remarquables du Paléolithique supérieur en Provence est le basculement des aires d'influence culturelle avant et après le dernier maximum glaciaire. Avant 21 000 ans, les vestiges archéologiques sont très proches de ceux connus en Europe occidentale, signant un réseau de relations tourné vers le continent et l'intérieur des terres. Les données symboliques témoignent elles aussi des mêmes processus. Les riches sépultures humaines et les extraordinaires statuettes féminines sculptées dans de la stéatite des grottes des Balzi Rossi, à la frontière franco-italienne, sont très similaires à celles connues en Europe occidentale et centrale. Les dessins, peintures ou gravures les plus anciens de la Grotte Cosquer montrent les mêmes réseaux



Vestiges osseux de cerfs dans le campement de Saint-Antoine (Vitrolles, Hautes-Alpes) qui témoignent d'une succession d'épisodes de chasse et d'une appropriation des espaces montagnards à la fin de la dernière glaciation. © J. Gagnepain, AFAN

de relations. En revanche, après le dernier maximum glaciaire, les vestiges matériels se rattachent à un grand ensemble italien et balkanique nommé Epigravettien, très différent des productions de l'ouest de l'Europe. Les raisons de ce basculement ne sont pas encore bien comprises, mais les conditions climatiques très sévères, l'extension des glaciers, les difficultés de déplacement... ont certainement joué un rôle important. Cela illustre en tout cas la réactivité de ces sociétés préhistoriques, capables de réorganiser rapidement leurs réseaux et d'inventer des solutions adaptatives en fonction des transformations de leur milieu.

« L'histoire préhistorique » régionale est donc riche et précieuse pour cette immense période qu'est le Paléolithique. Parfois éclipsée par les périodes plus récentes et la monumentalité de certains de leurs vestiges, l'étude du Paléolithique en Provence offre pourtant un panorama saisissant de la variété des modes d'exploitation des ressources et des espaces d'une région aux caractéristiques géographiques et topographiques très variées, du delta du Rhône aux Alpes du Sud.

Grotte Cosquer, mission septembre 2003 ; de gauche à droite : Jean Clottes, Luc Vanrell, Jean Courtin. © A. Delhomme



LA RÉVÉLATION DE LA GROTTE ENGLOUTIE

Par Pedro Lima,
Journaliste scientifique

Si la déclaration de la découverte par le plongeur Henri Cosquer date du 3 septembre 1991, les premières incursions dans la cavité immergée sous le Cap Morgiou remontent aux années 1980. Retour sur une découverte extraordinaire et des missions fondatrices.

Plongeur et scaphandrier expérimenté, Henri Cosquer dirige depuis cinq ans le Centre cassidain de plongée lorsqu'il décide, par cette belle journée de septembre 1985, de retourner explorer les fonds marins au pied du Cap Morgiou, situé sur le territoire de Marseille (9^e arrt), en plein cœur du massif des Calanques devenu Parc national en 2012. Après s'être mis à l'eau, il parvient au pied du « tombant » de la falaise du Cap de la Voile, à l'ouest du Cap Morgiou, par 37 mètres de profondeur. Il souhaite explorer une ouverture dans le rocher, d'un mètre de haut sur deux de large, connue des plongeurs de longue date. Ce jour-là, Cosquer ne palme que quelques mètres dans le conduit qui se prolonge dans la falaise, avant d'opérer un demi-tour par manque d'éclairage suffisant et pour ne pas prendre de risque inconsidéré. Selon son récit, il lui faudra plusieurs incursions et tentatives, seul ou accompagné, pour atteindre le bout du boyau. Henri Cosquer découvre ainsi, après avoir franchi une dernière étroiture et un brusque élargissement du tunnel, un spectacle extraordinaire. Dans la lueur de sa torche électrique, des colonnes de pierre pétrifiées se dressent dans une immense

salle en partie émergée. Parvenu jusqu'à une petite plage au sol durci par la calcite, il prend pied dans la grotte et observe, médusé, la beauté de ce lieu inconnu : stalactites, stalagmites, concrétions, draperies, voûtes penchées et parois de calcaire aux teintes orangées... Pas de doute, la découverte est majeure, même s'il n'est pas encore question, en 1985, de peintures préhistoriques.

La grotte bascule dans l'histoire

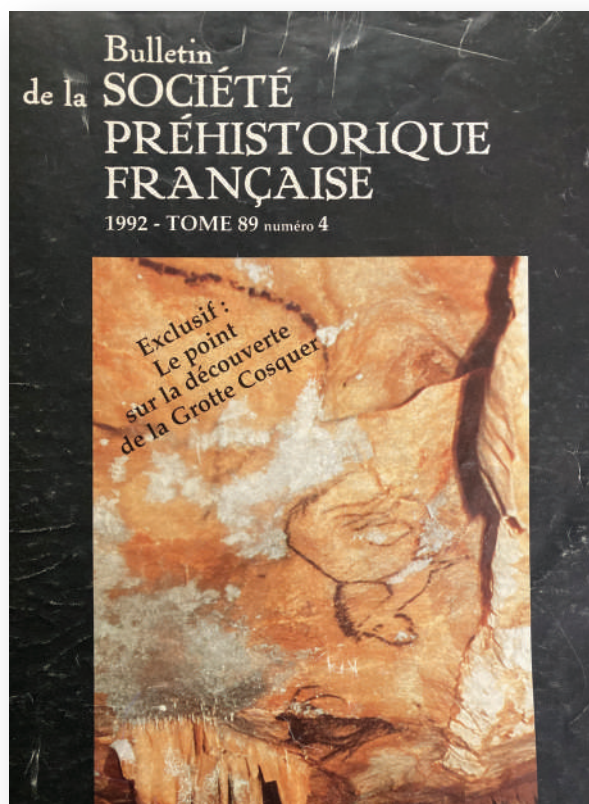
Durant l'été 1991, Cosquer décide de partager son secret. En juin, il pose un fil d'Ariane dans le boyau avec le plongeur spéléo belge Marc Van Espen. Le 9 juillet, il retourne dans la grotte, cette fois en compagnie de trois moniteurs expérimentés de son club : sa nièce Cendrine Cosquer, Yann Gogan et Pascale Oriol. Le groupe explore la grotte à la lueur des torches. La révélation de l'art pariétal a lieu dans une salle située au fond de la cavité, séparée de la première par un étroit corridor. Là, à proximité d'un profond puits noyé par l'eau de mer, Henri Cosquer et ses compagnons tombent en arrêt devant plusieurs mains humaines dont l'image se détache dans le faisceau des lampes. Fin juillet, de nouvelles découvertes sont réalisées, sous la forme de chevaux, cerfs, bouquetins, bisons et même pingouins... Cette fois-ci, le doute n'est plus permis : c'est bien une grotte ornée préhistorique qui a été découverte, la première située en Provence et surtout, la première au monde dont l'entrée se trouve sous le niveau marin !

A la fin de l'été 1991, Cosquer se prépare à révéler sa découverte aux autorités. Mais un tragique événement, le 1^{er} septembre, va précipiter le cours des choses. Trois plongeurs grenoblois perdent la vie dans le boyau d'accès qu'ils ont décidé d'explorer. Henri Cosquer participe aux opérations de sauvetage, et le surlendemain, 3 septembre 1991, il se présente à l'administration des Affaires maritimes, à Marseille, pour y déclarer sa découverte avec de nombreuses photographies à l'appui.

L'authentification de la cavité

L'affaire est prise très au sérieux par les autorités, et une première réunion se tient dès le 9 septembre à Marseille, au siège de la Direction des recherches archéologiques sous-marines (DRASM) en présence de son directeur Robert Lequément, d'Henri Cosquer et de Jean Courtin, préhistorien familiarisé avec la plongée en grottes. Ce dernier a en particulier mené de nombreuses missions de prospection archéologique avec son collègue Eugène

Bonifay, dès les années 1960, à la recherche de sites paléolithiques engloutis sur le littoral provençal par la montée du niveau marin consécutif à la fin de la dernière glaciation. Jean Clottes, conservateur du patrimoine pour les grottes ornées au ministère de la Culture, est associé à ces réunions et des clichés de la grotte ornée lui sont transmis. Courtin et Clottes penchent d'emblée pour l'authenticité des peintures, du fait de la présence, sur les photographies, de concrétions de calcite recouvrant certaines peintures et gravures. Le seul moyen de trancher est d'envoyer un spécialiste sur place, mission délicate qui est confiée à Jean Courtin. L'expertise de la Grotte Cosquer se déroule du 18 au 20 septembre 1991 avec l'appui logistique d'« Archéonaute », le navire scientifique de la DRASM. Une fois parvenu dans la cavité, dont l'accès a été sécurisé par un « fil d'Ariane », et guidé par le découvreur, Jean Courtin comprend au premier coup d'œil qu'il s'agit bien d'un site préhistorique parfaitement conservé, mais aussi d'une extraordinaire richesse. Il se souvient avec émotion : « *Les parois étaient recouvertes de tracés digitaux témoignant d'une intense activité humaine en ces lieux, et les gravures étaient présentes en très grand nombre, plus encore que les peintures. Le tout ne me laissait aucun doute sur l'authenticité du site, certitude renforcée par la présence au sol de nombreux charbons de bois et par l'observation à la loupe de voiles de calcite recouvrant certaines peintures et gravures* ». Il observe également que les charbons de bois gorgés d'humidité se trouvent



Bulletin de la Société préhistorique de 1992. Premier article scientifique sur la Grotte Cosquer par J. Clottes, A. Beltrán, J. Courtin, H. Cosquer.

sur des sols déjà fortement durcis par une couche de calcite blanchâtre, preuve supplémentaire de l'ancienneté de l'occupation humaine. Dès le mois d'octobre 1991, les premières analyses radiocarbone de certains charbons confirment ces observations, livrant des dates de 18 440 ans (-22 000 en dates dites « calibrées »). Aujourd'hui, on sait que la cavité a été fréquentée entre -33 000 et -19 000 ans. Le 19 octobre, le ministre de la Culture Jack Lang annonce « la découverte exceptionnelle d'une grotte ornée de gravures et de peintures préhistoriques. Ce nouveau joyau est comparable aux grottes de Niaux ou de Pech Merle ». La nouvelle fait le tour du monde, passionnant le public et les médias. Qui aurait cru qu'un Lascaux sous-marin, comme le surnomment les journalistes, repose depuis des millénaires entre Marseille et Cassis ?

Les scientifiques entrent en jeu

Malgré une polémique de quelques mois sur son authenticité, virulente et inhérente à toutes les découvertes qui remettent en cause des certitudes établies, la Grotte Cosquer rejoint ainsi la liste des grottes ornées préhistoriques majeures. Par arrêté du ministère de la Culture du 2 septembre 1992, elle est classée au titre des Monuments historiques avec son environnement immédiat. Depuis 2013, un arrêté préfectoral interdit toute plongée et mouillage dans la zone de la Pointe de la Voile. L'étude de cette extraordinaire « bulle de mémoire engloutie sous les eaux », comme l'appelle le préhistorien et géologue Jacques Collina-Girard, peut alors commencer. Les deux premières missions scientifiques d'envergure dans la grotte se déroulent du 1^{er} au 23 juin 1992 et du 3 octobre au 22 décembre 1994, appuyées par les moyens du DRASM^[1]. Elles ont pour but de caractériser le milieu souterrain et commencer le recensement et l'étude des vestiges humains, dont l'art pariétal est le témoignage le plus spectaculaire. Au terme de ces missions, Jacques Collina-Girard décrit ainsi le support rocheux et son imbrication avec les œuvres : « Les draperies de calcite blanche et les cristallisations d'aragonite, un minéral composé de carbonate de calcium, couvrent les anciennes concrétions et parfois les œuvres d'art. Le toit de la salle est constitué par les dalles de calcaire urgonien, principal composant du massif des Calanques, qui plongent vers le Sud-Est. Cette inclinaison naturelle du plafond de la grotte se poursuit en direction de la mer, et donne au boyau d'accès sa pente en remontée régulière vers la cavité. Les artistes préhistoriques ont d'ailleurs composé avec cette géologie particulière du milieu souterrain ».

Durant la mission de 1994, un premier relevé 3D au scanner-laser est réalisé par la société EDF sur commande de la Ville de Marseille, en vue d'un projet de réplique qui ne verra finalement pas le jour. Très novateur pour son époque, et réalisé dans des conditions très complexes, il ouvre la voie aux relevés en 3D en contexte de cavités ornées. Ils n'ont cessé de se développer depuis, y compris dans la Grotte Cosquer où le dernier en date se poursuit en 2022, sur commande de l'Etat.

La découverte en décembre 1994 de la fabuleuse Grotte Chauvet, en Ardèche, dont les somptueux dessins s'avèrent encore plus anciens que ceux de Cosquer, marque un coup d'arrêt pour l'étude de la cavité provençale. Les missions reprendront au début des années 2000, Jean Courtin et Jean Clottes se rendant dans la grotte en 2002 et 2003. Elles se poursuivent depuis de manière irrégulière, menées essentiellement par Michel Olive (SRA Drac Paca - Lampea) et Luc Vanrell (Immadras - Lampea). En 2022, une nouvelle équipe scientifique mandatée par le ministère de la Culture et dirigée par le préhistorien Cyril Montoya (conservateur en chef du Patrimoine - Lampea) reprend l'étude de la cavité engloutie, dans un contexte d'urgence liée à la montée du niveau marin qui menace les sols et de nombreuses œuvres dessinées et gravées.



Lame de silex abandonnée sur le sol de la Grotte Cosquer. © L. Vanrell

[1] NDLR : En 1991, la DRASM devient le Département de la recherche archéologique sous-marine (le DRASM).

Le panneau des petits chevaux, 18 000 BP, partiellement effacé par la mer. © Photographie J. Collina-Girard, Mission DRASM 1992



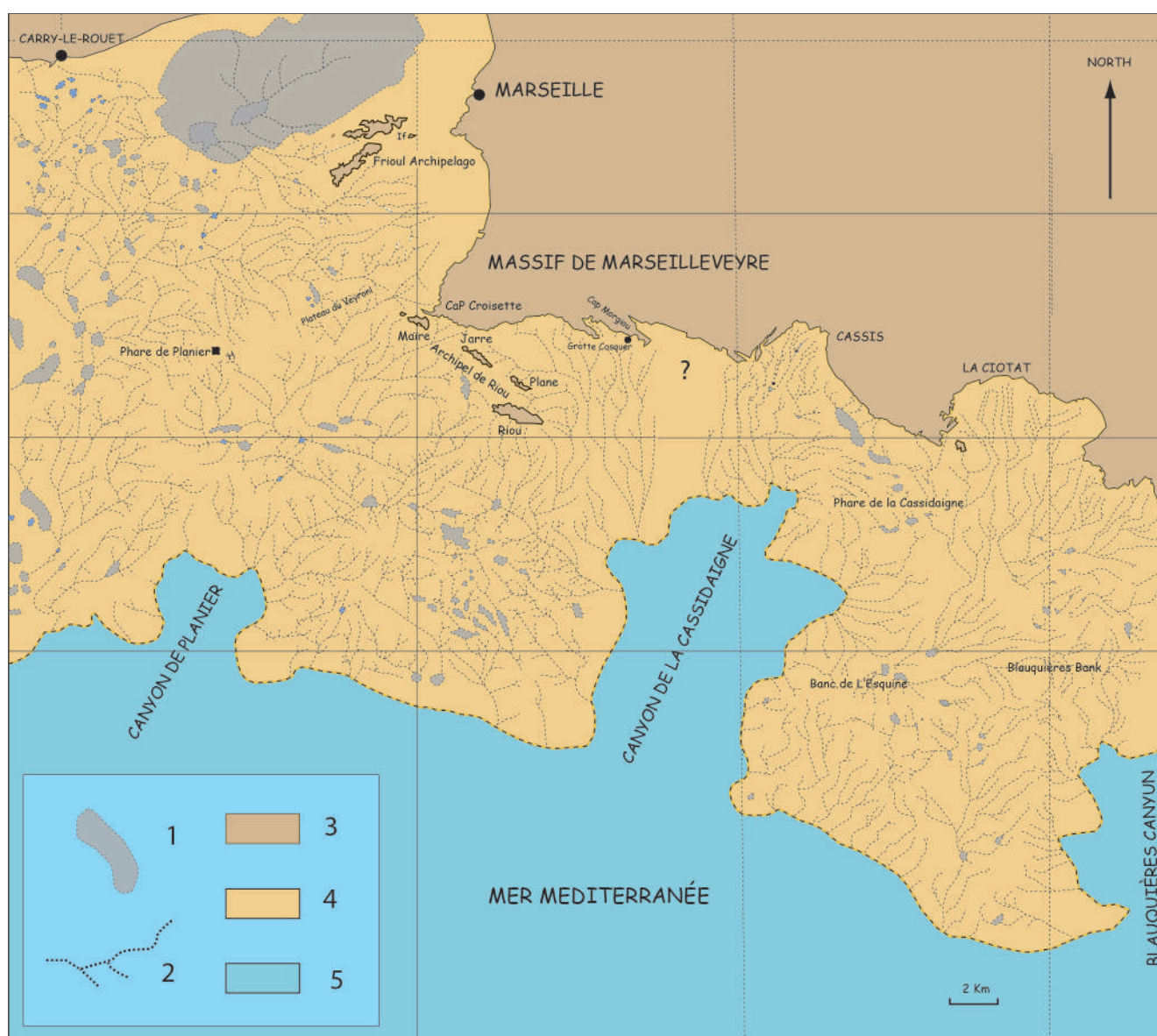
LA GROTTTE COSQUER : UNE PRÉHISTOIRE SOUS LES VAGUES

Par Jacques Collina-Girard,
Maître de conférence honoraire,
LAMPEA-UMR 7269 Aix-Marseille Université CNRS MCC

La région marseillaise a une histoire bien plus ancienne que celle de la fondation de la ville par les navigateurs grecs venus de Phocée et l'installation, vers 6 000 ans avant notre ère, des premiers agriculteurs néolithiques sur l'île de Riou et les hauteurs de la butte Saint-Charles. La dernière période glaciaire a culminé vers -19 000 ans pour se terminer par un réchauffement climatique drastique entre -10 000 et -6 000 ans. C'est l'importance et les conséquences de cette déglaciation qui a signé la fin d'un monde. En se tournant vers la domestication des plantes et des animaux, nos ancêtres se sont inéluctablement acheminés vers les grandes civilisations classiques, dont la durée reste négligeable vis-à-vis de la longue préhistoire de l'homme moderne arrivé en Europe entre 40 000 et 50 000 ans.

Le basculement climatique vers les conditions actuelles s'est accompagné de profondes modifications de la géographie littorale. Lors de la glaciation, les eaux des bassins océaniques, soustraites par les calottes glaciaires, avaient provoqué un abaissement du trait de côte jusqu'à -135 m. Lors de la fusion des glaces, le niveau de la mer s'est rapidement élevé (avec des vitesses pouvant atteindre 4 m par siècle), par le jeu des débâcles successives, submergeant, au passage, les plateaux continentaux, alors habités par les chasseurs préhistoriques, pour façonner les littoraux actuels et remplir les spectaculaires « calanques », anciennes vallées littorales envahies par la mer, actuellement admirées par les touristes entre Marseille et Cassis. C'est ce monde oublié qui a fait irruption en 1991 dans la presse, où l'on annonçait la découverte d'une grotte ornée préhistorique.

L'Europe au dernier maximum glaciaire, il y a 19 000 ans BP. © J. Collina-Girard



Le Parc national des Calanques et son plateau continental. 1 : dépressions fermées (dolines et poljè), 2 : réseaux de thalwegs sous-marins, 3 : zone actuellement émergée, 4 : zone actuellement immergée, 5 : canyons profonds. © J. Collina-Girard

La Grotte Cosquer a enregistré le passage de deux cultures préhistoriques, bien datées au Carbone 14 sur les charbons des foyers complétées par celles effectuées directement sur ceux des peintures. Ces datations sont exprimées en dates BP (*Before Présent*), le présent de référence étant conventionnellement l'année 1950.

Les figurations du Gravettien, 33 000 ans BP

La fréquentation la plus ancienne remonte à 27 000 ans BP et renvoie à une « civilisation » préhistorique que les archéologues désignent sous le nom de Gravettien. A cette période se rattachent les nombreux dessins de mains (dites « *négatives* ») sur les parois. Ces dessins, concentrés dans certaines parties de la grotte, évoquent des ex-voto, avec une possible symbolique des topographies de la cavité. Certains doigts raccourcis suggèrent des mutilations volontaires, pratique attestée dans certaines populations ethnographiques sub-actuelles (Nouvelle-Guinée ou tribus indiennes d'Amérique du Nord). Ces « *mains négatives* », exécutées par soufflage de colorants autour



Draperies et mains négatives, 27 000 ans BP. © Photographie J. Collina-Girard, Mission DRASM 1992

de la main posée sur la paroi, ne sont pas une fantaisie artistique isolée : on les retrouve dans d'autres grottes ornées d'Europe Occidentale (Grotte de Gargas dans les Pyrénées, Grotte Chauvet dans les gorges de l'Ardèche, Grotte de Pech Merle dans le Lot). La « *technoculture* » gravettienne, à laquelle elles sont associées, est une vraie civilisation du Paléolithique supérieur avec des traits culturels et techniques communs depuis la Sibérie jusqu'à l'Atlantique. A cette époque, on n'avait pas encore atteint le maximum de froid de la dernière glaciation, mais le niveau de la mer était déjà très bas, à environ 110 mètres sous le niveau actuel.

Les figurations du Tardigravettien, 18 500 ans BP

Après un hiatus d'environ 10 000 ans, la grotte est à nouveau fréquentée, vers 18 000 ans BP. Cette datation nous renvoie à l'apogée de froid de la dernière glaciation. A cette époque, du dernier maximum glaciaire, 3000 m de glaces recouvraient la Scandinavie et le Canada ; les plateaux continentaux alors émergés étaient parcourus par les populations préhistoriques. Les icebergs dérivant jusqu'à la latitude du Portugal et la limite des sols gelés en permanence (pergélisols) s'étendait jusqu'à celle de Bordeaux.

C'est à cette période que se rapportent la majorité des figurations animales de la grotte, auxquelles sont associés des signes abstraits et géométriques, plus difficiles à interpréter, certains étant spécifiques à la Grotte Cosquer. Au total, les relevés ont dénombré 177 figurations animales appartenant à 11 espèces différentes : 63 chevaux, 28 bouquetins, 24 bisons et aurochs, 15 cerfs. Les autres animaux sont plus rares : 4 chamois, 2 cerfs mégacéros, 1 félin, 1 antilope saïga. Les animaux marins sont représentés par 16 phoques et 3 pingouins. Au final, la Grotte Cosquer apparaît comme l'un des sites majeurs de l'art du Paléolithique supérieur européen avec les grottes de Lascaux, des Trois-Frères, d'Altamira et de Chauvet.

Les animaux figurés contribuent à renseigner l'ambiance climatique de l'époque : l'antilope saïga est un animal qui vit actuellement dans les déserts froids de l'Asie Centrale. Le bison renvoie à des environnements évoquant les grandes plaines nord-américaines. Côté végétal, les pollens de graminées extraits des foyers d'éclairages caractérisent des steppes froides et les pollens de pins sylvestres caractéristiques du climat de la moyenne montagne actuelle, vers 1000 m d'altitude. Les conditions

Auroch gravé. © Photographie J. Collina-Girard, Mission DRASM 1992



sur le littoral méditerranéen balayé par le « *paleo-mistral* » étaient certainement un peu moins froides que sur le reste de la France, mais les paysages n'étaient certainement pas méditerranéens. Les résidus de sables éoliens fossilisés sur le littoral des calanques renvoient à un vaste plateau, actuellement immergé, parcouru de dunes mobiles issues des littoraux et venant se plaquer sur les premiers reliefs du massif des calanques. Ce plateau calcaire littoral, accidentés par les collines formées par les archipels actuels, était constellé de dépressions fermées creusées par les eaux de pluies chargées de gaz carbonique. Ces « *dolines* » formaient des mares d'eau douce où devaient

s'abreuver chevaux et bisons. Les plages où se prélassaient les phoques et où nageaient les pingouins se trouvaient en bordure des actuels canyons de la Cassidaigne et de Planier à -135 m sous le niveau de la mer actuelle.

La Grotte Cosquer et les interprétations de l'art préhistorique

Comme les autres grottes ornées, la Grotte Cosquer n'est pas un site d'habitat. Les hommes préhistoriques ne vivaient jamais dans les grottes profondes et s'il faut quelquefois rechercher leurs habitats sous leurs porches, ce sont le plus souvent des campements de plein air de huttes ou de tentes. La Grotte Cosquer, où n'ont été trouvées qu'une douzaine de lames de silex perdues, est, comme les autres grottes ornées, un sanctuaire consacré à des cérémonies ou à des activités initiatiques, dont nous ignorons à peu près tout. A ce titre l'interprétation de l'art préhistorique, fonctionnant comme les tests projectifs des psychologues (test de Rorschach) en dit certainement plus sur la psychologie de nos spécialistes que sur celle des populations dont ils tentent d'atteindre des croyances



Bison, phase récente 18 000 ans BP. © Photographie J. Collina-Girard, Mission DRASM 1992

Bouquetin © Photographie J. Collina-Girard, Mission DRASM 1992



qui, n'ayant pas été fossilisées, se sont irrémédiablement évaporées. Il n'en reste que leurs expressions artistiques, objets d'éternelles spéculations, plus ou moins plausibles en regard des observations ethnographiques actuelles.

Les premières interprétations de l'art préhistorique : art pour l'art et magie de la chasse proposées par l'abbé Breuil à la fin de la Seconde Guerre mondiale ont été abandonnées pour passer à l'idée de mythologies bien structurées. Le célèbre préhistorien André Leroi-Gourhan avait montré, dans les années 1960, que les choix des animaux représentés et leur emplacement n'étaient pas aléatoires. Ce chercheur, ethnologue, familier des sociétés de l'Extrême-Orient, avait interprété ces manifestations artistiques comme l'expression d'une vision binaire du monde à la manière des très anciennes conceptions chinoises du Yin et du Yang. L'art des grottes ornées était sous-tendu par la logique implicite d'une dialectique entre un principe mâle et un principe femelle, cette sexualité étant exprimée par des animaux emblématiques systématiquement opposés (cheval et bison, ou, comme à Cosquer, cheval et bouquetin). Ces deux principes étant parfois remplacés par des figurations explicitement sexuelles (un phallus a été dessiné dans la Grotte Cosquer et d'autres représentations pourraient correspondre à des figurations de sexes féminins).

Signe géométrique (vulve ?) et phallus gravés.

L'hypothèse de pratiques chamaniques avait été également évoquée par André Leroi-Gourhan, car indissociables des visions autochtones sibériennes du monde. Elle s'appuyait sur le fait qu'à la fin de la glaciation les chasseurs-cueilleurs, suivant les troupeaux de rennes, sont remontés vers le Nord et qu'ils sont sans doute les ancêtres directs des éleveurs qui parcourent encore la toundra sibérienne. Cette piste du chamanisme a été récemment reprise et systématisée par Jean Clottes, pour qui l'art préhistorique serait l'expression d'une pensée sous-tendue par la croyance aux esprits où hommes et animaux se transforment mutuellement comme en témoigneraient les figurations mi-homme mi-animal de l'art du Paléolithique supérieur (dans la Grotte Cosquer, une figuration de phoque pourrait correspondre, effectivement, à une figuration d'un homme-phoque).

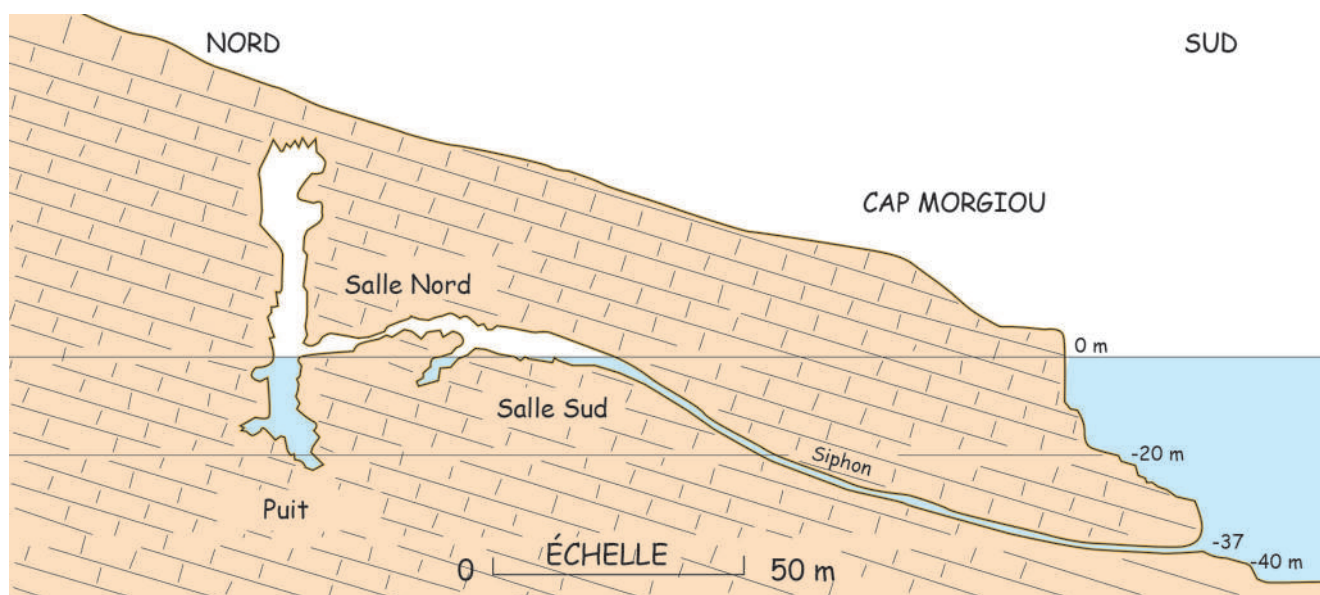
Archéologie préhistorique et géologie

Il y a 18 000 ans avant nous, les artistes préhistoriques qui pénètrent dans la grotte en rampant dans le siphon, alors accessible, viennent y pratiquer des cérémonies en répandant le charbon de leur torche partout sur le sol. Leurs dessins, gravures et foyers sont maintenant en partie recouverts et effacés sous le niveau actuel de la mer. Le panneau des petits chevaux dessinés au fusain, et accompagnés de nombreuses gravures animalières, situé dans la partie sud-ouest de la grotte, raconte cette histoire, où géologie et archéologie sont intimement associées. Cela démontre qu'après le départ des chasseurs, la mer a noyé

la grotte jusqu'au niveau du ventre des petits chevaux. La datation de ces dessins au fusain indique à l'évidence que cette remontée de la mer s'est produite après 18 000 ans et n'a plus cessé, engloutissant la mémoire de ces populations jusqu'à l'irruption d'Henri Cosquer dans ce sanctuaire oublié.

A l'intérieur de la grotte, le cisaillement vertical de certains piliers stalagmitiques et le cisaillement vers le Sud-Est de certaines concrétions renvoient à une période de déstabilisation de l'architecture fragile de la grotte, évidée entre deux dalles rocheuses : le plafond s'est mis à glisser en direction de la mer pour des raisons de déstabilisation gravitaire. L'archéologie permet de dater cet événement. Il s'avère postérieur au dessin des mains négatives de la période de 27 000 BP, car elles ont été affectées par la fissuration de leur support stalagmitique, mais antérieur à la phase récente de 18 000 ans, car certaines des concrétions cassées et tombées au sol au moment du glissement ont servi de support à des foyers d'éclairages qui datent de cette période. Peut-être faut-il trouver là la cause de la désertion du site entre les deux périodes de fréquentation ? L'hypothèse semble raisonnable si l'on imagine que les artistes de la phase récente ne sont venus fréquenter la grotte qu'après sa stabilisation définitive.

On peut s'interroger sur ce glissement du plafond : peut-être simple déstabilisation par progression de l'érosion interne des conduits karstiques ? La mise en évidence d'une phase sismique en Provence aux alentours de 30 000 BP pourrait, peut-être, être la cause de cet événement local, même si l'hypothèse reste spéculative...



Coupe schématique du Cap Morgiou et de la Grotte Cosquer. © J. Collina-Girard

LA GROTTTE COSQUER, UN CHEF-D'ŒUVRE EN GRAND PÉRIL

Par Luc Vanrell, IMMADRAS / LAMPEA-UMR 7269 Aix-Marseille Université CNRS MCC
et Michel OLIVE, DRAC PACA SRA / LAMPEA-UMR 7269 Aix-Marseille Université CNRS MCC



Dégagement d'un panneau formant un protomé de cheval. L'œil est en relief. © L. Vanrell

Déclarée en 1991, la Grotte Cosquer est située sur le littoral du Parc national des Calanques. Elle se développe dans le massif calcaire du Cap Morgiou, au lieu-dit la Pointe de la Voile. Surplombant la mer de trois côtés et séparant les calanques de Sormiou et Morgiou, cette zone de falaises abruptes plongeant dans la mer regorge de cavités émergées ou sous-marines. L'accès se fait par un étroit passage s'ouvrant à 37 m sous la mer, puis par une longue galerie noyée remontante qui conduit aux secteurs de travail. De ce fait, chaque intervention représente un certain danger et doit être menée avec rigueur et minutie pour protéger les intervenants et le milieu.

Une grotte unique en son genre

La partie étudiée est formée de deux salles principales. La salle I, vaste espace d'environ 50 m de côté dont plus de la moitié est noyée, comporte plusieurs diverticules. Au Nord, deux passages étroits, le « *Hublot* » et la « *Porte des bisons* », permettent d'atteindre la salle II aux dimensions plus restreintes : environ 15 m de large sur 48 m de long. Elle rejoint le puit terminal qui s'élève à plus de 40 m au-dessus de la mer et plonge à 20 m sous l'eau. La partie supérieure du puits, aux parois verticales, n'a jamais été fréquentée par l'homme préhistorique.

Les plus anciens résultats de datation par le Carbone 14 sont obtenus à partir de prélèvements sur des « mains négatives » noires datées entre 32 766 - 31 014 Cal BP (âge radiocarbone calibré en années avant le présent) et sur un signe tracé au charbon daté à 33 462 - 31 373 Cal BP. Les plus récents sont datés de 19 000 Cal BP. Cet épisode, circonscrit entre ces dates, correspond à une longue phase glaciaire pendant laquelle le niveau de la mer est descendu jusqu'à 130 m plus bas qu'aujourd'hui. Le rivage se trouvait alors à environ 10 km plus au sud ; la vaste partie du plateau continental ainsi libérée permettait la circulation du gibier et des chasseurs. Dans cette immense zone côtière, trois biotopes se distinguaient : un littoral, avec ses ressources halieutiques (poissons, coquillages) et cynégétiques (phoques, pingouins) ; un autre constitué de plaines favorables aux grands herbivores (chevaux, bisons, aurochs, mégacéros, cerfs élaphe) et un dernier correspondant à la zone montagneuse (hauteurs de Marseilleveyre, Puget, Saint-Cyr, Cap Canaille, archipel de Riou, Sainte-Baume), propice aux bouquetins et chamois notamment.

La faune de ces trois écosystèmes aux ressources riches et pérennes est figurée dans le bestiaire de la Grotte Cosquer qui se différencie surtout des autres sites ornés par la présence d'animaux marins. Les autres représentations sont essentiellement des signes abstraits, des mains négatives et des traces interprétées initialement comme tracés digitaux. A partir de la fin de la glaciation, vers -19 000 ans, le climat se réchauffe progressivement entraînant la fusion des inlandsis et la hausse du niveau marin. Il y a 10 000 ans, l'entrée de la grotte est submergée. C'est grâce au développement de la plongée sous-marine au XX^e siècle que l'homme pénètre à nouveau dans la grotte. Aujourd'hui, un tiers seulement de la cavité reste exondé. Depuis 1991, des recherches dirigées par le ministère de la Culture ont permis d'établir un corpus des œuvres, de réaliser des datations, et de recenser les vestiges

Fracas de piliers, traces des tremblements de terre de Manosque le 19 septembre 2012 et Ajaccio le 7 juillet 2011. © M. Olive



anthropiques visibles. A partir de 2015, les travaux menés, à l'exclusion des opérations liées à la conservation, sont destinés à établir un relevé numérique tridimensionnel de l'ensemble de la cavité.

Une cavité scrutée à la loupe et de nouvelles découvertes

Plusieurs spécificités font que la Grotte Cosquer est unique. Sa principale singularité est sa localisation, sur la côte méditerranéenne, car elle est en marge des grottes ornées traditionnelles surtout localisées dans le sud-ouest de la France et sur la côte cantabrique espagnole. Une autre des particularités de cette grotte est la densité des traces laissées par les hommes. Ceci paraît signer une fréquentation abondante sur une très longue période qui pourrait concorder avec la qualité du lieu, la variété et la disponibilité de ses ressources propices à une plus grande stabilité régionale des cultures.

Cependant, le nombre élevé d'entités graphiques permet d'affirmer que la Grotte Cosquer fut l'un des grands sites d'art pariétal européen, à l'instar de Lascaux, Altamira et Chauvet. Nous ne disposons en effet que d'une petite partie des salles et surfaces qui ont pu être ornées : environ 3/4 des surfaces praticables par les hommes du Paléolithique sont aujourd'hui sous l'eau, totalement détruits par la corrosion et les concrétionnements marins.

Nouvelle représentation d'oiseau classé provisoirement en pingouin découverte en 2018. © L. Vanrell



Frise de petits animaux antérieure à la représentation de la main négative noire découverte en 1994. © L. Vanrell

Etant donné que toutes les surfaces actuellement accessibles (même difficilement) dans la partie exondée ont été utilisées et qu'il s'y trouve partout des gravures, des tracés digitaux et des dessins, il est légitime de supposer qu'il en fut de même dans les zones immergées. La grotte présente, en plus des panneaux ornés, de nombreuses traces d'activité humaine : traces d'éclairages fixes ou mobiles ; foyers avec de nombreux charbons ; quelques gravures au sol ; empreintes positives de mains de jeunes enfants imprimées dans le mondmilch ; puissants prélèvements de spéléothèmes ; silex. De nouvelles découvertes réalisées ces dernières années ont permis d'enrichir le corpus des œuvres portant à 553 le nombre d'entités graphiques inventoriées, à 14 le nombre d'espèces animales différenciées et aussi à améliorer notre compréhension sur l'évolution géologique de la grotte au fil des millénaires comme sur les activités des préhistoriques lors de leurs passages. Les 22 résultats obtenus à partir des prélèvements de 2010 permettent de mieux cerner la fréquentation humaine de la cavité et de réinterpréter les datations réalisées antérieurement.

La répartition des dates sur une échelle chronologique confirme la longue durée de fréquentation du site, au moins de 32 500 Cal BP à 19 000 Cal BP, soit une durée de 13 500 ans au minimum. Cependant un ensemble graphique

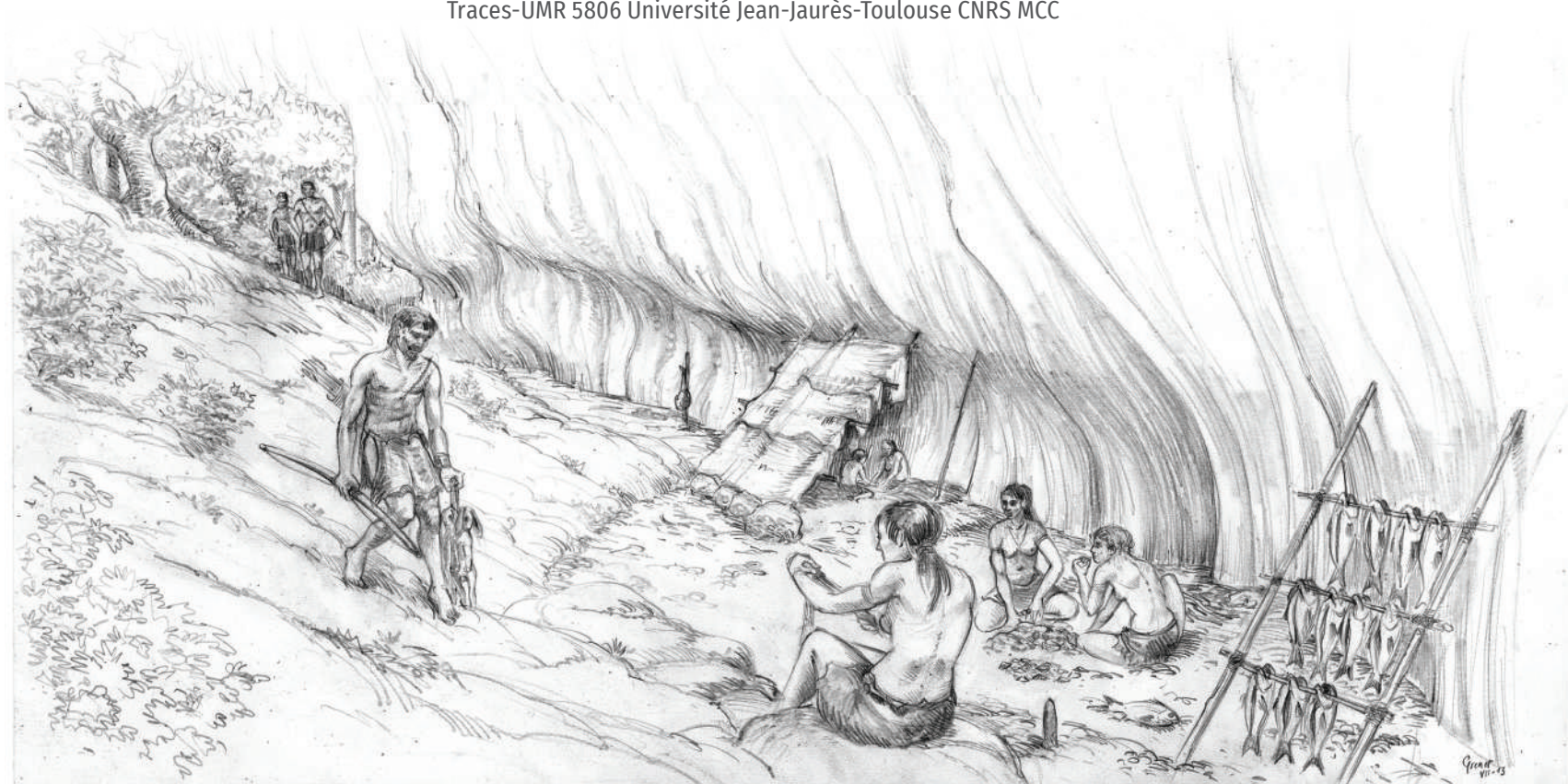
cohérent, mais atypique, avait été mis en évidence dès 1992. Il concerne plusieurs panneaux de gravures animales plus ou moins réalistes, incisées très finement dans la paroi. De taille homogène, mais significativement petite en comparaison du reste du corpus peint ou gravé, cet ensemble détonne franchement du reste, notamment par la technique de réalisation, les dimensions, la façon de représenter les membres et parfois l'irréalisme ou la déformation du sujet. Une attention particulière a permis la mise en évidence, en deux endroits, de gravures partiellement recouvertes par le halo des mains négatives noires réalisées à proximité. Ceci démontre leur antériorité sans permettre cependant de les dater. Plusieurs œuvres visibles en 1991 ont déjà quasi-totalement disparues ou sont en cours de dégradation. Ce phénomène, qui s'accélère depuis 2011, est dû à la reprise de la montée des eaux dans la grotte. La pollution marine impacte aussi la grotte de façon variable en fonction des périodes de l'année : discrète pendant l'hiver, la pollution se renforce dès le printemps et devient extrêmement présente durant l'été. Les conséquences de l'activité sismique régionale et de l'évolution géologique des lieux sont visibles en plusieurs endroits avec des concrétions fissurées et des draperies en cours de fracturation. La Grotte Cosquer est un site archéologique fragile en voie de disparition.



Vue du panneau des chevaux partiellement immergé. © L. Vanrell

LES CHASSEURS- CUEILLEURS DU BASSIN DE MARSEILLE

Par Ingrid Sénépart,
Préhistorienne, pôle archéologie Musée d'histoire de Marseille
Traces-UMR 5806 Université Jean-Jaurès-Toulouse CNRS MCC



Evocation de l'occupation mésolithique castelnovienne à la Font des Pigeons. Dessin de Michel Grenet. © Michel Grenet

A la fin du Paléolithique, sous l'influence du réchauffement climatique et de la montée de la mer, les paysages de l'Europe se transforment, parfois de façon accélérée. Le recul de l'inlandsis, la calotte glaciaire qui la recouvrait en grande partie, libère de larges portions de terres auparavant inaccessibles à l'homme en raison de conditions d'existence extrêmes, tandis que les basses-terres littorales sont ennoyées. Le couvert végétal évolue, les steppes froides à armoise, à bouleaux nains, les toundras et les taïgas disparaissent petit à petit, remplacées dans les zones tempérées par une forêt « primaire » de chênes, d'ifs, de hêtres et d'arbustes dans laquelle s'épanouit une petite faune. Celle dont elle est encore l'hôte aujourd'hui : sangliers, cerfs, chevreuils, loups, renards, blaireaux... Les derniers grands chasseurs issus d'une époque révolue n'auront guère d'autres choix que de s'adapter à ces conditions géographiques et climatiques. Certains continueront à perpétuer leurs traditions encore longtemps, comme en témoigne la sépulture de la Zac des Vigneaux à Cuges-les-Pins dotée d'un mobilier épigravétien (extrême fin du Paléolithique supérieur), mais datée du X^e millénaire av. J.-C. à l'orée du Mésolithique ; d'autres suivront les grands troupeaux de mammouths, de rennes, d'antilopes saïga dans leur migration vers les terres arctiques ; d'autres encore demeureront et opteront pour un mode de vie inédit. Ces derniers ouvriront une nouvelle ère : celle du Mésolithique.

Des chasseurs-cueilleurs

Bien que les hommes du Paléolithique supérieur aient pu subvenir à leurs besoins grâce à la collecte de baies, de légumes et de fruits sauvages, ils ont surtout axé leur survie vers un régime carné reposant sur la prédation des grands ongulés : chevaux, aurochs, bisons, cerfs et surtout rennes. André Leroi-Gourhan a même évoqué une « civilisation du renne » pour exprimer les liens de commensalité qui semblent avoir été au cœur des relations entre ces préhistoriques et l'animal. Cependant, avec le Mésolithique, à partir du X^e millénaire av. J.-C., le rapport aux ressources animales évolue et se réinvente, dans le sud de la France comme sur le reste du continent. Partout, les hommes et les femmes cueillent, consomment et entassent des milliers de coquilles terrestres ou marines qui finissent par former des amas coquilliers. Ils chassent une petite faune, entre autres les lapins de garenne, mais aussi les oiseaux de mer, d'étangs, de prairies, pillent leurs nids pour leurs oeufs. Parallèlement, ils prélèvent plusieurs types de fruits, légumes et baies sauvages dans les sous-bois et les clairières. Les noisettes, par exemple, semblent avoir constituées en Europe continentale une denrée alimentaire majeure.

Les populations continuent d'être nomades, mais la diversité et la richesse de leur environnement, la disparition des grands ruminants, à l'exception du cerf,

leur permet peut-être de pérégriner sur de plus courtes distances. Ils ont adapté leur outillage de chasse à ces conditions en le rendant composite : arcs et flèches, harpons et sagaies armés de petits segments géométriques interchangeables en silex appelés « microlithes ». Ils s'installent dans des grottes d'altitude, des campements de plein-air, mais fréquentent aussi les abris sous-roche ouvrant sur des berges de rivières et il leur arrive parfois de les aménager. Ces quelques milliers d'humains sont dispersés sur de vastes territoires de couverts forestiers denses. Ils ont laissé des traces éphémères et peu de sépultures, surtout en plein air. Les plus célèbres sont celles du site de Téviec et d'Hoédic en Bretagne, où des hommes et des femmes, parfois en couple, sont enterrés à la fin du Mésolithique dans des fosses creusées dans des amas coquilliers, accompagnés de spectaculaires ramures de cerfs et de parures de coquillages pour certains (sépulture A de Téviec).

Il nous est impossible de mesurer le temps préhistorique à l'aune de notre échelle des temps. Trois à quatre mille ans, une éternité à nos yeux, séparent les premiers acteurs du phénomène mésolithique de leurs derniers descendants à l'aube du Néolithique au VI^e millénaire av. J.-C. Pour certains d'entre eux, ils seront témoins de l'arrivée des premiers agro-pasteurs, mais pas en Basse-Provence et dans le Bassin de Marseille. Les préhistoriens divisent la période mésolithique en deux grandes phases appelées « premier » et « second » Mésolithique.



Vue actuelle de la forêt de la Sainte-Baume qui constitue une relique de la forêt primaire du Mésolithique. Extrait du film *Marseille avant Marseille*. © MHM - Studio K

Dans le sud de la France, deux types de « premier » Mésolithique ont été distingués : le Sauveterrien qui tire son nom du site éponyme de Sauveterre-la-Lémance dans le Lot-et-Garonne et qui est reconnu dans un espace géographique outrepassant largement la Provence occidentale, et le Montadien identifié anciennement par Max Escalon de Fonton sur le site de la Montade 3 à Plan-de-Cuques, dans le Bassin de Marseille, à partir d'un foyer ayant livré un ensemble d'outils lithiques sur éclats et de la faune terrestre (sanglier, cerf, lapin). Le Montadien dont le plein développement se déroule entre le X^e et le IX^e millénaires avant J.-C. est surtout rencontré en Basse-Provence littorale : à la Montade (Marseille), à l'Abri des Bœufs (Ventabren), à l'Abri Cornille (Istres), à la Baume Longue (Pontheau), au Mourre Poussiou (Fos-sur-Mer), à la Montagne (Sénas), et possiblement au Puits de Segond (Marseille).

Le second Mésolithique, le Castelnovien, encore dénommé Mésolithique à trapèze, doit son nom au site éponyme du Grand Abri de Châteauneuf-les-Martigues, aussi appelé Font-aux-Pigeons, et a également été déterminé par M. Escalon de Fonton à partir des mobiliers, des cailloutis et des foyers de la base de la stratigraphie du gisement (C7 et C8, F7 et F8). Le Castelnovien se déploie largement, durant le VII^e et le début du VI^e millénaire av. J.-C., du sud au nord de l'Europe de l'Ouest. Son origine est probablement méditerranéenne. En Basse-Provence, les sites castelnoviens reconnus sont encore rares : un en Vaucluse (Mourre de Sève), trois dans les Bouches-du-Rhône (Font des Pigeons, Abri Cornille et Mourre Poussiou).

Le Montadien du Bassin de Marseille

Les Grottes de la Triperie, de la Trémie, du Figuier, celles des îles de Jarre et Jarron, aujourd'hui sous les eaux, n'ont livré aucune sédimentation postérieure à la période du Paléolithique supérieur. Il se pourrait donc que le trait de côte connu des Montadiens ait été quasi le même que celui que découvrirent les premiers colons néolithiques quelques millénaires plus tard. Leur présence, jusque récemment, n'était attestée que sur les marges du Bassin de Marseille au pied du massif de l'Etoile à Plan-de-Cuques (La Montade 3), éventuellement au Puits de Segond à Sormiou dans les calanques orientales de Marseille et au Cap Ragnon (Le Rove) sur le rivage du massif de la Nerthe, où une datation effectuée récemment sur une vertèbre de cerf a pointé une occupation humaine autour de la première moitié du VIII^e millénaire av. J.-C. La position de l'abri qui s'ouvre à quinze mètres environ au-dessus de la mer et n'est accessible aujourd'hui que par un sentier

Éléments de parure castelnovienne provenant de la couche CLM 8 du Grand Abri de Châteauneuf – fouilles M. Escalon de Fonton, (colombelles, cérites, pierre ponce). © I. Sénépart



douanier taillé dans le roc laisse peu de doute quant à l'apport d'origine anthropique de cet élément dans la cavité, même si un petit plateau se développait au-devant de la grotte du temps des Mésolithiques. Mais c'est en plein cœur de la ville actuelle, sur la colline Saint-Charles, qu'est située la dernière découverte les concernant. Il s'agit d'un campement de plein air qui vient étayer l'idée d'une présence sinon importante, du moins significative, du premier Mésolithique dans ce territoire.

Le site de la rue Bernard du Bois a en effet révélé une occupation montadienne. Comme les autres gisements de cette culture dans le Bassin, il n'a pas livré de microlithes. L'industrie lithique sur éclat est taillée à partir de silex locaux : silex lacustres, dont certains bancs ont été mis au jour sur la rive sud de l'actuel port de Marseille, silex jaspé, jaune et rouge provenant de l'Estaque qui témoignent d'une exploitation des ressources proches. Cette occupation se distingue par une consommation exclusive de coquillages marins, essentiellement des patelles, des bigorneaux (monodonta et non gibula) et d'échinodermes (oursins). L'absence de microlithes, qui sont généralement associés aux activités de prédation, et la consommation unique de coquillages pourraient signifier que la chasse n'était pas le but de leur séjour sur la colline Saint-Charles.

Les analyses de la malacofaune terrestre effectuées à l'occasion de la fouille mettent en évidence un paysage encore fermé traduisant la présence d'arbustes et d'abrisseaux. Ces études vont dans le sens d'un climat humide et assez chaud permettant une extension de la forêt et la prolifération des sources actives. Pareilles

conditions devaient être réunies dans les environs du Cap Ragnon, mais aussi des calanques orientales : vallons de Marseilleveyre et du Puget, pied des falaises des Walkyries, de la Candelle et du Devenson. Les populations montadiennes ont donc potentiellement eu la possibilité de s'épanouir dans un environnement propice à la chasse, mais aussi à la collecte des espèces marines.

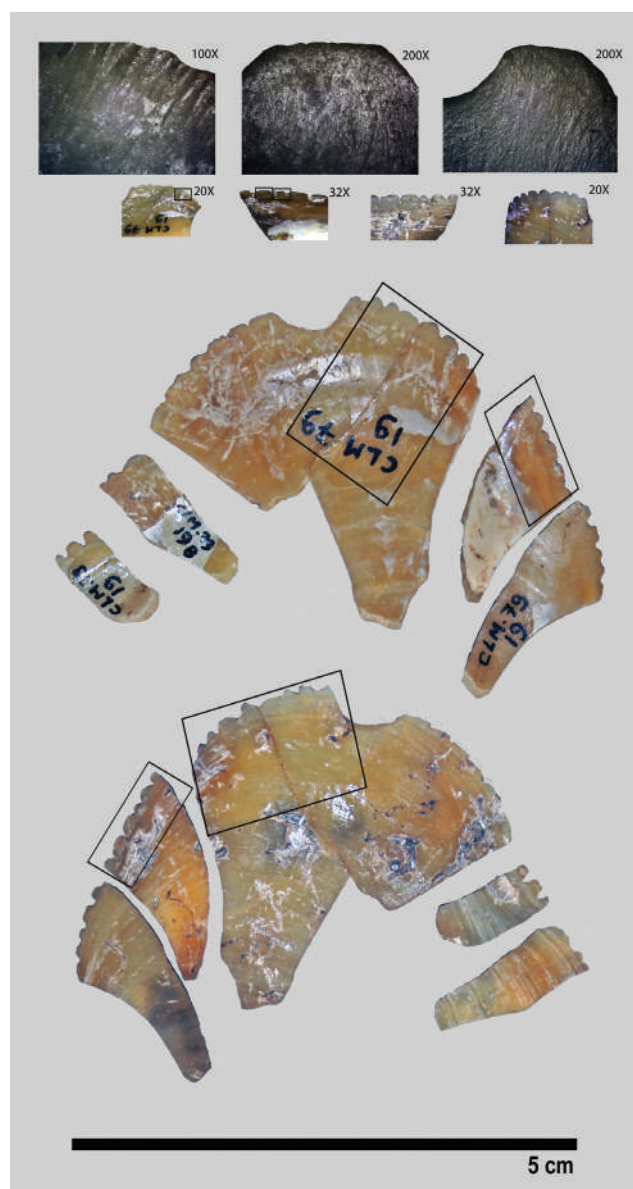
Le Castelnovien aux marges et un bassin déserté ?

Le manque de sites pour la fin du Montadien ne nous apprend rien sur une possible transition avec les populations castelnoviennes. Le futur terroir de Marseille semble déserté. Les fouilles des nombreuses grottes et abris du Bassin explorés depuis la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, puis de nouveau dans les années 1940 par Max Escalon de Fonton, relayé ensuite par Jean Courtin n'ont jamais livré d'horizons appartenant au second Mésolithique. Les gisements castelnoviens les plus proches sont situés au-delà de la chaîne de la Nerthe sur son versant nord, dans le secteur de l'étang de Berre (Mourre Poussiou, Abri Cornille, Font des Pigeons). Pourtant, comme rappelé précédemment, l'environnement du bassin était favorable à l'installation de populations de chasseurs-cueilleurs. Peut-on imaginer qu'ils ne fréquentaient que des campements de plaine ? C'est peu probable. En Basse-Provence, il n'existe pas non plus actuellement d'éléments permettant d'imaginer que les chasseurs-collecteurs castelnoviens aient pu rencontrer les premiers colons néolithiques. Dans cette région, notamment à Châteauneuf-les-Martigues, les derniers sites castelnoviens datent de la première moitié du VII^e millénaire. Mille ans environ séparent les derniers chasseurs-cueilleurs de l'arrivée des premiers agro-pasteurs sur le littoral provençal.

Les Castelnoviens recherchaient un silex de qualité. L'occupation de la Font des Pigeons et des pourtours de l'étang de Berre peut s'expliquer en partie par cette quête. En effet, des gisements de silex de l'Urigo-Aptien, d'excellente qualité, sont présents sur les actuelles communes de Châteauneuf-les-Martigues, de la Mède et de Fos-sur-Mer, à moins de cinq kilomètres du site. Le Bassin de Marseille, en revanche, est dépourvu de ce type de ressources et ce fait a peut-être contribué à son isolement. Les Castelnoviens ont produit une industrie lithique de qualité et sont réputés pour avoir fabriqué des outils sur des coquilles marines ou d'eau douce. Dans l'abri, ils ont aménagé l'espace, implanté de nombreux foyers autour desquels ils pouvaient consommer des ressources alimentaires extrêmement variées, récoltées, pêchées,

cueillies, capturées dans leur environnement proche. Ils ont fait usage d'ocre pour enduire des parures, peut-être aussi la paroi de la cavité. Bien qu'installés sur la face nord de la chaîne de la Nerthe, ils fréquentaient assidument le rivage du Bassin de Marseille qu'ils pouvaient rejoindre en moins d'une heure en empruntant les vallons du massif.

En raison d'un manque d'informations relatif à leur mode de vie, les populations mésolithiques ont longtemps été dépréciées. On les imaginait vivant misérablement, de façon extrêmement précaire, parce qu'elles favorisaient une petite chasse et des collectes de proximité. L'avancée des recherches, les études qui se sont affinées, de nouvelles fouilles permettent aujourd'hui de dresser un portrait plus avantageux de ces groupes humains. Elles mettent en lumière un rapport au temps et à l'espace différent du nôtre et un formidable sens de l'adaptation.



Moules dentées retrouvées sur le site du Grand Abri de Châteauneuf et grossies 20 fois, 32 fois, 100 fois, puis 200 fois. Les clichés montrent les traces d'utilisation et d'usure sur les bords des coquillages. © D. Cuanca

L'ABRI DE LA FONT DES PIGEONS, *à Châteauneuf-les-Martigues*

Par Jean Courtin,
Directeur de recherche honoraire du CNRS



Vue générale du Grand Abri de Châteauneuf aussi dénommé la Font-aux-Pigeons (Châteauneuf-les-Martigues). © J. Battentier

Appelé localement « Abri de la Font-aux-Pigeons », le Grand Abri de Châteauneuf-les-Martigues est situé à 35 km au nord-ouest de Marseille, à 2 km de la rive sud de l'étang de Berre, à quelques 600 m au sud du village, sur le revers nord de la chaîne de la Nerthe, à une altitude de 93 m. Il est aujourd'hui bordé au Nord par l'autoroute Marseille-Fos et dominé au Sud par deux châteaux d'eau défigurant le site, qui était à l'origine un petit cirque rocheux à peu près fermé par des à-pics. L'abri s'ouvre dans les calcaires récifaux de l'Urgonien, riches en rognons de silex d'excellente qualité. Cette matière première abondante, l'exposition de l'abri, très protégé des vents du Nord, la proximité de l'étang, naguère encore très poissonneux, et de ses rives giboyeuses, le faible éloignement de la mer, expliquent la pérennité de l'habitat préhistorique. Par le vallon de Baudé, les préhistoriques accédaient facilement au littoral rocheux du golfe de Marseille, distant d'environ 5 km, soit une heure de marche. C'est grâce aux fouilles de Max Escalon de Fonton, dans les années 1949-1950, que le Grand Abri de Châteauneuf-les-Martigues est aujourd'hui un site de référence pour la préhistoire européenne.

De la découverte aux premières fouilles

L'existence du gisement préhistorique était connue depuis la fin du XIX^e siècle ; c'est en effet le 6 janvier 1899 que Joseph Répelin, préhistorien-amateur marseillais, découvrit l'abri, où les ravinements avaient dégagé une coupe truffée de silex, d'ossements, de débris de céramique. Il y effectua les premières fouilles et recueillit un abondant mobilier archéologique. Associé au géologue Eugène Fournier, il publia ses résultats, ce qui eût pour conséquences d'attirer de nombreux collectionneurs, ainsi que des chercheurs parmi lesquels M. Dalloni, les frères Cotte. Hélas, aucun objet n'est attribué à ces découvertes pionnières, ces collections privées ayant été dispersées au fil du temps. Par la suite, les pillages anonymes se succédèrent, détruisant une grande partie du gisement. C'est par hasard qu'il y a quelques années le Musée de Saint-Germain-en-Laye bénéficia du don de la Collection Corbeil, comprenant des vestiges lithiques, céramiques, osseux, malheureusement recueillis sans aucune méthode, qui provenaient de l'ensemble des couches stratigraphiques. Avec D. Binder, et grâce à la courtoisie du directeur du Musée, Henri Delporte, j'ai pu étudier et dessiner en partie ces objets, notamment la poterie.

|
56
|

Un site de renommée internationale

Dès 1947, et surtout 1949 puis dans les années 1950, Escalon de Fonton reprit l'étude du site avec méthode, rigueur, reconnaissant une alternance de foyers cendreaux et de cailloutis, une stratigraphie de vingt couches distinctes, depuis le Mésolithique, signalé ici pour la première fois en Provence, jusqu'au Néolithique évolué. Par la suite, la découverte et la mise en pratique de la méthode des datations isotopiques (le Carbone 14) permirent de préciser la chronologie des diverses périodes d'occupation de l'abri. Ce furent d'abord, aux VIII^e et VII^e millénaires, des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs exploitant un environnement diversifié (collines boisées de la chaîne de la Nerthe, côtes rocheuses du golfe de Marseille, littoral sableux du golfe de Fos, étang de Berre...). Au début du VI^e millénaire, se situe l'arrivée de migrants agriculteurs-éleveurs, progressant d'est en ouest par cabotage le long des côtes nord de la Méditerranée. Ils amènent avec eux de nouvelles techniques de taille du silex, le polissage des roches dures, la céramique, des céréales et des légumineuses cultivées, ainsi que le mouton et la chèvre.

Les fouilles de 1979

Par la suite, et bien que théoriquement protégé, le gisement fut victime de pillages répétés. En 1974, Escalon de Fonton, aidé d'Y. Palun, J. Da Silva et moi-même, pratiqua un nettoyage des déblais des fouilles clandestines et dégagea une nouvelle coupe transversale, en prévision d'une visite du site par le XX^e Congrès préhistorique de France (Martigues, juillet 1974). Ce fut l'occasion de prélever de nouveaux échantillons de charbons et d'obtenir de nouvelles datations. Malheureusement, la renommée de l'abri continua d'attirer les « collectionneurs » ; la clôture fut défoncée à maintes reprises, la coupe saccagée à coups de pioche. Aussi, en 1979, Escalon de Fonton me chargea de fouiller ce qui subsistait du témoin, à la partie amont de l'abri. Il me fit là un immense plaisir, en même temps qu'un grand honneur et une marque de confiance, en me donnant la responsabilité d'un gisement de renommée internationale, aidé par Robert Brandi.

Le Mésolithique

Ces fouilles ont duré, sans interruption, de février à juin 1979. Ont été relevés en coordonnées 5620 objets, dont 2875 pièces lithiques, 307 fragments céramiques, 10 outils en os, 8 haches polies, un galet de schiste gravé de motifs géométriques (retrouvé en place, planté de chant), le reste étant représenté par de la faune. Tous les sédiments ont été tamisés à l'eau sur place, puis triés sous la loupe en laboratoire ; cet énorme travail (une tonne de sédiments) permit de retrouver une abondante microfaune, quantité d'ossements de poissons, plusieurs kilos de graines carbonisées (céréales surtout), des coquilles d'œufs, et aussi des pièces en silex hypermicrolithiques (moins d'un cm de long !) jusque là inconnues dans le Mésolithique Castelnovien, dont c'est le site éponyme. Créé par Escalon de Fonton, qui avait d'abord utilisé la dénomination « Tardenoisien côtier », ce terme désigne un faciès mésolithique très proche du Mésolithique portugais de Muge, près de Lisbonne.

L'économie des Castelnoviens était basée sur la chasse, la pêche et la cueillette. Parmi les mammifères, le lapin est le mieux représenté, mais sont présents aussi des ossements de grand bœuf sauvage (aurochs), cerf, sanglier, lynx pardelle, chat sauvage, blaireau, renard. Les oiseaux sont particulièrement abondants : l'aigle royal (peut-être recherché pour ses plumes ?), la grande outarde, la perdrix rouge, la bartavelle, la gabra, la caille, des canards et sarcelles, la grue cendrée, la bécasse, des pigeons (ramier, colombin), des turdidés (grive, merle), le geai, le choucas. La pêche et la collecte des mollusques étaient très

Couche d'occupation avec patelles. © Jean Courtin



actives ; dans les niveaux mésolithiques se trouvent des espèces marines de côtes rocheuses, provenant sans doute du golfe de Marseille, labridés (*roucaouës*), sars, pagres, pageaux, anges de mer, et pour les mollusques des patelles (*arapèdes*), dont la grande *Patella ferruginea* disparue depuis des côtes provençales, moules, troques, murex, pourpres, cérithes, huîtres. Il y a aussi des os de seiches, des restes de crabes, oursins, etc. Quant à la cueillette, elle est attestée par des glands et arbouses carbonisés, des vesces, des lentilles sauvages, des pépins de raisins...

Une inconnue demeure : à quoi servaient les coquilles de moules soigneusement dentées, présentes à Châteauneuf et aussi sur d'autres sites castelnoviens ? On y a vu des outils à écailler le poisson, ou destinés à traiter des fibres végétales.

Comment s'est déroulé le contact entre les derniers chasseurs-cueilleurs et les colons néolithiques ? Question restée sans réponse, car, lorsque les Néolithiques arrivent vers 5500, l'abri est inoccupé ; si l'on en croit les récentes datations, il existerait un hiatus important entre les derniers niveaux du Castenovien terminal et les plus anciennes couches néolithiques.

Le Néolithique

Les migrants paysans et pasteurs s'installent donc sans aucun problème. Ils sèment blé et orge dans la plaine et font paître brebis et chèvres dans la Nerthe, alors couverte d'une chênaie mixte, un paysage certes méditerranéen, mais plus humide qu'aujourd'hui, que l'on a du mal à imaginer lorsque l'on parcourt ces collines arides ! L'outillage en silex comprend désormais des lames de faucilles, des armatures de flèches à tranchant transversal, et de nombreux petits perçoirs (« *mèches de forêt* ») liés à la fabrication de rondelles d'enfilage (« *perles* » de colliers, bracelets, jambières) en test de *Cardium* et de *Pectunculus*.

L'abri de Châteauneuf a fourni toute la chaîne opératoire de ces petits éléments de parure que l'on retrouve loin du littoral ; ils ont pu représenter une sorte de monnaie pour les échanges de matières premières. Les Néolithiques du Grand Abri importent en effet des roches alpines : quartz hyalin ou « *crystal de roche* », stéatite, roches vertes pour les haches polies, dont la prestigieuse jadéite du Mont Viso en Italie. La céramique, d'excellente facture, comprend toute une gamme de récipients à fond convexe, ornés le plus souvent d'impressions au cardium ou au doigt, de cordons, de pastilles. On trouve également des ustensiles à puiser, louches, cuillers, et des vases-biberons. En raison des ressources nouvelles (agriculture céréalière, élevage), la chasse est en nette régression, ne concernant désormais que le gros gibier. Avec la remontée du niveau marin, l'étang de Berre devient une étendue d'eau salée, où la pêche demeure très productive, la daurade étant l'espèce la mieux représentée dans les restes osseux, avec le loup et le muge .

Vers la fin du Néolithique ancien, la fréquentation du site devient plus irrégulière, et au Néolithique moyen (vers 4300 ?) l'habitat se déplace à l'ouest, sur le plateau de Miouvin (Istres) où a été dégagé un important village chasséen.

LE NÉOLITHIQUE ET LE TEMPS DES AGRO-PASTEURS

Par Ingrid Sénépart,
Préhistorienne, pôle archéologie Musée d'histoire de Marseille
Traces-UMR 5806 Université Jean-Jaurès-Toulouse CNRS MCC

Evocation d'un village du Néolithique
ancien sur le littoral du Bassin de
Marseille. Dessin de Michel Grenet.

© Michel Grenet



La révolution néolithique, qui a débuté au Proche-Orient aux alentours du XI^e millénaire, et qui change à jamais le quotidien des derniers chasseurs-cueilleurs mésolithiques grâce à l'acquisition de nouvelles techniques comme celles de la pierre polie et de la céramique, mais aussi celle de la domestication des espèces végétales et animales, gagne progressivement la Méditerranée de l'Ouest, ses îles et ses rivages. Les porteurs de ces innovations s'implantent en Provence et dans le Bassin de Marseille au début du VI^e millénaire av. J.-C. Ils s'installent dans un espace qui paraît avoir été déserté par les derniers groupes mésolithiques, notamment ceux qui ont été reconnus à la Font aux Pigeons, à Châteauneuf-les-Martigues : les Castelnoviens. Au moins mille ans séparent ces populations de celles avec qui débute le « Néolithique ancien » de la Provence.

Un site accueillant

Nonobstant ces circonstances particulières, le choix du site n'est certainement pas anodin. Malgré l'urbanisation qui occulte une grande partie de son sous-sol, le Bassin de Marseille a livré la plus grande concentration de gisements du Néolithique ancien de la Provence. Ouvert sur la mer, mais bordé de hauts reliefs, il offre de nombreuses opportunités à ces populations dont les modes de vie agro-pastorales intègrent encore des pratiques de chasse et de collecte. Ainsi, la présence de troupeaux d'ovins a pu favoriser le choix de ces massifs pour leurs nombreuses grottes et abris servant de parcsages et de bergeries, tandis que la plaine et les collines de l'intérieur étaient investies par des villages sédentaires et leurs activités

agro-pastorales. Des sites secondaires, saisonniers ou temporaires spécialisés, en relation avec l'exploitation des produits de la mer, ont pu être établis sur le littoral. Cet écosystème est encore complété par des sites spécialisés dans l'approvisionnement en matières premières : silex, roche verte, argile à poterie... dont certaines semblent provenir de l'arrière-pays.

Une révolution au pays des chasseurs-cueilleurs

Avec les animaux et plantes domestiques, les premiers paysans provençaux ont importé leurs outils en silex, en pierre polie et leur poterie, qui constituent la majeure partie des vestiges qu'ils nous ont laissés, mais également des éléments en matières périssables disparus, des pratiques, croyances, rites et idées immatérielles que l'on tente de restituer au travers de manifestations symboliques, comme le décor céramique, la parure ou la mise en œuvre de sépultures. Dès leur installation, le lien avec la mer apparaît très fort. La plupart des sites qui ont été reconnus dans le Bassin sont, en effet, des habitats côtiers en lien avec une exploitation de produits maritimes. Ils livrent, parfois en abondance des coquillages marins, associés à des foyers. Ces occupations spécialisées semblent indiquer que la consommation des coquillages est une pratique familière. C'est le cas de l'Abri Cortiou dans le massif de Marseilleveyre, de la grotte du Cap Ragnon dans la chaîne de la Nerthe, des amas coquilliers disparus de la Pointe Rouge et de l'île de Maire, de ceux de Riou et de la colline Saint-Charles. Certains de ces gisements livrent également des restes de poissons (thons, daurades, sars, etc.) attestant d'activités de pêche nécessitant des embarcations (Cap Ragnon). Les coquillages sont aussi utilisés dans le décor des poteries. Le bord cranté d'une valve de cardium, imprimée dans l'argile avant la cuisson de vases à fond rond, sert à la création de décors géométriques disposés en bandeaux verticaux ou horizontaux ; d'où le nom de cette première culture néolithique : le Cardial. A côté de ces récipients, de grands vases assimilés à des vases-silos ou destinés à contenir des liquides sont ornés de cordons digités. Les cardiums sont également transformés en objets de parure, simplement percés au niveau du crochet, ou découpés et polis pour obtenir des perles aussi appelées rondelles d'enflage. Le Grand Abri de Châteauneuf, ainsi que la station de Riaux, toujours dans la Nerthe, en ont livrés un grand nombre à tous les stades de fabrication. Les colombelles, comme durant le Mésolithique, servent également dans la parure.

Reconstitution d'un décor au cardium. Extrait du film *Marseille avant Marseille*. © MHM - Studio K



Un nouveau territoire à explorer

Les groupes du Cardial investissent aussi les terres plus éloignées du littoral, comme la colline Saint-Charles où la consommation des coquillages est exclusive, mais aussi la station Louis-Armand et le Camp de Sarlier dans la vallée de l'Huveaune, où la découverte de fosses de rejets domestiques signale peut-être la présence de villages. Cependant la rareté des vestiges liés aux habitations ne permet pas de restituer des modèles architecturaux. Seul le site de Bernard du Bois a livré le plan d'un petit bâtiment semi-absidial dont ne subsistait que le sol de boue carbonatée. La terre à bâtir, qui a pu servir à édifier des murs porteurs, est toutefois signalée en stratigraphie. Par ailleurs, le Grand Abri de Châteauneuf, qui a donné un grand nombre de céréales carbonisées et des restes de faune domestique, montre qu'une forme de vie pérenne agro-pastorale a pu être accueillie dans les abris sous-roche.

En dehors de ces productions matérielles, nous avons peu de témoins directs de ces hommes et femmes. Quelques sépultures ont toutefois été reconnues en grotte (Cortiou, Riaux, Sicard) ou en plein air (Col Saint-Anne). Celle du Col Saint-Antoine sur l'actuelle commune de Simiane-Collongue a livré la sépulture d'une femme d'une quarantaine d'années. Elle reposait en position fléchée sur le côté droit et son corps était recouvert de colorant rouge. A Cortiou, il s'agissait de plusieurs individus, comme à Riaux. L'ancienneté des fouilles dans les deux cas ne permet guère d'en savoir davantage. Dans le reste de la Provence,

les témoignages sont également rares. Arrivées par voie maritime, cette nouvelle population gagne rapidement le reste de la Provence, installant durablement l'agriculture et le pastoralisme sur les terres méridionales et un mode de vie paysan qui va aller en s'affirmant.

Une économie agricole en développement

Un millénaire plus tard, la culture matérielle évolue, les activités agro-pastorales s'intensifient, les réseaux nécessaires à l'approvisionnement des matières premières lithiques se densifient. La production céramique, bien que d'origine méridionale est appelée chasséenne, en référence au site éponyme bourguignon du Camp de Chassey où elle a été reconnue et décrite. Nous sommes au Néolithique moyen entre le V^e et le IV^e millénaire av. J.-C. Les matières premières, notamment le silex et les roches tenaces (éclogite, jadéite) qui servent à la fabrication des lames de haches, proviennent pour la première du Vaucluse et du Mont Ventoux, des Alpes pour les secondes. La recherche de la qualité semble dicter les choix de cette culture qui produit une céramique aux formes épurées. Les sites du Bassin marseillais témoignent de cette évolution, mais ils sont peu nombreux. Certaines grottes sont toujours occupées, comme la Grotte Loubière, la Grotte de Saint-Michel d'Eau Douce, la Baume Sourne ou l'Abri Nicolai, tandis que l'on connaît aussi des sites de plein air dans la

vallée de l'Huveaune, notamment dans le 12^e arrondissement de la ville : La Fourragère, La Parette, Les Caillols, Saint-Jean du Désert. Ils correspondent probablement à un seul et vaste gisement de plein air occupé sur le temps long, pareil à ceux que l'on connaît dans la vallée du Rhône, les plaines de Nîmes et Montpellier, ou le Garonnais. La raréfaction des sites est peut-être circonstancielle et due en partie à la méconnaissance du sous-sol urbanisé de la ville, mais aussi au mode de résidence des groupes chasséens qui ont pu choisir de s'établir en plaine, plutôt que dans les grottes. A l'époque des « Excursionnistes marseillais », à l'origine de nombreuses découvertes, il était encore possible d'arpenter le terroir de Marseille, mais la recherche d'occupations de plein air n'était pas une priorité. Aujourd'hui, c'est à l'occasion d'opérations d'archéologie préventive, au préalable à des projets de rénovations urbaines, que ces sites sont révélés.

Les vestiges matériels laissés par les Chasséens du Bassin ne traduisent pas de relations particulières à la mer, sauf sur le gisement de la colline Saint-Charles qui livre quantité de coquillages marins consommés *in situ*, au moment où la ligne de côte atteint son niveau actuel. Cette désaffection est constatée également dans le reste de la Provence et en Occitanie, allant probablement de pair avec un ancrage accru des savoir-faire agro-pastoraux. Récemment, sur le Camp de Sarlier, à Aubagne, où a été reconnu la présence d'un habitat chasséen, un plan de maison rectangulaire sur poteaux porteurs a été mis en évidence. Cette découverte exceptionnelle, si elle est confirmée, constitue un des rares



Sépulture du Néolithique ancien du site du Col Saint-Anne dans le massif de l'Etoile (Simiane-Collongue, fouilles A. Muller). © A. Muller

cas sur lesquels on peut s'appuyer pour décrire les types d'habitation de ces populations. L'absence de ce type de plan sur la plupart des habitats laisse supposer cependant que d'autres modèles de bâtiments, probablement en terre, étaient mis en œuvre à côté de ceux en bois et terre.

Les sépultures sont également très rares, pour la plupart découvertes anciennement par les pionniers de la préhistoire marseillaise. Quelques-unes sont signalées à la Grotte de La Montade 3 fouillée par Féraud et Daumas en 1948. Il s'agissait d'ossements en désordre associés à du mobilier chasséen. Les découvertes concernent également la Grotte Loubière dont les sépultures bouleversées anciennement n'ont pas permis de reconstituer les rites funéraires auxquelles elles étaient associées. C'est le cas aussi de la tombe mise au jour par Escalon de Fonton à l'Abri de Saint-Marcel, trop endommagée par les animaux fouisseurs pour permettre des observations pertinentes. Cependant, les Chasséens ont laissé le témoignage de pratiques plus complexes. Lors des fouilles de Saint Jean du Désert, conduites en 1993, a été mis au jour un monument funéraire constitué par deux coffrages de pierres jumeaux installés à l'intérieur d'un cercle de pierre. Malheureusement, les sépultures avaient été pillées anciennement et seul un peu de mobilier a permis leur datation. Ces vestiges renvoient à des pratiques rencontrées en d'autres régions méridionales caractéristiques de cette culture.

Une discrète occupation et des pratiques singulières à la fin des temps néolithiques

A ces populations succèdent celles du Néolithique final, entre la fin du IV^e et le début du II^e millénaire. Leur présence apparaît discrète dans le Bassin, alors que plusieurs sites ont été reconnus sur le pourtour de l'étang de Berre proche et récemment sur le Camp de Sarlier. Cet état des lieux n'est certainement pas le reflet de la réalité néolithique, mais probablement le résultat d'un défaut de fouilles en raison de la forte urbanisation. En



Champs de blé vert. Extrait du film *Marseille avant Marseille*.
© MHM - Studio K

Faucille expérimentale. Extrait du film *Marseille avant Marseille*.
© MHM - Studio K



dehors du Bassin, en Provence, mais aussi en Languedoc, cette période constitue au contraire un moment d'accroissement de la population et des habitats de plaine soutenu par une pleine maîtrise des activités agropastorales, par l'émergence des sépultures collectives et l'expérimentation de pratiques métallurgiques liées à la production du cuivre. Dans le Bassin, les habitats de plaine ont été reconnus anciennement, mais n'ont pas fait l'objet de fouilles exhaustives. Sur la commune d'Allauch, le site de Fontainieu laisse envisager la présence d'une occupation de plein air, comme sur le plateau de la Tourette à Saint-Marcel (11^e arrt), où les fouilles d'Escalon de Fonton ont mis en évidence la présence de cette culture. A la marge du Bassin, en bordure de l'étang de Berre, deux gisements majeurs ont été mis au jour : La Couronne qui a donné son nom à la culture du Couronnien connue dans la Basse-Provence pour cette période et définie par M. Escalon de Fonton. Il s'agit d'un habitat qui a livré les restes d'une habitation en pierre, bois et torchis, ainsi que de nombreux témoins de la culture matérielle et le site de Ponteau-Gare qui a également donné des vestiges d'un habitat avec des restes d'habitation en pierre. Plus récemment, le site du Camp de Sarlier a également livré une occupation caractérisée par une architecture mixte de pierre et de terre et par des fossés d'enceintes. Toutefois, la présence de plusieurs grottes sépulcrales à inhumation collective dans les massifs du Bassin accrédite le fait que la population était probablement plus nombreuse et que ce mode d'inhumation était peut-être prisé. Plusieurs de celles-ci ont été fouillées, parfois anciennement, révélant des pratiques particulières, notamment celles de crémation totale ou partielle des individus effectuées *in situ* ou en dehors des cavités.

L'occupation du Bassin de Marseille se poursuit ensuite à l'âge du Bronze, puis celui du Fer jusqu'à l'arrivée des Grecs de Phocée qui fondent Massalia et qui fige l'histoire archéologique autour de ce site. Pourtant sous nos pieds, dans cette ville à l'urbanisme tentaculaire, dans tous les quartiers de Marseille, dorment encore les témoins de cette longue occupation préhistorique.



Reconstitution 3D du village néolithique ancien de la colline Saint-Charles. Extrait du film *Marseille avant Marseille*. © MHM - Studio K

LES OCCUPANTS DE LA COLLINE SAINT-CHARLES

De toutes les collines marseillaises, celles de Notre-Dame de la Garde et de Saint-Charles sont certainement les plus célèbres. La notoriété de la seconde s'est toutefois accrue grâce à la découverte, au cours de travaux de réaménagements urbains conduits par Euroméditerranée, d'un passé multimillénaire. Rien ne laissait supposer que son sous-sol recelait des traces aussi anciennes.

Par Ingrid Sénépart,
Préhistorienne, pôle archéologie Musée d'histoire de Marseille
Traces-UMR 5806 Université Jean-Jaurès-Toulouse CNRS MCC

Durant l'Antiquité, et au moment de l'arrivée des Phocéens, la colline semble vierge de toute occupation humaine en l'état des connaissances actuelles. Dès le V^e siècle avant J.-C., cependant, elle accueille des vignobles, et probablement des vergers, installés aux portes de la cité grecque ; elle conserva cette vocation agreste jusqu'au « *Grand Agrandissement* » de Marseille, en 1666, moment où son flanc nord-ouest, intégré au périmètre de la ville, accueille une manufacture royale de salpêtre. Depuis, elle fait partie intégrante du tissu urbain du centre, entre gare et port.

La colline avait cependant connu bien d'autres histoires avant l'arrivée des fondateurs de Massalia. C'est ce qu'ont révélé les fouilles d'archéologie préventive conduites en collaboration par les archéologues de la Ville et l'Inrap sur les sites de la rue Bernard du Bois, du boulevard Charles Nédelec, de la Voie nouvelle et de la rue des Capucins au cours des années 2005-2008.

Des patelles et des bigorneaux

Les premières traces de ce lointain passé remontent au IX^e millénaire av. J.-C., dans le courant du Mésolithique. La colline, à cette époque, est encore loin du rivage. La mer qui monte inexorablement depuis la fin de la dernière glaciation n'a, en effet, pas encore totalement envahie la grande plaine continentale ; le campement que des chasseurs-cueilleurs ont installé près du sommet de la colline se situe à environ huit kilomètres du littoral. D'après les découvertes effectuées au cours de la fouille, il s'agit d'une modeste occupation. Une grande fosse, dans laquelle ont été jetés des reliefs de repas de coquillages composés de patelles et de bigorneaux associés à des outils en silex et à des pierres à cupule, constitue la



Lames d'herminette et billes en calcaire chasséennes du site de Nédelec, IV^e millénaire avant J.-C. © Inrap

principale découverte. Mais là est tout le paradoxe. Bien que grands consommateurs de gastéropodes marins et surtout terrestres, les populations mésolithiques ne dédaignent pas le petit gibier, les oiseaux, les fruits et les baies sauvages, notamment les noisettes, pour leurs repas quotidiens. Ces ressources variées ne sont pourtant pas attestées sur la colline.

Cette absence pose question. Pourquoi donc ce groupe de chasseurs-cueilleurs est-il venu consommer des produits de la mer si loin de leur lieu de collecte ? S'agit-il d'une halte temporaire après un épisode de chasse près de la côte ? Venaient-ils chercher une denrée produite près du rivage dont la cueillette opportuniste des coquillages marins serait un témoin indirect ? Impossible à ce stade d'aller plus loin dans l'interprétation de ces modestes restes. Toutefois, l'origine des silex que ces préhistoriques utilisent et la nature des coquillages marins qu'ils consomment nous renseignent sur le territoire qu'ils arpentent. Ils fréquentent les côtes rocheuses qui constituent le milieu naturel des patelles, des bigorneaux et exploitent le silex provenant de bancs situés aux abords de la future calanque du Lacydon. Ainsi, après les groupes du Paléolithique supérieur, dont les témoins ont été reconnus à Carry-le-Rouet et à la Grotte Cosquer, il semble que les populations du Mésolithique aient continué à fréquenter la rade, perpétuant des habitudes de consommation qui feront florès tout au long de l'occupation préhistorique des sites de Nédelec et Bernard du Bois.

Des marins-paysans

Deux millénaires plus tard, au début du VI^e millénaire av. J.-C., de nouveaux occupants investissent le sommet de la colline. Ils font partie des premiers paysans néolithiques issus de la grande migration humaine qui a essaimé au long de la Méditerranée ses nouveaux modes vie sédentaires et villageois. Le trait de côte est toujours aussi éloigné, mais le rythme de la remontée des eaux marines va bientôt s'accélérer. Le paysage a changé. L'étude des cohortes d'escargots terrestres récoltés sur le site et qui servent de marqueurs à l'identification des paysages laisse imaginer que l'on a affaire maintenant à des prairies rases et sèches signalant la proximité de pâturages.

Ce milieu végétal plus aride et ouvert, où s'ébattent l'hélicette chagrinée (*Candidula gigaxii* ; Pfeiffer 1850) et l'hélicette grise (*Candidula rugosiuscula* ; Michaud 1831), le maillot-grain (*Granapupa granum* ; Draparnaud 1801) et la buline à quatre dents (*Jaminia quadridens* ; Müller 1774), contraste avec celui plus fermé et dense du Mésolithique où s'épanouissait la vallonie costulée (*Vallonia costada* ; Müller 1774). Il porte l'empreinte des troupeaux d'ovins et

de caprins domestiques, introduits en Provence par les premiers paysans néolithiques, qui lors de leurs parcours participent au défrichement des milieux où se sont établis ces populations agricoles. Pourtant, sur le site, aucun reste osseux ou déjection animale fossilisée n'a été découvert.

Des cardiums et des palourdes

A côté des tessons de poteries et des outils en silex, qui constituent les témoins matériels de ce groupe appartenant à la culture cardiale, seuls des coquillages marins ont été dispersés sur les sols de leur habitat. Outre les patelles et bigorneaux moins nombreux, on compte désormais des cardiums et des palourdes. Ces deux dernières espèces signalent qu'aux milieux rocheux aux eaux agitées s'est ajoutée la fréquentation de plages ou de criques dans les sables desquelles subsistent lesdits bivalves. Les matériaux lithiques qui ont servi à la fabrication de l'outillage en silex (lames et lamelles) ou en roche grenue (broyeurs et meules), les terres utilisées pour le montage des poteries proviennent du sud et du nord du Bassin, de Marseilleveyre à l'Estaque, mais aussi de l'intérieur des terres, probablement du Bassin d'Aix via la vallée de l'Huveaune. Le territoire parcouru par ce groupe néolithique semble plus vaste, mais le but de leur installation saisonnière ou pérenne reste tout autant énigmatique que lors du séjour des précédents occupants. Le plan d'une habitation comportant des sols enduits à l'aide de boue carbonatée témoigne également d'une volonté d'ancrer au sol leur passage.

64

Des murex et des conques

Encore deux millénaires, et la colline connaît une nouvelle occupation humaine, plus importante, s'étendant sur l'ensemble de son flanc nord-ouest. Nous sommes au IV^e millénaire, à la fin du Chasséen et au tout début du Néolithique final et la colline est maintenant un site côtier. Le nouvel habitat, qui n'est peut-être que le prolongement d'une occupation plus ancienne faisant le lien avec celle du Cardial, non identifiée à ce jour, paraît beaucoup plus important. De nombreuses structures archéologiques : trous de poteau, fosses de rejets, calages de vases, foyers, architecture de terre attestent son étendue et sa densité. Les activités agro-pastorales, rurales, semblent s'être développées.

La caragouille globuleuse (*Cerņuella virgata* ; da Costa 1778), la grande caragouille (*Xerosecta cespitum* ; Draparnaud 1801), la troque pyramidale (*Trochoidea pyramidata* ;

Sol d'occupation avec trous de piquet et fosses sur le site de Nédelec, Marseille. © Inrap



Draparnaud 1805) peuplent le milieu environnant, témoignant de la présence proche de mises en culture ou de la proximité d'un habitat où poussent des rudérales, communément dénommées « mauvaises herbes ». Pourtant, aucune trace de champs, de vestiges de céréales, n'a été retrouvée sur le site qui livre toujours et uniquement des coquillages. Ce sont surtout des cérithes, des murex, appelés *bioux* en provençal, et des restes de conques marines. Mais, pour la première fois, l'apport protéinique apparaît plus conséquent qu'auparavant, pouvant suppléer l'absence de la nourriture carnée issue d'animaux domestiques. La succession des sols d'habitats atteste aussi une installation sur la longue durée et une sédentarité accrue.

Et toujours une énigme

Ainsi, durant au moins quatre millénaires, les habitats successifs de la colline témoignent d'une relation privilégiée avec le milieu maritime via une consommation diversifiée et exclusive de coquillages. Si la collecte des gastéropodes et des bivalves marins peut se justifier dans un univers de chasseurs-cueilleurs encore peu « anthropisé », il est plus difficile d'expliquer cette constante durant les deux millénaires de l'occupation néolithique, caractérisée partout ailleurs en Provence par une activité agropastorale accrue où les activités de cueillette régressent. L'acquisition du sel marin, dont le ramassage opportuniste des coquillages ramenés sur la colline rendrait compte, pourrait être l'une des explications de la présence de ces groupes successifs. Dans le même temps, la colline aura été le témoin silencieux de l'évolution du paysage au travers de la mainmise progressive de l'homme sur son environnement proche et lointain.

L'ÂGE DU BRONZE DANS LE BASSIN DE MARSEILLE

Par Thibault Lachenal,
Chargé de recherche au CNRS
ASM-UMR5140 Université Paul-Valéry Montpellier, CNRS, MCC



Evocation du site perché et fortifié du Camps de Laure au Bronze ancien. Dessin de Michel Grenet. © Michel Grenet

Le Bassin de Marseille tient une place toute particulière dans l'histoire de la recherche sur l'âge du Bronze en Provence. Explorées de longue date, les cavités du flanc sud de la chaîne de l'Etoile ont livré des mobiliers qui ont participé au premier plan à la reconnaissance de cette phase chronologique. Il fallut en effet du temps avant que l'âge du Bronze ne soit identifié comme une période à part entière de l'histoire de l'Homme en Basse-Provence.

Les premières recherches et la reconnaissance de l'âge du Bronze

Ainsi, dans les années 1950, Max Escalon de Fonton, dont les travaux fondateurs ont pourtant profondément renouvelé la connaissance de la préhistoire provençale, envisageait une persistance des modes de vie et des cultures de la fin du Néolithique jusqu'au début de l'âge du Fer, au travers du concept d'Enéolithique. Il attribuait ainsi le site de la Couronne, futur gisement éponyme de la fin du Néolithique, à un énéolithique antérieur au Bronze moyen. De même, il individualisait dans la stratigraphie de la Font des Pigeons, à Châteauneuf-les-Martigues,

un niveau énéolithique cardinal « *contemporain du Bronze moyen* ». Enfin, le mobilier céramique de la Grotte du Pilon du Roy à Allauch (que l'on sait maintenant dater du Bronze ancien) était attribué à des sociétés possédant « *un fond énéolithique évolué et attardé* » contemporaines d'un âge du Bronze pourtant reconnu dans d'autres régions européennes. Le rôle civilisateur des colons phocéens sur les populations antérieures à la fondation de Marseille était ainsi affirmé.

De fait, l'âge du Bronze ancien (2200 – 1600 av. J.-C.) ne fut formellement identifié en Provence que dans les années 1960 grâce aux fouilles menées par Jean Courtin à la Grotte de la Carrière à la Montade (Plan-de-Cuques). Par contrecoup, il attribua également à cette période le mobilier de l'Aven de Gage à Allauch, daté dans un premier temps de la fin du Néolithique. Puis, c'est surtout grâce aux travaux qu'il entreprit non loin de là au Camp de Laure au Rove qu'il caractérisa le faciès céramique du premier Bronze ancien provençal. Ces vases portent des décors dits « *barbelés* », dont l'origine se trouve localement dans la

céramique campaniforme de la fin du Néolithique. D'autres éléments indiquent en revanche des apports stylistiques du centre de la péninsule italienne, voire des grandes îles proches (Corse, Sardaigne), qui montrent dès cette époque l'ouverture du territoire marseillais vers la Méditerranée. Les fouilles du Camp de Laure ont par ailleurs mis en évidence une imposante enceinte de pierres sèches renforcée par des tours qui barre l'extrémité de cet éperon dominant l'étang de Berre. Il suggère que cet habitat, dont l'architecture défensive est inédite en France méridionale, y bénéficiait d'un statut particulier.

Pour les périodes suivantes, les travaux de G. Dumas dans la Grotte Loubière, près de Château-Gombert, avaient permis d'attribuer dès les années 1940 des vestiges à l'âge du Bronze moyen ou final par la mise en comparaison des formes et décors de certains vases avec les productions de « civilisations » italiennes. Ils étaient alors considérés comme de véritables importations. Parmi le mobilier du Bronze moyen (1600-1300 av. J.-C.) récolté dans cette cavité, certains éléments trouvent en effet des correspondances



Des excursionnistes posent devant l'entrée de la Grotte Loubière.
© Archives Municipales de Marseille - 35Fi1500



directes avec les céramiques dites « *apenniniques* » du centre et du sud de la péninsule italienne. Leur origine locale peut maintenant être postulée, car rien dans leurs caractéristiques physiques ne les différencie des autres productions contemporaines. Ils n'en restent pas moins des témoins exceptionnels, dont les homologues sont concentrés sur les côtes de la France méridionale. Comme au début du Bronze ancien, l'ouverture de l'actuel territoire marseillais sur la Méditerranée est donc manifeste.

Les apports de l'archéologie préventive

Principalement utilisées comme caveaux sépulcraux, les grottes des environs de Marseille fréquentées à l'âge du Bronze n'offrent qu'une vision partielle des communautés de cette période. Leur exploration ancienne limite par ailleurs la portée des observations au seul mobilier qui en est issu. Plus récemment, les fouilles archéologiques préventives menées sur le territoire communal en préalable à des travaux d'aménagements ont éclairé d'autres aspects de la vie quotidienne. L'exploitation du littoral transparait ainsi dans les découvertes réalisées places Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon dans les années 1990. Un immense amas coquillier, essentiellement constitué

d'huîtres consommées et rejetées sur le rivage, a été daté entre le XIV^e et le XI^e s. av. J.-C., ce qui correspond à la fin de l'âge du Bronze moyen et à la première moitié de l'âge du Bronze final.

Les habitats de l'âge du Bronze ont été approchés à la suite de deux opérations menées par l'Inrap sur le plateau de Saint-Barnabé au début des années 2000. A la station Louis-Armand (fouilles de Loup Bernard), de discrets vestiges signalent la présence d'occupations de l'âge du Bronze, en particulier un foyer du Bronze ancien et un silo réutilisé comme dépotoir au début du Bronze final (XIII^e s. av. J.-C.). Ils se trouvent par ailleurs à proximité de fosses du Néolithique ancien et d'une habitation du Néolithique final. Au n° 35 de l'avenue des Caillols, une autre fouille préventive menée par J.-J. Dufraigne a révélé la présence d'un silo, daté cette fois-ci du milieu du Bronze final (XII^e s. av. J.-C.). A proximité, se trouvait également un probable bâtiment d'habitation sur poteaux de bois associé à un foyer, lesquels sont attribués à l'extrême fin de l'âge du Bronze (IX^e s. av. J.-C.).

Les données sur le Bassin de Marseille confortent donc celles acquises en France méridionale, qui restituent pour l'âge du Bronze une majorité de petits habitats dispersés exploitant de façon cyclique des portions de territoire agricole, ce qui permettait par un système de rotation à la fois de l'habitat et des cultures de diversifier et de renouveler leurs ressources. Cette image peut cependant cacher l'existence d'occupations étendues, mais selon un maillage extrêmement lâche. Cela illustre un paradoxe, puisqu'à cette emprise territoriale d'apparence peu structurée répond un dynamisme certain dans le domaine des échanges. Les remarques effectuées pour le Bronze ancien et moyen se vérifient ainsi toujours au Bronze final. Les populations étaient alors connectées à des réseaux d'échanges dépassant l'espace régional. En témoignent à Marseille les découvertes anciennes de mobilier métallique renvoyant à des territoires parfois lointains. Un fragment d'épée de la Baume de Marron, de type « *en langue-de-carpe* » renvoie ainsi à l'espace atlantique. Une autre arme à poignée massive et antenne faisant référence au site de Tarquinia, découverte en 1773, trouve pour sa part son origine en Italie centrale. Enfin, des épingles à tête « *vasiforme* » (forme de vase) font état de connexions avec le domaine nord-alpin.

Bien que sporadiques, les découvertes archéologiques dans le Bassin de Marseille montrent que cet espace a été continuellement occupé durant l'âge du Bronze. Elles indiquent que, bien avant la fondation de Massalia, ce territoire se trouvait au carrefour d'influences diverses, qu'il était déjà résolument tourné vers l'espace méditerranéen et engagé dans des réseaux d'échanges maritimes.

Le Camp de Sarlier (Aubagne). Sépulture protohistorique en cours de fouille. © Denis Dubesset, Inrap



20 Inrap⁺ ans! Institut national de recherches archéologiques préventives

NOUVELLES DÉCOUVERTES DANS LA VALLÉE DE L'HUVEAUNE

Par Denis Dubesset,
Chargé d'études, Inrap

En 2021, deux opérations de fouilles ont été menées par l'Inrap sur la commune d'Aubagne, au sud du nouveau centre d'affaire d'Alta Rocca. Outre la découverte d'une portion de voie antique inédite, ces chantiers permirent la mise au jour d'une nécropole tumulaire protohistorique et d'un vaste habitat attribué à la préhistoire récente (Néolithique moyen et final).

L'espace funéraire a fonctionné entre la fin de l'âge du Bronze et le début de l'âge du Fer. Au total, dix inhumations ont été étudiées, dont huit sous tumulus. Il s'agit de tombes monumentales

caractérisées par un tertre, parfois ceint d'un anneau de pierre, sous lequel le défunt était enterré.

Pour le Néolithique, la mise au jour d'un bâtiment d'habitation d'environ 60 m² construit sur poteaux porteurs fut l'un des faits marquants de la fouille. A proximité, d'autres aménagements remarquables ont aussi pu être étudiés. Il s'agit de foyers à pierres chauffantes, de sols, d'un puits, d'un plan de grenier aérien et de silos enterrés. Les études en cours préciseront le phasage de ces vestiges qui illustrent l'activité des premières communautés paysannes ayant occupé la plaine du secteur d'Aubagne et de Gémenos.



Vue zénithale d'une habitation néolithique.
© Nicolas Bourgarel, Inrap

Rempart et habitat de l'oppidum des Baou de Saint-Marcel. © cl. A.-M. D'Ovidio 2018



LE DÉBUT DE L'ÂGE DU FER : UNE PÉRIODE MÉCONNUE

Par Philippe Boissinot,
Directeur d'études à l'EHESS
Traces-UMR 5806 Université Jean-Jaurès-Toulouse
EHESS CNRS MCC

Durant cette période que l'on fait commencer vers -750 environ, deux problèmes principaux se posent : d'abord, la quasi absence de données archéologiques à un moment où l'on constate également, comme ailleurs dans le Midi, une décroissance des grands habitats perchés ; ensuite, et pour la première fois depuis la préhistoire, la coïncidence possible avec des informations littéraires, autour de la fondation de la colonie grecque de Marseille en particulier. Finalement la question de la première métallurgie du fer, dont le nom fut donné à cette nouvelle étape, n'a jamais constitué une question centrale dans l'historiographie, sans doute parce que le bronze continue à y être très largement utilisé.

La civilisation des oppida

On considère généralement que la fin de l'âge du Bronze, longtemps dénommée « Mailhacien » en raison d'un site de première importance dans l'Aude, constitue l'amorce d'un phénomène qui aboutira à la « civilisation des oppida », bien représentée durant quasiment tout l'âge du Fer et s'achevant brutalement avec la conquête romaine. On qualifie cette civilisation de « proto-urbaine » parce qu'elle voit l'émergence de très nombreuses bourgades fortifiées (en moyenne deux sites par territoire communal actuel dans les Bouches-du-Rhône), certes de petite taille

(jusqu'à 5 ha), mais organisées selon un réseau de rues plus ou moins orthogonal. Ce phénomène, qui ne s'explique pas entièrement pour des raisons de sécurité, semble prendre le relais de « *manifestations symboliques* » préalables à leur installation. Cette qualification un peu « *mystérieuse* » correspond au réemploi de stèles dans le parement des remparts, lesquelles appartiendraient selon D. Garcia à de possibles sanctuaires initiaux, à l'image de celui des Touriès en Aveyron actuellement en cours de fouilles au-dessus d'un probable tertre funéraire (fouilles P. Gruat).

Pour cette fin de l'âge du Bronze, plusieurs sites sont connus dans les massifs environnant Marseille. Le plus haut perché, mais de petite taille dans des chaos rocheux, est celui du Col Saint-Anne ou Domaine de l'Etoile à Simiane-Collongue, malheureusement fortement perturbé par des occupations plus récentes. En l'absence de stratigraphie bien établie, il est impossible de conclure à la continuité de son occupation entre la fin de l'âge du Bronze et le début de l'âge du Fer, bien que des indices chronologiques existent pour cet intervalle. Le plus étendu est celui du Baou-Roux, qui surplombe le Bassin d'Aix et n'a donc pas de rapport visuel avec la rade de Marseille. Il existe là pour le Bronze final IIIb deux niveaux d'occupation relativement riches, le second ayant fait l'objet d'un aménagement en terrasse. Il est intéressant de noter que le muret de soutènement comportait en réemploi une stèle décorée (sans doute d'une scène avec cavaliers), laquelle constitue l'un des témoignages les plus anciens des nombreuses séries découvertes dans le Midi. Le secteur fouillé a livré plusieurs structures d'habitat, mais se trouve dans le secteur oriental de la colline, naturellement défendu et loin de son point d'accès, qui reste à ce jour très mal exploré. Pour cette raison, nous ignorons si le plateau, entièrement occupé (4 ha), était alors défendu par une fortification. Nous connaissons mal la nature de l'occupation qui lui succède, matérialisée par des lots de céramiques en moindre quantité, pour l'instant en position remaniée. Il faut sans doute se résoudre à voir ici, comme au Col Saint-Anne, une déprise de l'habitat perché et supposer une dispersion de l'habitat sous forme de petits hameaux, à l'instar du site du Traversant repéré au pied de l'oppidum de Mailhac à la même période, peut-être à la suite d'une crise du système économique (une hypothèse de D. Garcia en 2004), conjuguée à une péjoration climatique bien attestée. Sur le site de Bouc-Bel-Air cependant, dans un environnement pourtant particulièrement riche en occupations protohistoriques, de tels habitats de plaine n'ont pour l'instant pas été repérés avant le VI^e s., et nous n'avons en outre aucune assurance de continuité symbolique pour le monde des morts, comme cela est le cas à Mailhac.

Baou-Roux (Bouc-Bel-Air) : détail du dessin gravé de la face A de la stèle 1 (Secteur NE). © P. Boissinot



De nouvelles découvertes en plaine et des morts discrets

L'archéologie préventive vient de livrer un exemple en Provence de la dispersion (ou d'essaimage) de l'habitat pour le début de l'âge du Fer (VII^e s.), dans un secteur certes un peu éloigné de notre terrain d'étude, mais qui peut donner quelques idées pour des recherches à venir. Au Clos de Roque dans la plaine de Saint-Maximin, le mobilier proche du faciès languedocien du Suspendien est associé à des trous de poteaux et des structures de conservation qui s'étendent approximativement sur une surface de 50 m de côté, des aménagements très modestes manifestement.

Les habitats que nous venons d'évoquer n'ont pas livré de nécropoles à ce jour, ce qui constitue un obstacle à la connaissance de cette période. Si l'on se cantonne à un rayon de 25 km autour du centre de Marseille, quelques tombes relativement isolées peuvent être attribuées à cette période de « transition » entre âges du Bronze et du Fer. L'ensemble le plus important est celui de La Sérignane à Peynier qui s'organise principalement selon deux lignes perpendiculaires (le long de chemins ?), sur un plateau qui domine la dépression de La Bouilladisse. Il s'agit de tumulus de pierres de 5 à 20 m de diamètre (trente tertres environ) abritant des inhumations associées à

des dépôts de céramique et des équipements personnels en métal, quelquefois à des offrandes alimentaires, malheureusement très partiellement fouillés et selon des méthodes aujourd'hui dépassées. D'autres tumulus de cette période (VIII^e-VI^e s.) ont été explorés dans le massif de la Sainte-Baume et dans le Bassin de Trets (fouilles C. Lagrand). Ils ont révélé des mobiliers relativement modestes, en comparaison par exemple de quelques tombes de Vauvenargues et Pertuis, raison pour laquelle on les associe à des populations agropastorales de rang local. Par la suite, la pratique de l'inhumation semble être remplacée par celle de l'incinération, comme on a pu récemment l'observer à Luynes (Bigaron Sud) ou au pied du Baou-Roux, les cendres du défunt étant placées dans une fosse servant de calage à une stèle ; avant que toute trace de sépulture n'échappe à nos investigations, comme dans la majeure partie de la Provence...

La découverte majeure d'un ensemble funéraire qui vient d'être faite à Aubagne par une équipe de l'Inrap (D. Dubesset *et al.*) illustre probablement ce passage entre l'inhumation et la crémation au sein d'un même espace aménagé. La découverte dans l'une des tombes d'une épée avec son fourreau et d'une pointe de lance en fer correspondent bien aux tendances extrarégionales, avec la multiplication des armes dans les tombes... mais, une fois de plus, cet ensemble funéraire est déconnecté de toute résidence contemporaine.



Urne indigène et couvercle en pâte claire massaliète vers 600-590 av. J.-C. découverte sur le site de Saint-Laurent. © MHM / M. Moliner

Concernant les habitats, on se heurte à la faiblesse de la recherche programmée qui, faute de chercheurs en nombre et, maintenant, d'associations savantes, ne fait que s'accroître au fil du temps. Pour les périodes les plus anciennes de l'âge du Fer, deux sites ont été assez largement explorés selon des méthodes stratigraphiques (des surfaces de quelques centaines de m² cependant) : le Baou-Roux, déjà cité, et les Baou de Saint-Marcel surplombant la vallée de l'Huveaune. Pour les autres, on ne dispose que de quelques sondages et, la plupart du temps, de prospections extensives. Ces sites étant parfois occupés jusqu'au second âge du Fer, voire durant l'Antiquité tardive, il en résulte un bouleversement de leurs niveaux les plus anciens, quand ils ne sont pas indétectables à cause de l'importance de la stratigraphie. Avec un mobilier très morcelé et mal caractérisé (on parle souvent de « *céramique de tradition Bronze final* » ou d'« *ambiance Bronze final* »), et en l'absence d'ensembles clos conséquents, il est donc difficile pour l'instant d'appréhender le faciès culturel local du tout premier âge du Fer (la situation n'a guère changé depuis le constat de P. Arcelin en 1976). Par ailleurs, en ce qui concerne la céramique d'importation, qu'elle soit étrusque ou grecque, il est délicat de proposer des datations précises à partir de quelques tessons, ces productions définies trop largement s'étendant de part et d'autre de la date retenue pour la fondation de Marseille. Plusieurs oppida des massifs de Marseilleveyre, de l'Etoile, du Garlaban et des contreforts de la Sainte-Baume en ont livré, mais également des sites de piedmont tel Saint-Jean de Garguier à Gémenos.

Le pays des Ségobriges

Enfin, concernant la possibilité de croiser textes et vestiges aux alentours de -600, plusieurs nouveaux éléments doivent être versés au dossier. Au moment de la rédaction d'une synthèse pour la *Carte Archéologique de la Gaule* de Marseille, en 2005, je m'étais bien gardé de conclusions assurées en introduisant un point d'interrogation à propos du « Pays des Ségobriges » et de son éventuel cantonnement au Bassin de cette ville. Cet ethnonyme n'est connu que par une seule source tardive, celle de Justin résumant Trogue-Pompée, ce dernier étant un auteur d'origine gauloise écrivant plus de cinq siècles après les faits. Manifestement, le nom du peuple, ainsi que celui de plusieurs protagonistes « indigènes » relèvent de la famille des langues celtiques, ce qui concorde avec d'autres sources, même si une référence aux Ligures est également évoquée pour la même région. L'épisode narré est celui, classique, des stratégies matrimoniales au sein des classes aristocratiques, avec, dans ce cas, une

certaine liberté donnée à l'épouse ségobrige Gyptis, qui choisit son mari grec Protis. Nous apprenons que le père de la mariée, Nannos, honore cette union par la permission donnée aux Phocéens de s'installer sur le territoire des Ségobriges, « près de l'embouchure du Rhône, dans un golfe retiré, comme un recoin de la mer » (Justin, XLIII, 3-4). Si nous savons bien où se situe la fondation phocéenne (Massalia), par contre nous sommes réduits à des conjectures quant à la localisation de la place des Ségobriges (dont le nom indique l'idée de victoire et de hauteur, peut-être de forteresse). Pour progresser dans ce registre en tenant compte des données de l'archéologie, il faut bien évidemment pouvoir disposer d'un contexte spatio-temporel compatible avec le récit historique et, en premier lieu, bien maîtriser les marqueurs chronologiques. Nous avons dit combien cela était difficile pour cette fin de VII^e s., fort mal connu, et tenté d'établir un inventaire des possibles dans les alentours du port grec.

Depuis ce bilan, une fouille a été conduite en 2008-2011 sur l'oppidum de Marseilleveyre, dans un massif qui domine la rade de Marseille au sud. Les travaux menés par S. Bouffier, L. Bernard et D. Isoardi, à la suite de ceux de L.-F. Gantès, concluent à l'existence d'un petit établissement agricole, certainement occupé durant le VI^e s. et relativement ouvert aux échanges commerciaux, mais dont on ne peut être assuré d'une installation antérieure à -600, ni même de l'existence d'un véritable rempart. Or, à la lecture du récit de Justin/Trogue-Pompée, on aurait plutôt

imaginé pour la cité de Nannos une bourgade fortifiée, et surtout des contextes bien documentés préalables aux échanges réguliers avec les Phocéens. C'est exactement ce que J. Chausserie-Laprée révèle à la suite de ses nouvelles recherches à Saint-Blaise, site célèbre, mais plus proche du Rhône, dépendant actuellement de la commune de Saint-Mitre-les-Remparts, en arrière du golfe de Fos. Cependant, ce contexte se place à 40 km de Marseille, sans lien de visibilité avec la calanque investie par les Grecs (mais cette intervisibilité était-elle nécessaire ?). On voit bien dans le texte latin que le Rhône constituait une référence pour les navigateurs étrangers, repère cité aussi bien pour le site de Marseille que pour la place des Ségobriges, donc inutilisable pour une discrimination spatiale. Une deuxième critique pourrait être portée contre cette intéressante proposition, mais il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas imparable. Elle concerne un second épisode mettant en scène le fils du roi ségobrige, Comanus, qui tend une embuscade à la « cheval de Troie » chez les Grecs, et qui se voit à son tour piégé (d'une manière que l'on ignore), en périssant avec quelques-uns, puis sept-mille des siens qui ne s'étaient pas introduits dans la ville : on imagine difficilement que cela se soit passé dans un aller/retour entre deux cités aussi éloignées, à moins que cela concerne des alliés ou des subordonnés « indigènes » implantés dans une région plus proche du golfe marseillais. Finalement, on peut se demander si cette localisation des Ségobriges, avec une ethnicité si ambiguë, constitue une question qui pourra un jour être résolue.

|
72
|



Vue générale du massif de Marseilleveyre, début du XX^e siècle. © Archives Municipales de Marseille - 35Fi1027

L'ATTRACTIVITÉ DU MASSIF DES BAOU DE SAINT-MARCEL DEPUIS 15 000 ANS

Par Anne-Marie D'Ovidio,
Archéologue, pôle archéologie, Musée d'Histoire de Marseille



Photographie aérienne effectuée par le commandant Nicolas montrant la ligne d'abris sous roche préhistoriques (à droite de l'image).
© Fonds Agostini (1964-1972)

L'historiographie de ce massif est un long cheminement archéologique qui démarra au XIX^e siècle et se poursuit encore. Elle commença en 1854 avec la publication du croquis des plateaux de la Tourette et des Baou de Saint-Marcel exécuté par le peintre Bénoni Blanc. Une trentaine d'années plus tard, Isidore Gilles, ancien agent voyer et archéologue amateur qui arpentaient les environs de Marseille, mentionnait le site comme « un habitat excessivement riche en poteries celtiques et grecques et en meules de basalte ». En 1930, le comte Henri de Gérin-Ricard, adjoint à la conservation du Musée Borély, effectuait les premiers sondages archéologiques sur le plateau, déterminait le tracé général du rempart protohistorique et signalait les abris sous roche. Ceux-ci furent fouillés par le préhistorien marseillais Max Escalon de Fonton en 1946, puis par l'équipe de Paul Agostini. Un siècle après sa découverte, à partir de 1964, pendant une trentaine d'années, l'oppidum protohistorique fit l'objet d'un chantier de fouilles archéologiques dirigées par Paul Agostini, poursuivies par Guy Rayssiguier et Christiane Guichard.

Les Baou de Saint-Marcel est un plateau calcaire qui surplombe de ses 167 m d'altitude la basse plaine de l'Huveaune. Ces falaises comportent des galeries karstiques naturellement creusées dans les travertins du Villafranchien. Depuis la fin du Paléolithique supérieur jusqu'à l'âge du Fer, le site fut un espace d'attractivité épisodique ou récurrent pour les groupes de populations autochtones du Bassin de Marseille.

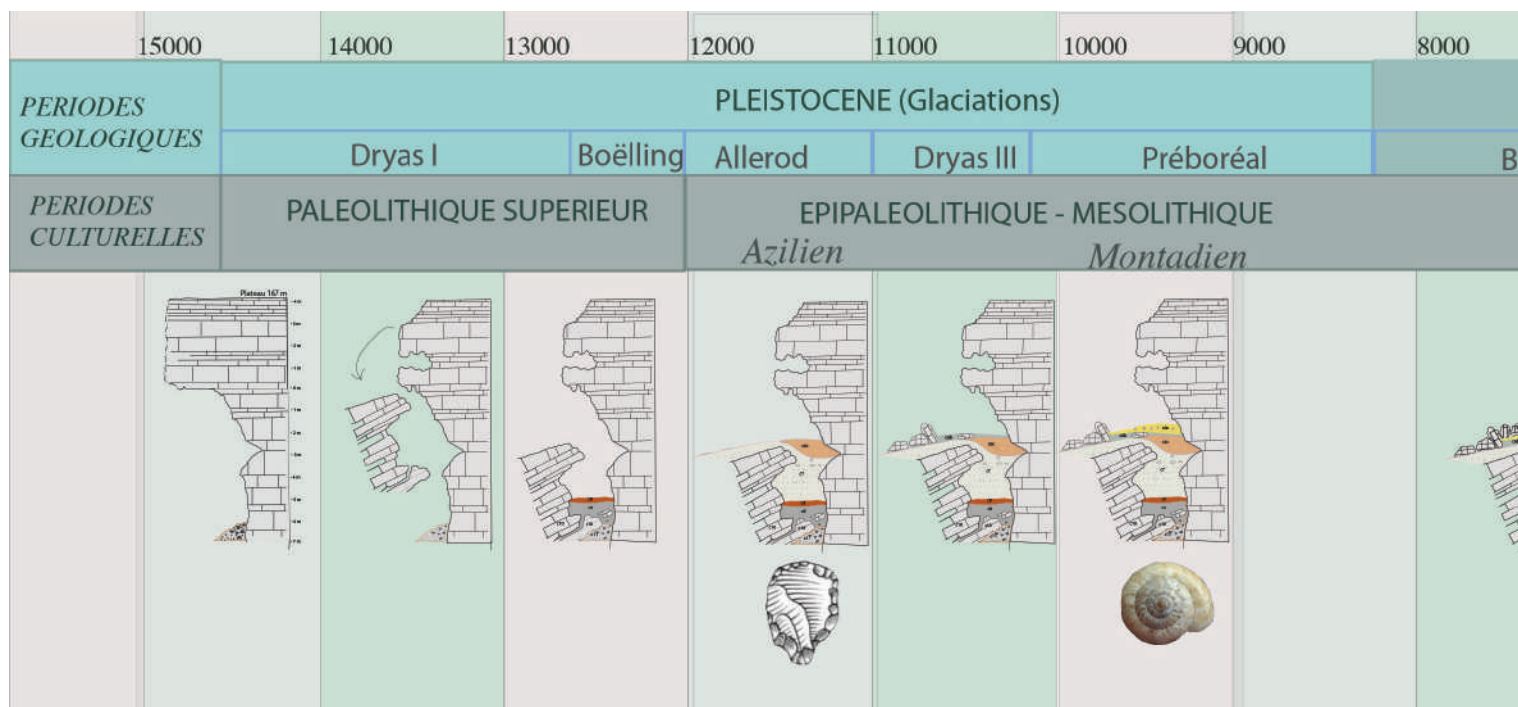
Les chasseurs-cueilleurs de la fin du Paléolithique supérieur et du début du Mésolithique

Bien que les effondrements de pans de falaises survenus au cours de la dernière phase glaciaire, il y a environ 16 000 ans, aient pu ensevelir des occupations plus anciennes, les fouilles d'Escalon de Fonton attestent que les abris furent le refuge de groupes de chasseurs-cueilleurs itinérants de la fin du Paléolithique supérieur au Mésolithique. Dans l'Abri Nicolaï, les études malacologiques, pédologiques et archéologiques lui permirent d'identifier les grandes phases climatiques et culturelles de sa stratigraphie. Les chasseurs laissèrent des escargotières et des industries de silex composées de microlithes, lames, grattoirs, burins, mais également un pain d'ocre rouge avec un galet couvert d'ocre et un foyer à *Helix nemoralis* (Linnaeus 1758), l'escargot des bois. Escalon de Fonton proposa d'identifier pour la première fois en Provence un épipaléolithique de

type Azilien avec des influences italiennes évoluant vers - 10 000 – 8 000 av. J.-C. Plus tard, au début de l'Holocène, au moment où la forêt primaire du Mésolithique remplaça les steppes du Paléolithique, l'Abri de la Tuilerie fut investi par un autre groupe ; un nouveau foyer à *Helix xeromagna cespitum* (Draparnaud 1801), hélix des gazons, caractéristique des environnements secs et arides, associé à une industrie lithique caractéristique, l'autorisa à attribuer cette occupation à du Montadien, groupe qu'il avait étudié quelques années auparavant à la Montade, à Plan-de-Cuques.

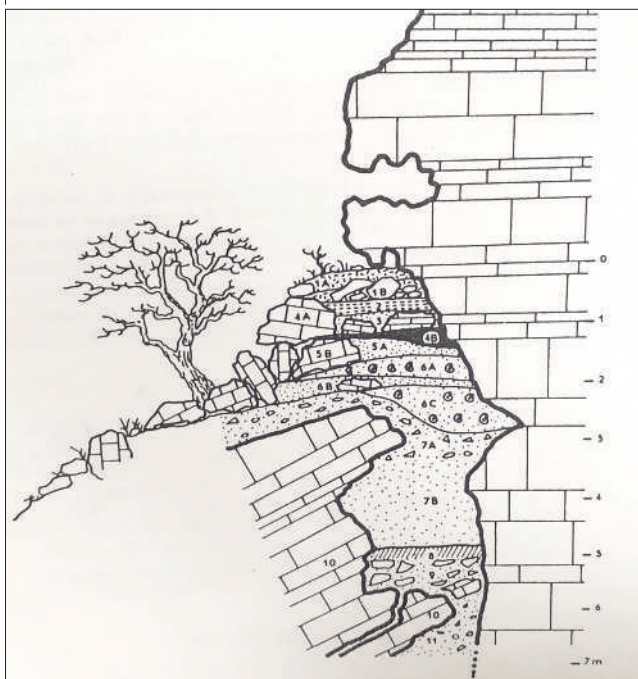
Les agriculteurs-éleveurs du Néolithique à l'âge du Bronze

Durant le Néolithique, les agriculteurs-éleveurs semblent s'être installés sur le pourtour des falaises. M. Escalon de Fonton évoquait un possible village naissant du Néolithique moyen chasséen, sinon à l'Abri Nicolaï, une occupation sépulcrale, attestée par une tombe à inhumation, des foyers empierrés et du mobilier céramique et lithique enseveli sous un nouvel effondrement de la paroi calcaire vers 2400 – 2300 av. J.-C. Sur ce niveau effondré, le préhistorien mentionnait des traces d'un Néolithique final (dit Chalcolithique à l'époque), retrouvées aussi dans du mobilier provenant des sondages réalisés par Paul Agostini : fragment de vase campaniforme et hache en roche verte durancienne (serpentine). Sur le plateau



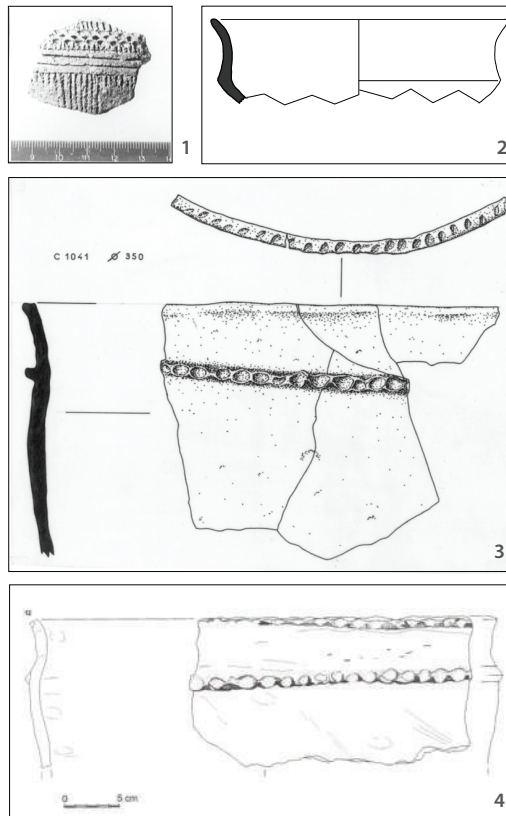
Frise chronologique illustrée de l'occupation de l'Abri Nicolaï | des Baou de Saint-Marcel. © DAO - A.-M. D'Ovidio

Coupe stratigraphique de l'Abri Nicolaï I, relevé M. Escalon de Fonton.

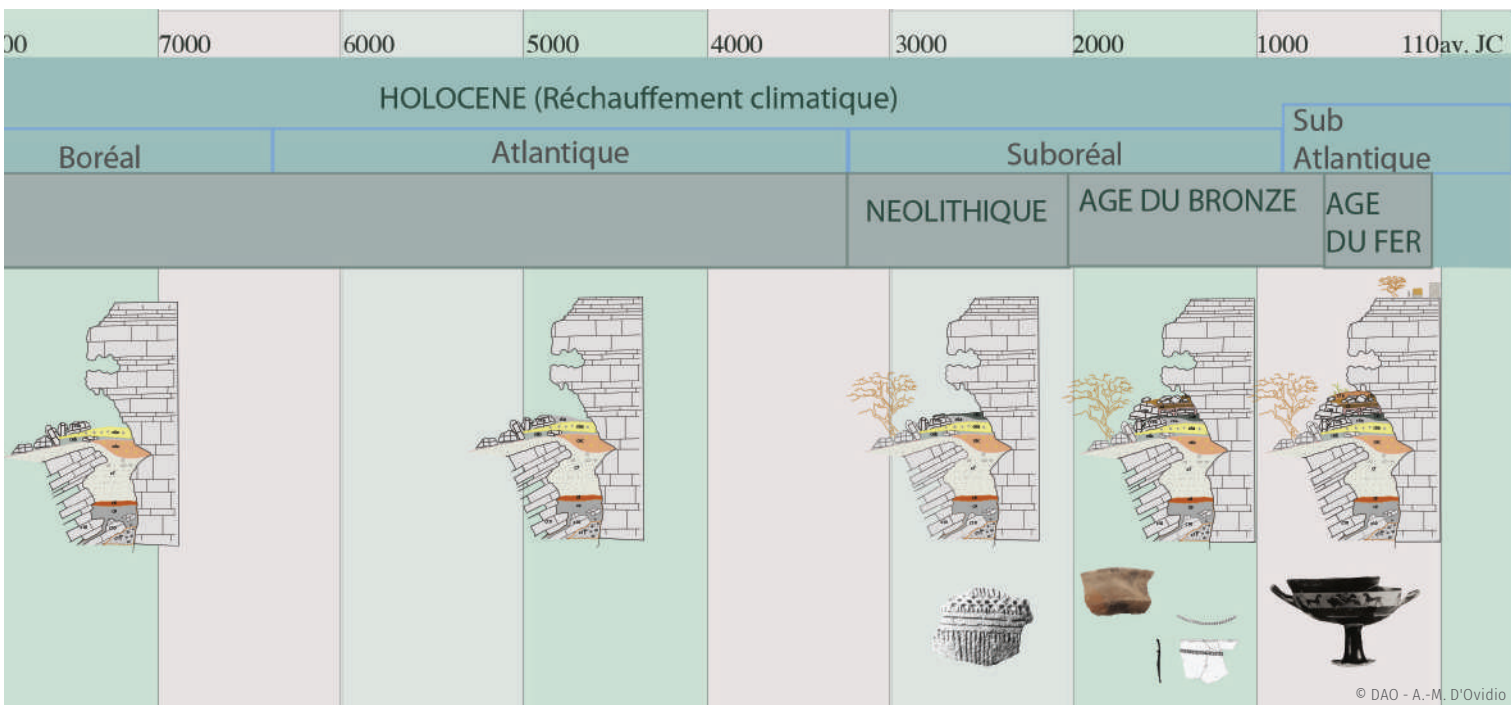


voisin de la Tourette, le préhistorien fouilla également une station du Néolithique final livrant de la céramique de type Couronnien. Le site des Baou de Saint-Marcel donna aussi des fragments de vases de l'âge du Bronze moyen et de vases de la culture de la Polada (Italie), période d'occupation également retrouvée dans la plaine de l'Huveaune sur les sites de la Fourragère et de la station du métro Louis-Armand, à quelques kilomètres, fouillés par l'Inrap.

Céramiques campaniforme et de l'âge du Bronze



- 1 : Fragment de vase campaniforme, Sondage A (Fonds P. Agostini)
- 2 : Coupe de la culture de la Polada, Sondage A (Fonds P. Agostini)
- 3 : Vase de l'âge du Bronze, Sondage C (Fonds P. Agostini)
- 4 : Vase de l'âge du Bronze, Station L. Armand (Bernard L., dir., Inrap MED, Nîmes, 2006)



Industrie lithique mésolithique de l'Abri Nicolai I, dessin de Max Escalon de Fonton.

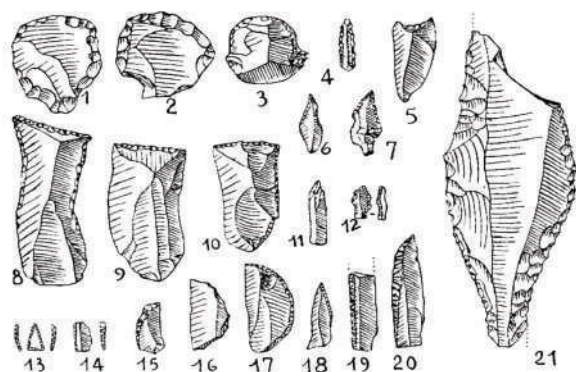


Fig. 3. — Romanellien supérieur. Echelle : 2/3. Abris de Saint-Marcel, Marseille.

Le village protohistorique

La période précédant l'arrivée des Grecs, transition de la fin de l'âge du Bronze final à l'âge du Fer, aux VIII^e s. – VII^e s. av. J.-C., est modérément représentée dans le mobilier de céramique modelée trouvé dans les différents sondages pratiqués sur le site, tout comme sur les massifs de Saint-Cyr-Carpiagne que nous avons prospectés en 2011 et dans les fouilles de L.-F. Gantès sur le flanc méridional du plateau de la Tourette. Consécutivement à la fondation de Massalia, il est possible que les populations des hauteurs et des plaines aient migré sur le plateau des Baou de Saint-Marcel, point stratégique formant une zone tampon à l'intersection de la haute et la basse vallées de l'Huveaune. Le premier habitat groupé pérenne identifié sur le site date d'environ 575 av. J.-C. Les bâtiments, élevés à l'aide de poteaux porteurs dont témoignent les trous creusés dans

le socle calcaire et les sols en galets, étaient accolés au rempart archaïque. Vers 540 av. J.-C., un plan d'urbanisme fut mis en place, constitué d'îlots d'habitations mitoyennes construites en dur avec des bases de murs en pierre et des élévations et couvertures en terre crue. L'occupation cessa à la fin du II^e s. av. J.-C. avec l'arrivée des légions romaines appelées en renfort par Massalia. Le massif fut à nouveau cultivé et habité à partir des Temps modernes jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Depuis le XIX^e siècle, les travaux de chercheurs et les animations de bénévoles n'ont cessé de mettre en valeur le patrimoine archéologique des Baou de Saint-Marcel. Des études sur les pratiques culturelles gauloises autour des ensevelissements de nouveau-nés retrouvés sur le site protohistorique ont par exemple été entreprises par B. Dedet et L.-F. Gantès. De nouvelles recherches pluridisciplinaires ont démarré, associant le Service archéologique municipal – Musée d'histoire de Marseille, le CICRP, le CEREGE, l'IMBE-CNRS. Portant sur l'exploitation du socle de travertin calcaire, s'appuyant sur des analyses physico-chimiques, palynologiques et des prospections archéologiques, elles amènent à réfléchir sur l'usage de cette ressource dans la sculpture gauloise, à rechercher de possibles zones d'extraction de la pierre et à enregistrer les aménagements excavés, tels que cases, voies et fosses. Enfin, régulièrement, au cours de manifestations comme les Journées européennes de l'Archéologie, le site accueille un public nombreux de scolaires, d'adultes et d'enfants en quête de la découverte de ses anciens habitants.

Le village protohistorique



Vases de la transition de l'âge du Bronze - âge du Fer, Sondage IbSud (Fonds P. Agostini) © Collection privée



Coupe attique à figures noires dite des «Petits maîtres», Sondage A (Fonds P. Agostini) © Collection privée

A L'ORIGINE DE MARSEILLE, L'OPPIDUM DE SAINT-BLAISE, *lieu de la rencontre entre Grecs et Gaulois*

Par Jean Chausserie-Laprée,
Conservateur en chef du Patrimoine, Ville de Martigues

Après des siècles de vaines recherches pour situer à Marseille même le lieu des noces de Gyptis et Protis, c'est au plus près de l'embouchure du Rhône que nous plaçons l'événement. Les textes antiques et la réalité archéologique se conjuguent en effet pour faire de l'oppidum celtique de Saint-Blaise la capitale des Ségobriges et, par là même, le site à l'origine de la fondation de Marseille. Au-delà de la localisation de cet événement « légendaire », cette proposition concourt à faire des Celtes du Midi, avec les Grecs, puis les Romains, des acteurs à part entière du long processus culturel, architectural et urbain qui a fait entrer la Gaule dans l'Histoire.



Carte dessinée de la Basse-Provence occidentale. Au premier âge du Fer, le territoire des Ségobriges couvrait au moins l'emprise de l'actuel département des Bouches-du-Rhône. Entre fleuve, golfe marin et étangs salés, Saint-Blaise accueille leur principale agglomération. C'est sur son littoral oriental que les Gaulois ont donné aux Phocéens une portion de terre jusque-là peu peuplée pour y fonder leur ville, la future Marseille.

© Dessin Sandrine Duval, 2019

« Je ne puis croire que les Grecs aient débarqué, sur ce point de la Gaule, ailleurs qu'à Marseille ». Ainsi s'exprimait Camille Jullian dans le premier tome de son *Histoire de la Gaule* (1908) consacré aux « invasions gauloises et à la colonisation grecque ». Même si, précisait-il, « les textes ne disent pas nettement qu'ils y aient débarqué ». Sur ce point, le récit du Gaulois Trogue Pompée, rapporté par Justin, qui narre les circonstances de la fondation de Marseille par les Phocéens après leur union avec les Ségobriges est pourtant très clair. Il dissocie formellement le site de la première rencontre et des noces de Gyptis et Protis, à l'embouchure du Rhône (*ostio Rhodani*), de celui de la fondation proprement dite, après que Nannos ait donné aux Grecs un lieu pour installer leur ville. « *Massalia a été fondée près de l'embouchure du Rhône (prope ostium Rhodani) dans un golfe retiré comme dans un recoin de la mer* ». On retrouve ici une notation de l'historien Plutarque (*Vie de Solon*, 8), qui indique lui aussi que la fondation commerciale de Marseille par Protis a été faite après son alliance avec les Celtes habitant aux abords du Rhône.



La Fondation de Marseille, bas-relief en marbre par Aristide Croisy (1867). Créée à l'occasion du concours de sculpture du Prix de Rome (1865), cette œuvre a longtemps orné les jardins de la résidence de la Margeray à Sainte-Marthe (14^e arrt) où Paul Ricard l'avait fait installer. Elle vient de réintégrer les collections du Musée des Beaux-arts.

© Photographie Jean Chausserie-Laprée

La quête vaine d'une rencontre à Marseille

Parfaitement perçue par les premiers historiens de Marseille et de la Provence (Solier, Ruffi père et fils, Bouche), la dissociation des deux événements a été peu à peu gommée à partir du XVIII^e siècle, d'abord par Félix Cary, l'un des fondateurs de l'Académie de Marseille, puis surtout aux XIX^e et XX^e siècles par tous ceux qui tentaient de décrypter les circonstances et de localiser les lieux

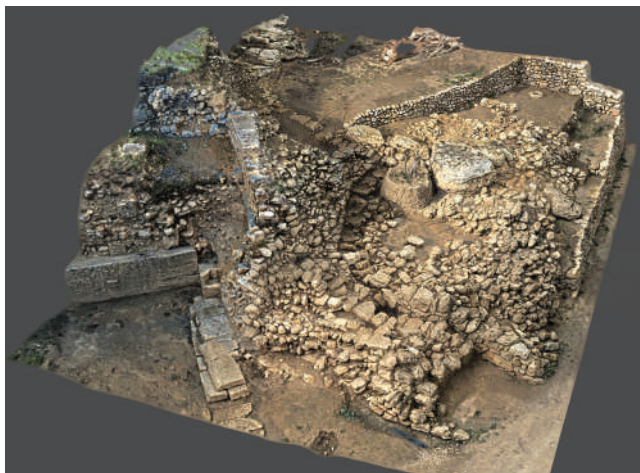
« La fête du 25^e centenaire de Marseille », *Journal du Mans et de la Sarthe, supplément illustré du dimanche*, 5 nov. 1899. © Coll. particulière



d'une rencontre et d'une fondation devenues la première marque de l'entrée de la France dans l'Histoire. Dès lors, à la suite d'Isidore Gilles et d'Alfred Saurel, puis surtout des historiens Camille Jullian, Michel Clerc et Raoul Busquet, on ne compte plus les chercheurs et archéologues qui se sont attelés à cette question devenue une véritable obsession : où doit-on situer la place forte ségobriges, qualifiée par C. Jullian de « localité barbare », de « métropole ligure de Marseille », ou « de citadelle du bon roi patriarcal qui a donné Marseille aux Phocéens et ouvert la Gaule aux Hellènes » ? Des prospections et travaux individuels plus ou moins sérieux ou, encore récemment, des programmes collectifs de recherche ont toujours concentré cette quête dans les limites du territoire de Marseille, qu'il s'agisse des hauteurs qui surmontent les rives du Lacydon, ou, plus loin, la vallée de l'Huveaune (massifs de Saint-Cyr et Marseillevyre, colline d'Allauch).

Après 150 années de recherches, bien que ni le sous-sol de Massalia, ni les quelques forteresses gauloises identifiées alentour (Saint-Marcel, Les Mayans, Le Verduron, etc..) n'aient livré de trace significative de l'installation durable de populations ségobriges durant les décennies qui ont précédé la fondation de la ville, en 600 av. J.-C., la légende urbaine des noces de Gyptis et Protis à Marseille même est toujours d'actualité ! Ainsi, pour beaucoup d'historiens, empreints d'un helléno-centrisme assumé, mâtiné autrefois d'une vision colonialiste qui réduisait les Celto-ligures à des peuplades primitives, Nannos et les siens ne pouvaient vivre que dans des huttes ou des grottes^[1].

[1] J. Chausserie-Laprée, « La Fondation de Marseille, Images et récits autour d'une rencontre « légendaire » entre Grecs et Gaulois », *L'Archéologue*, n° 160, décembre 2021-janvier-février 2022, pp. 52-56.



Superposition de diverses structures défensives du premier âge du Fer (VII^e-V^e s. av. J.-C.), de la période hellénistique (II^e s. av. J.-C.) et de la période tardo-antique (V^e s. ap. J.-C.) à l'extrémité sud-est de l'oppidum de Saint-Blaise. Fouille M. Valenciano et J. Chausserie-Laprée. Modélisation 3D par lasergrammétrie. © Marc Panneau, archéologue topographe, Direction Archéologie et Muséum, Ville d'Aix-en-Provence, 2022

Saint-Blaise, capitale des Ségobriges

Pourtant, tout au long du XX^e siècle, archéologues et chercheurs ont peu à peu mis en évidence la précocité, la densité et la puissance des agglomérations fortifiées celto-ligures de la Basse-Provence. Mais ils les ont le plus souvent analysées comme étant l'expression de l'influence de la colonie phocéenne, porteuse de progrès et de civilisation, quand ils ne les plaçaient pas directement sous la tutelle marseillaise. Ce fut le cas de l'oppidum de Saint-Blaise, longtemps considéré comme une « *citadelle de Marseille* », notamment en raison de sa monumentale fortification en grand appareil de type grec (II^e s. av. J.-C.). On sait aujourd'hui qu'il n'en fut rien. Saint-Blaise apparaît au contraire, bien avant la fondation de Marseille, puis durant tout l'âge du Fer, comme une place-forte celtique de première importance. La plus ancienne et la plus puissante actuellement identifiée dans le Midi de la Gaule. En effet, des fouilles récentes y ont confirmé l'implantation successive d'un habitat de la fin de l'âge du Bronze (1100-800 av. J.-C.), du plus important sanctuaire à stèles du Midi (VIII^e-VII^e s. av. J.-C. ?), puis d'une vaste agglomération celtique munie d'une imposante fortification, qui se met en place dès le dernier tiers du VII^e s. av. J.-C. et perdure jusqu'à sa destruction militaire par les Romains vers 125 av. J.-C. En accord avec les textes qui situent dans le delta du Rhône l'arrivée des Phocéens en Gaule, c'est logiquement à Saint-Blaise que l'on trouve les plus anciennes et les plus nombreuses importations de céramiques et amphores de Grèce orientale et d'Etrurie.

Les Celtes, acteurs de la proto-urbanisation du Midi de la Gaule

Enfin, cette proposition de faire de Saint-Blaise la capitale des Ségobriges jette un regard nouveau sur les relations entre Celtes méridionaux et Grecs de Marseille. Elle inverse le point de vue sur l'origine et le développement de la proto-urbanisation du Midi gaulois, dont on fait habituellement partir la dynamique depuis la colonie vers l'arrière-pays indigène. Avant 600 av. J.-C., puis durant tout le VI^e siècle, alors que Massalia n'est encore qu'une cité embryonnaire, c'est d'abord à Saint-Blaise (puis à Tamaris, Martigues, Saint-Marcel, Glanum, Roquepertuse, etc.) que s'observent toutes les innovations architecturales et urbaines que connaît alors la Basse-Provence.

Si partout sur le littoral provençal, de même qu'en Languedoc, se décèle l'articulation entre fortification, îlots d'habitations et voirie et que s'y répandent précocement des innovations essentielles, telles les maisons en briques crues sur socles de pierres, on y observe aussi maintes nuances et spécialement une grande diversité constructive qui traduit une phase d'intense expérimentation. Au sein de ce laboratoire architectural et urbain, l'alliance conclue à Saint-Blaise entre les Gaulois et les Grecs marque le point de départ d'un essaimage celtique. Entre Rhône et Durance, d'abord en lien, puis rapidement en opposition avec la colonie phocéenne, cette expansion vise à mailler et contrôler les espaces maritimes, lacustres et terrestres de tout le pays ségobrige jusqu'aux confins de la nouvelle cité^[2].



Les Noces de Gyptis et Protis sur le littoral marseillais, panneau central d'une fresque de faïences. Réalisée en 1895 par Gilardoni et fils (Choisy-le-Roi), elle ornait les murs d'un établissement au 2 de la rue des Feuillants, jusqu'à sa regrettable occultation en 2019.

© Photographie Jean-Pierre Casséty, 2008

[2] J. Chausserie-Laprée, N. Nin, S. Duval, « Le Pays des Ségobriges à la fin du premier âge du Fer, un laboratoire de la proto-urbanisation dans le sud de la Gaule », in *Urbanization in Iberia and Mediterranean Gaul in the first millennium BC*, Actes du 24^e Colloque EAA, Barcelone (5-8 septembre 2018), Tarragona, Institut Català d'Arqueologia Clàssica (Treballs de la Mediterrània Antigua, 7), 2019, pp. 19-53.

Détail de l'affiche des Fêtes du 25^e centenaire de la fondation de Marseille, David Dellepiane affichiste, 1899. © Musée d'histoire de Marseille - MHM84_8_3



| 80 |

LA LÉGENDE DE LA FONDATION DE MASSALIA

Par Didier Praslon,
Philologue, professeur émérite de langue
et de littérature grecques,
de l'Académie de Marseille

Deux récits analogues relatent la fondation de Massalia (fixée autour de 600 avant notre ère)^[1].

Le plus ancien, grec, remonte à Aristote (fragment de la *Constitution des Massaliotes*, cité par le polygraphe Athénée de Naucratis, autour de l'an 200, dans son *Dîner des Sophistes*, livre XIII, chapitre 5) :

« Les Phocéens qui pratiquaient le commerce en Ionie fondèrent Massalia. Euxène, le Phocéen, était l'hôte du roi Nanos (tel était son nom). Ce Nanos célébra les noces de sa fille alors que par hasard Euxène était présent. Il l'invita au banquet. Le mariage se faisait de cette manière : il fallait qu'après le repas l'enfant entre et donne une coupe de boisson tempérée à qui elle voulait des prétendants présents. Et celui à qui elle aurait donné la coupe, celui-là devait être son époux. L'enfant entre donc et, soit par hasard soit pour une autre raison, donne [la coupe] à Euxène. Le nom de l'enfant était Petta. A la suite de cet événement, comme le père acceptait qu'il eût la jeune fille en pensant que le don avait été fait avec l'accord de la divinité, Euxène la reçut pour femme et cohabita, changeant son nom [à elle] en Aristoxène. Et à Massalia existe, maintenant encore, issue de cette femme, une famille appelée Prôtiades. Car Prôtis fut le fils d'Euxène et d'Aristoxène. »

[1] Une étude philologique détaillée des deux textes a paru dans « Marseille grecque et la Gaule », *Etudes Massaliètes* 3, 1992, pp. 51-56.

Le second, latin, est dû au Voconce Trogue Pompée, contemporain d'Auguste, dans ses *Histoires Philippiques*, XLIII c. III (abrégées au III^e/IV^e siècle par Justin) :

« Aux temps du roi Tarquin, la jeunesse des Phocéens vint d'Asie et aborda à l'embouchure du Tibre, puis contracta amitié avec les Romains. Ensuite elle partit sur ses navires vers les golfes les plus éloignés de la Gaule et fonda Marseille entre les Ligures et les peuples sauvages de la Gaule. Ils accomplirent de grands exploits, soit en se défendant par les armes contre la sauvagerie gauloise, soit en attaquant eux-mêmes ceux par qui ils avaient été attaqués auparavant. Car les Phocéens, contraints par l'exiguïté et l'aridité du sol, pratiquaient plus assidûment la mer que les terres, subsistaient de pêche, de commerce et même, le plus souvent, de piraterie, laquelle était en ce temps-là tenue en honneur. Ainsi, ils osèrent avancer jusqu'au rivage ultime de l'océan et aboutirent dans un golfe gaulois à l'embouchure du Rhône. Séduits par l'agrément du lieu, ils retournèrent chez eux, rapportèrent ce qu'ils avaient vu et sollicitèrent des renforts. Les chefs de la flotte furent Simos et Prôtis. Ainsi, ils vont trouver le roi des Ségobriges, nommé Nannos, sur le territoire duquel ils méditaient de fonder une ville et lui demandent son amitié.

Or, justement, ce jour-là le roi était occupé à préparer les noces de Gyptis sa fille que, selon la coutume de son peuple, il se préparait à marier, par le choix d'un gendre au cours du festin. Et, puisque tous les prétendants avaient été invités aux noces, on convie aussi au banquet les hôtes grecs. Ensuite, la jeune fille fut introduite et, comme son père lui avait ordonné de proposer l'eau à celui qu'elle choisirait pour mari, alors elle délaissa tous les autres, se tourna vers les Grecs et proposa l'eau à Prôtis, qui d'hôte devint gendre et reçut de son beau-père un lieu pour fonder une ville. Massilia, donc, fut fondée près de l'embouchure du Rhône, dans un golfe retiré, comme dans un recoin de la mer.



Médaille commémorant la fondation de Marseille « Gyptis offre la coupe à Protis » par le sculpteur Elie-Jean Vézien. © Collection privée

Fondation de Marseille. Gyptis et Euxène, par Jacques Couché graveur, d'après un dessin de Martinet. © Musée d'histoire de Marseille - MHM 82-2-01



Mais les Ligures jalosèrent les progrès de la ville et harcelèrent de guerres assidues les Grecs qui, en repoussant les dangers, brillèrent tant qu'après avoir vaincu leurs ennemis ils fondèrent sur les territoires occupés beaucoup de colonies. »

Ces narrations légendaires développent un thème attesté aussi dans les traditions de l'Inde et de la Perse : au cours d'une cérémonie, une jeune fille de l'« aristocratie » choisit dans l'assemblée l'époux qu'elle souhaite en lui offrant un breuvage. Dans le récit massaliote, les explorateurs grecs venus de Phocée participent à la cérémonie : la princesse choisit leur chef. Les deux récits divergent sur quelques points : Athénée omet d'évoquer l'itinérance des Phocéens, parce que seule l'intéresse la légende, qu'il rapproche du récit persan des amours de Zariadrès et Odatis, rapportées par le Grec Charès de Mytilène.

Troque Pompée raconte d'abord les pérégrinations des colonisateurs phocéens et signale les relations amicales qu'ils nouent avec les Romains à l'époque de Tarquin. Il rappelle *in fine* les conflits qui opposèrent dans les premiers temps les Massaliotes à leurs voisins Ségobriges^[2]. Le roi Nannos est un « *nain* » de contes. Etranges sont les divergences onomastiques entre les deux versions. Aristote appelle le chef des Phocéens Euxène, « le bon hôte ». Troque Pompée l'appelle Protis « le Premier » (des Phocéens/Massaliotes), nom qu'Aristote donne au fils d'Euxène et de la princesse, appelée Petta (nom allitérant avec le verbe grec *petannunai*, suggérant un être qui « déploie des ailes »). Après son mariage, elle change de nom et devient Aristoxène, « la meilleure hôtesse », ce qui suggère un compliment de son époux. Pour Troque Pompée, elle s'appelle Gyptis. Serait-elle une « Aiglonne » ?

La tradition marseillaise a retenu les appellations latines, plus évocatrices.

[2] Jean Chausserie-Laprée, qu'on peut lire *supra*, a identifié le site de Saint-Blaise comme la résidence du roi des Ségobriges, Nannos, et de ses successeurs.



DÉCOUVRIR ET APPRENDRE DU PASSÉ

LA PRÉHISTOIRE AU MUSÉUM DE MARSEILLE

Par Christophe Borrely, Attaché de conservation, Responsable des collections Paléontologie,
Justine Grès-Mansfield, Attachée de conservation, Responsable du Département des publics et de la programmation,
Anne Médard, Conservateur en chef du Patrimoine, Responsable du Muséum



Terre d'évolution, vue des crânes d'Hominines dans la partie *Tous Homo*. © Ryan Layechi - VDM

La pré-histoire de la préhistoire

Ce n'est qu'à partir de 1860 que s'affirme l'idée d'une histoire humaine pouvant être plus ancienne que les jalons fixés dans la Bible. Marseille et la Provence tiennent déjà une place dans le paysage des sciences naturalistes. En effet, Jacques Boucher de Perthes effectua ses premiers prélèvements en 1804 à la Baume Rolland. Il publia en 1844 dans son étude *Antiquités celtiques et antédiluviennes* que les outils de pierre trouvés dans les sédiments des terrasses de la Somme, à Abbeville, auraient été fabriqués par un « *Homme antédiluvien* ». Dans le même temps, Edouard Lartet posait les bases

de la paléontologie humaine et soumettait en 1860 un mémoire « *Sur l'ancienneté de l'espèce humaine dans l'Europe occidentale* ».

Le Muséum de Marseille est particulièrement actif durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Son directeur, Antoine-Fortuné Marion, est l'auteur de fouilles sur le site de l'Abri du Colombier, à 2 km à l'est d'Aix dans les années 1860. Les plus anciennes traces d'entrées de pièces préhistoriques dans les collections datent des années 1880, avec le matériel lithique qu'il récolte. Au moment de l'installation du Muséum au palais Longchamp en 1869, la présentation des collections est très encyclopédique, mais il n'y a pas de section consacrée à la préhistoire, qui reste encore une science émergente.

Salle principale, niveau 1, les collections de paléontologie au premier plan et la fresque évolutive au-dessus des vitrines, début XX^e siècle. © VDM-MHNM



La préhistoire s'ancre dans les sciences naturalistes

À Marseille, en 1902, le maire Amable Chanot promulgue un arrêté ordonnant le développement des collections d'anatomie comparée et de préhistoire. Le directeur du Muséum est alors Gaston Vasseur, paléontologue, géologue, mais aussi archéologue. Cet érudit scientifique, génial « *touche-à-tout* », est également versé dans la protohistoire. En Provence, grâce au dynamisme des préhistoriens locaux, la Société préhistorique française (SPF) est fondée à Bonnieux en 1904.

Durant la première moitié du XX^e siècle, la préhistoire prend place petit à petit au Muséum. Les visiteurs ont accès à une science naturaliste qui se construit au fil des découvertes. Un premier changement muséographique important s'opère dans les années 1930 où, sous l'impulsion du conservateur Louis Laurent, se développe une nouvelle présentation des collections : la didactique entre en scène. Des vitrines pédagogiques sont installées et les publics scolaires invités à s'appropriier le musée, notamment une nouvelle vitrine thématique sur l'anatomie comparée des primates. En effet, il faut « *instruire la jeunesse de nos écoles* ».



Gaston Vasseur, conservateur et directeur du Muséum (1902-1915).
© VDM-MHNM

Vitrine d'anatomie comparée des primates, années 1930. © VDM-MHNM



L'âge d'or des collections de préhistoire

Les découvertes de sites se multiplient à partir des années 1950 sous l'impulsion de Max Escalon de Fonton, Jean Courtin et Henry de Lumley. Une part importante du matériel est déposée au Muséum, complétée par des publications dans la revue scientifique du musée. En moins d'un siècle, les collections de préhistoire y ont pris un essor considérable, avec près de 5 000 objets conservés, complétant les séries constituées par Marion et Vasseur. La contribution d'Eugène Bonifay n'est pas négligeable, avec les fossiles du Paléolithique de la Grotte de Lunel Viel, dans l'Hérault, toujours visibles au Muséum. Ce gisement est contemporain des premiers Hominiens connus en France, mais très largement antérieur aux humains modernes et riche en fossiles de mammifères.

Dans la décennie 1960, le Service régional des Antiquités est hébergé au Muséum. Le conservateur René Molinier s'alarme de la quantité de matériel archéologique amassée par les chercheurs qui menace la stabilité du plancher. Le passage de ce Service dans les murs du Muséum ancre définitivement la préhistoire dans l'ADN de l'établissement.



La salle de préhistoire, années 1990. © VDM-MHNM

Crâne de mammouth laineux, présenté avec des fossiles de préhistoire régionale dans la partie *Une histoire de climats*. © VDM, 2021, A. Carayol



Les expositions de préhistoire

Les expositions du Muséum de Marseille sont une vitrine de la science qui se fait. En 1953, de grandes fresques représentant différentes manifestations d'art rupestre en France, en Espagne et en Suède sont réalisées par Puech et Di Russo. En parallèle, celle de l'Évolution dans la galerie centrale est reprise pour illustrer l'avancée des connaissances. On y retrouve des animaux et hommes préhistoriques selon les représentations de l'époque.

La salle des fresques rupestres devient la salle de préhistoire en 1980 sous l'impulsion du professeur Henry de Lumley. Les collections exposées retracent la préhistoire de la Provence avec des objets issus des fouilles majeures qui embrassent de vastes périodes du Paléolithique inférieur à l'âge du Bronze final. Cette salle est reprise dans les années 2000 pour intégrer des notions liées à l'évolution de l'espèce humaine et celle des paléoenvironnements.

Terre des Hommes ne présente plus uniquement du matériel de fouilles classé par site, mais un parcours afin de mieux comprendre l'évolution des primates, du genre *Homo* et de notre espèce *Homo sapiens*. Les fossiles d'animaux illustrent les grandes périodes climatiques

de la Provence. Dans le nouveau parcours permanent de 2020, cette volonté de traiter l'évolution de notre espèce au sein du vivant prend une orientation plus marquée. Les collections régionales de préhistoire sont réinstallées dans une logique chronologique d'une part et dans une logique thématique (se nourrir, se loger, chasser, mourir...) d'autre part. D'autres pièces paléontologiques illustrent l'évolution des climats de la Provence depuis un million d'années ou encore la domestication. La partie consacrée à l'évolution de notre espèce est actualisée. Elle permet de resituer la place d'*Homo sapiens* au sein des primates et de visualiser les membres connus du genre *Homo*.

Préhistoire et médiation

Le Muséum de Marseille est une passerelle entre les découvertes majeures et les publics. Le Département des publics qui y est créé au début des années 2000 transmet les connaissances à travers la médiation et la programmation culturelle. L'histoire de l'espèce humaine apparaît quotidiennement au profane dans nombre de médias et de représentations imaginaires. Il est désormais fondamental de rappeler que la place de notre espèce est liée à l'histoire de tous les êtres vivants. Permettre

aux publics de s'interroger sur le rapport de l'humain à son environnement, ainsi que nos représentations de l'Homme et de la Femme à travers le temps est devenu une problématique de société.

Ces questionnements largement abordés dans les programmes scolaires sont relayés par le Muséum au travers des visites guidées, ateliers et animations proposés. A titre d'exemple, l'atelier intitulé « *Espèces de primates!* » traitant de la lignée humaine et des outils préhistoriques est l'une des médiations les plus demandées par les enseignants. Les Journées européennes de l'archéologie sont l'occasion de présenter au tout public les dernières découvertes et la démarche scientifique du préhistorien par un prisme ludique lors de sessions d'archéologie expérimentale, ou culturel par l'intervention de compagnies de théâtre.

La préhistoire conserve toute sa place au cœur d'un muséum. Elle se doit d'être mise en résonance avec le reste du vivant. Mieux comprendre la vie de nos ancêtres, l'histoire de leur environnement, mais également le socle culturel de nos civilisations actuelles à travers l'art pariétal, la parure ou notre rapport à la mort contribuent à forger un socle commun inclusif pour les citoyens de demain.

Livret pédagogique *Espèce de primates!* © VDM

ESPÈCES DE PRIMATES!

Découvre l'histoire évolutive des humains avant la Préhistoire et l'apparition du genre *Homo*, il y a environ 2,8 millions d'années.

Dans le passé, notre groupe (Hominines) comptait plusieurs espèces. Aujourd'hui il n'en comporte qu'une, la nôtre, *Homo sapiens*. Au fil du temps, nos ancêtres ont acquis la position debout, la capacité à fabriquer des outils de plus en plus complexes et à transmettre des savoirs.

Pour chaque activité, le dessin que le point de doigt peut t'aider à te diriger dans le Muséum pour trouver la réponse. N'oublie pas de parcourir les vitrines sur les paliers des escaliers où se trouvent les collections d'objets préhistoriques.

Activité 1
Homo sapiens et sa place dans le vivant
 Pour chaque affirmation, coche la bonne réponse.

1. Tu es un être vivant. Tu nais, tu respires et tu manges comme :
 un quartz un lézard

2. Tu es un animal qui possède des yeux et une bouche comme :
 un requin une éponge

3. Tu es un mammifère qui nourrit ses bébés avec le lait de ses mamelles comme :
 une girafe un crapaud

4. Tu es un primate qui possède des pouces opposables comme :
 un gorille un ours

5. Tu es un grand singe sans queue mais avec un coccyx comme :
 un entéle un orang-outan

Épisodes de primates 1 - Cycle 3 - Page 1



Partie consacrée à la domestication dans l'exposition *Terre d'Évolution*. © VDM, 2021, A. Carayol

Mobilier du Néolithique final/Bronze ancien de la scéulture collective de l'Aven de Gages. Fouilles J. Courtin/H. Puech. © Photographie I. Sénépart



MARSEILLE AVANT MARSEILLE, *la nouvelle présentation du Musée d'histoire*

Par Ingrid Sénépart,
Préhistorienne, Pôle archéologique, Musée d'histoire de Marseille

En 2013, le réaménagement du Musée d'histoire de Marseille avait permis de proposer aux visiteurs une petite séquence de préhistoire portant notamment sur les découvertes de la colline Saint-Charles et quelques sites fouillés en archéologie préventive. Aujourd'hui, l'espace préhistoire a gagné en visibilité grâce au transfert des collections dans la grande vitrine du rez-de-jardin face à la billetterie. Par ailleurs, il accueille également celles issues des fonds patrimoniaux du Muséum d'Histoire naturelle auparavant présentées au palais Longchamp.

Un nouvel espace

Cet espace débute avec le film d'animation *Marseille avant Marseille*, très fréquemment plébiscité par le public et par une « escale de la préhistoire », permettant d'approfondir la visite grâce à une échelle des temps préhistoriques, une carte de répartition des sites et des dispositifs multimédias sur les différentes cultures archéologiques locales. Cette nouvelle présentation permet d'offrir aux visiteurs une vision plus complète de la préhistoire du Bassin de Marseille. Elle se veut aussi un hommage aux chercheurs préhistoriens M. Escalon de Fonton, H. de Lumley, J. Courtin, E. Bonifay, H. Puech, Y. Palun qui sont à l'origine de ces collections, ainsi qu'à G. Daumas, E. Fournier, J. Répelin, C. Cotte, E. Charles, leurs prédécesseurs. Le mobilier est exposé de façon chronologique du Paléolithique supérieur au tout début du 1^{er} âge du Fer. Ce grand linéaire permet ainsi de rendre compte d'une occupation longue, continue et riche en événements qui courent sur une dizaine de millénaires.

Une évocation des premiers préhistoriques

Aux industries lithiques du Paléolithique supérieur, dont celles des Grottes de Riaux à l'Estaque (16^e arrt) fouillées après la Seconde Guerre mondiale par Max Escalon de Fonton et dans les sédiments desquelles il mit en évidence la présence du bouquetin si fréquemment représenté sur les parois de la Grotte Cosquer, mais rare dans les restes de faune, succèdent les collections du Mésolithique. Cette période est illustrée, entre autres, par le mobilier de gisements célèbres, dits éponymes pour avoir prêté leur nom à deux cultures archéologiques : La Montade 3 à Allauch et le Grand Abri de Châteauneuf, ou Font des Pigeons, qui ont donné pour l'un, le Montadien, et pour l'autre, le Castelnovien. Deux sites fouillés également par Max Escalon de Fonton.

Mobilier du Néolithique final de Cos de Botte, fouilles A.-F. Mario.
© Photographie I. Sénépart



On peut y voir aussi le mobilier découvert sur la colline Saint-Charles. Accompagnant ces industries lithiques en silex, se trouvent plusieurs pierres à cupules qui semblent être une particularité de ces gisements, servant peut-être à broyer des pigments ou à casser les coques résistantes de fruits sauvages. Celle de l'Abri de la Tuilerie à Saint-Marcel (11^e arrt), en roche verte, est particulièrement remarquable. La série faisant référence au Castelnovien, provenant uniquement du site éponyme et des fouilles conduites par M. Escalon de Fonton, est riche et variée. Elle est caractérisée par des microlithes en silex dits « à trapèze », une spécificité de cette culture, qui devaient armer les flèches, les harpons ou les sagaies servant à la chasse au petit gibier ou à la pêche. A leur côté, on peut aussi observer des fragments de moules de mer crantées probablement utilisées pour le travail des végétaux. Par ailleurs, de très nombreux coquillages marins, dont de nombreuses colombelles, ont été utilisés comme éléments de parure. Certaines d'entre elles portaient de l'ocre. Un fragment de paroi récolté dans ces niveaux et sur lequel subsiste des traces de colorant rouge, laisse imaginer que l'abri a pu recevoir des décors peints. Enfin, on peut encore admirer un extraordinaire galet gravé en schiste portant un décor de chevron hachuré, découvert en 1979 durant les fouilles de Jean Courtin.

L'occupation humaine du Bassin, du Néolithique au début des âges des Métaux

Au Mésolithique, succède la période néolithique, la plus riche en nombre de sites dans le Bassin. La collection issue du Grand Abri de Châteauneuf y figure encore en bonne place, à côté de celles de l'Abri Cortiou, du Cap Ragnon, de Riou, de Bernard du Bois et de Louis-Armand qui documentent toutes le Néolithique ancien. On observe, entre autres, le vase de Cortiou mis au jour par E. Fournier lors des fouilles de cet abri au début du XX^e siècle. Cette poterie, en quelque sorte miraculée, avait disparu ; elle a été retrouvée il y a quelques années à Besançon, dans les locaux de la faculté où E. Fournier avait été nommé en 1905 professeur de géologie. Elle porte un très beau décor exécuté au cardium présentant des rehauts de colorant rouge.

La richesse des ornements du Cardial est encore visible sur de nombreux autres fragments de panses, mais aussi sur quelques vases entiers comme celui provenant de l'île de Riou. Il fut trouvé par J. Courtin dans les parois de la Grande Sablière exploitée depuis le XIX^e siècle pour ses matériaux, accompagné de nombreux restes de coquillages consommés associés à un foyer. Victime de l'érosion due aux activités humaines passées, et perforé par les nombreux terriers de lapins qui pullulent dans l'île, ce site est aujourd'hui en grand péril. C'est également à une trouvaille fortuite dans la Nerthe, au Val Régoui, effectuée par les ouvriers de la carrière Malfatto, que l'on doit la découverte du grand vase à cordon prêté par le Musée de Châteauneuf-les-Martigues, le temps des Journées européennes d'archéologie.

La période suivante se rapporte au Néolithique moyen, (du V^e au IV^e mill. av. J.-C.). Elle est illustrée par une série de sites fouillés anciennement. Il s'agit de la Baume Sourne, explorée par Escalon de Fonton. On retiendra surtout une écuelle portant des petites anses funiculaires et un décor linéaire exécuté à l'aide d'une coquille ou d'un peigne, unique en son genre pour la période du Chasséen. Le mobilier de la Grotte A du Pilon du Roy et de la Grotte Loubière complète cette petite série. La suite de la vitrine est consacrée au Néolithique final (III^e-II^e mill. av. J.-C.). Elle présente le mobilier issu de plusieurs grottes sépulcrales, mettant en valeur les parures qui devaient orner les défunts, colliers de rondelles en stéatite, pendeloques à ailettes, pendeloques en griffe en pierre verte des Alpes, griffes de carnivores percées, perles en tonneau en calcaire, tubes en os et les offrandes, vases, poignards en silex, outils en os qui devaient les accompagner dans l'au-

Perles en stéatite, pendeloque en griffe en roche verte et perle à ailette, Néolithique final. © Photographie I. Sénépart



delà. Pour finir, les collections de l'âge du Bronze (II^e-I^{er} mill. av. J.-C.) et quelques éléments du tout début de l'âge de Fer antérieurs à l'arrivée des Phocéens complètent cette exposition.

Parmi les sites présentés, celui de la Grotte Loubière, lieu de référence pour l'âge du Bronze final provençal, connu un destin très particulier. Découvert en 1829 par J. Simonet, il fit l'objet d'une première fouille par E. Fournier en 1866, fut fermé en 1898 à la suite de l'assassinat d'une fillette, puis aménagé pour devenir un site touristique. C'est à cette occasion que des travaux ayant endommagé le site, G. Daumas et H. de Gerin-Ricard récoltèrent dans leurs déblais les collections présentées autrefois au Muséum. Par la suite, le site servi de décors à des films et fut même transformé en boîte de nuit ! Fermé depuis 1989 par la Ville pour des raisons de sécurité, il doit être prochainement réhabilité à la faveur d'un programme de réintroduction et de protection de chauves-souris.

La toute dernière partie de la vitrine attire l'attention sur la rencontre des populations indigènes avec les Phocéens. Outre la belle affiche de D. Dellepiane illustrant la scène du banquet durant lequel Gyptis choisit d'unir son destin au Grec Protis, on pourra admirer des témoins matériels plus modestes, mais révélateurs de la mixité des mœurs et coutumes qui s'inscrit désormais dans le quotidien des habitants du Bassin : un bracelet de bronze d'origine celte découvert sur le site grec de Saint-Laurent, une coupe grecque qui coiffe une urne indigène.

LA RENAISSANCE DE LA GROTTE COSQUER

Par Pedro Lima,
Journaliste scientifique



Le chantier de la réplique de la Grotte Cosquer. © Kléber Rossillon & Région Provence-Alpes-Côte d'Azur/Sources 3D MC - Photographie I. Sénépart

Ouverte au public en juin 2022 dans le bâtiment de la Villa Méditerranée à Marseille, la restitution de la Grotte Cosquer permet de partager la beauté et les enjeux du site original, fermé au public pour des raisons de conservation. Cette réplique faisant appel aux technologies de pointe marque une nouvelle étape dans la riche histoire des fac-similés de grottes ornées en France.

Dès l'annonce de la découverte de la grotte immergée dans les calanques, en octobre 1991, il est clair que le site ne sera jamais ouvert au public. Depuis l'exemple cuisant de la Grotte de Lascaux, en Dordogne, fortement endommagée pour avoir été trop largement ouverte aux visites, la politique de conservation préconise la fermeture au public des sites ornés fragiles et la limitation de leur

accès aux scientifiques chargés de leur étude. Cela sera aussi le cas pour la Grotte Chauvet, en Ardèche, révélée en décembre 1994. A ces mesures conservatoires légitimes s'ajoutent, dans le cas de la Grotte Cosquer, la difficulté et le caractère périlleux de son accès, situé à 37 mètres de profondeur et composé d'un long boyau dans lequel trois plongeurs ont perdu la vie en septembre 1991. Dans ces conditions, l'idée de réaliser un fac-similé voit le jour dès les mois suivant l'annonce de la découverte. Cette volonté est renforcée par le succès, depuis 1983, de la première réplique de grotte ornée ouverte en France : Lascaux II, qui restitue à quelques centaines de mètres de l'originale ses deux principales salles ornées (Salle des Taureaux et Diverticule axial).

C'est donc dans l'optique d'une réplique que la Ville de Marseille établit, en 1994, un partenariat avec EDF pour réaliser le premier relevé en 3D de la Grotte Cosquer. Chercheur senior à EDF Recherche et Développement, Guillaume Thibault évoque ce relevé pionnier, qu'il a conduit à l'époque : « *Menée conjointement à l'étude de la cavité par les scientifiques, le but de la mission d'acquisition voulue par la Direction régionale des Affaires culturelles (DRAC) et la Ville de Marseille était double. Il s'agissait, d'une part, d'obtenir un relevé photogrammétrique, c'est-à-dire une couverture photographique permettant d'accéder à des données en relief, et, d'autre part, d'aboutir à un modèle 3D ou clone numérique de la cavité au moyen d'un scanner laser. Durant ces semaines de travail très intenses, nous avons réalisé une première mondiale : l'acquisition en grandeur nature des volumes d'une grotte ornée grâce à un relevé laser. Comme l'équipe d'ingénieurs et scientifiques en charge du relevé ne pouvait pas plonger dans la cavité, nous avons formé un plongeur au maniement du scanner, et nous préparions les séances d'enregistrement avant qu'il ne se rende dans la grotte. Nous communiquions avec lui au moyen d'une liaison par câble de plus de 300 m tiré entre l'intérieur de la cavité et une cabane en dur aménagée sur la falaise* ».

Malgré cet enregistrement très novateur, le projet de réplique ne se matérialisera pas, faute de financements. De juillet à octobre 1994, une exposition impulsée par la Ville de Marseille et le Centre de Culture scientifique, technique et industrielle (CCSTI Provence-Méditerranée) se déroule dans les Docks de la Joliette. Elle permet une visite en immersion de la cavité ornée à travers de nombreuses photographies en grand format, ainsi qu'une maquette animée représentant l'environnement du Cap Morgiou. Au début des années 2000, un film de cinq minutes en images de synthèse en relief est présenté au Musée d'histoire de Marseille. Il a été réalisé à partir des relevés 3D et photogrammétriques de 1994. Jusqu'aux années 2010, plusieurs projets de réplique liés à la Ville se succèdent, portés notamment par l'architecte passionné de préhistoire André Stern, sans aboutir.

En décembre 2016, la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur décide la création d'un « *projet de valorisation du patrimoine archéologique régional de la Grotte Cosquer sur le site de la Villa Méditerranée* ». Œuvre de l'architecte italien Stefano Boeri, ce bâtiment, érigé à côté du Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) et inauguré en avril 2013 à l'occasion de « *Marseille capitale européenne de la culture* », est propriété de la Région. Son porte-à-faux s'élève à 19 mètres au-dessus d'un bassin de 2 000 m² relié à la Méditerranée.

L'ambition du projet de restitution est double : partager l'émotion et les connaissances relatives à la Grotte Cosquer, et sensibiliser à l'impact du changement climatique. Suite à un appel d'offre, la société Kléber Rossillon (KR) est choisie en octobre pour réaliser le projet dans le cadre d'une délégation de service public. Déjà exploitante de la réplique de la Grotte Chauvet depuis 2015, KR s'est associée pour le projet marseillais avec plusieurs entreprises ayant contribué à la réalisation de Chauvet 2, ainsi qu'à Eiffage Construction Provence. En outre, le projet prévoit la transformation du bâtiment par l'architecte marseillaise Corinne Vezzoni, avec l'installation d'une passerelle d'accès sur le bassin. Le chantier débute à la mi-2020, sous la supervision d'un conseil scientifique présidé par le géologue et préhistorien Jacques Collina-Girard, qui a participé à plusieurs missions dans les années 1990.

La restitution de la grotte est érigée dans le sous-sol du bâtiment. D'une emprise au sol de 1 750 m², elle comprend les principales curiosités géologiques de l'originale, ainsi que 20 panneaux ornés, les plus emblématiques, d'une superficie totale de 160 m². La qualité de la restitution repose en grande partie sur le relevé 3D de la Grotte Cosquer, réalisé sur commande de l'Etat par l'équipe de Bertrand Chazaly (société Fugro), Luc Vanrell (Immadras-Lampea) et Michel Olive (SRA Drac Paca – Lampea). « *Cet enregistrement initié en 2016 a nécessité 350 heures de travail dans la grotte au cours de plus de 70 plongées, pour obtenir la numérisation 3D du site en trois niveaux de détail : volumétrie générale des surfaces situées au-dessus du niveau de la mer, relevé détaillé des surfaces gravées et peintes, numérisation inframillimétrique des œuvres. Pour cela, 380 positions de scanner laser ont été nécessaires, ainsi que 40 000 photographies stéréoscopiques haute résolution. Ce relevé va contribuer au suivi de la protection de la grotte, à la recherche et à l'archivage du site, et permet une valorisation auprès de publics variés* », détaille le topographe Bertrand Chazaly.



© Kléber Rossillon & Région Provence-Alpes-Côte d'Azur/Sources 3D MC - Photo I. Sénépart

Pour parvenir à faire entrer une réplique de grotte dans le sous-sol d'un bâtiment non prévu à cet effet, le plan de la cavité originale a dû être découpé en segments appelés « *écailles* », avant que les plus intéressants pour le public (zones ornées et d'intérêt géologique, beautés minérales...) soient intégrés, comme un puzzle, au plan de la restitution. Ce travail de réassemblage topographique a été réalisé par la société Perspective[S], basée à Aix-en-Provence, à partir des enregistrements scanner transmis par la DRAC PACA. Le plan en trois dimensions ainsi obtenu a guidé toute la construction de la restitution, débutée par l'assemblage de cages métalliques, ou « *chips* », soudées entre elles pour reproduire les volumes généraux de la cavité factice. Puis, des ciments ont été projetés sur ce squelette métallique, avant que des sculpteurs et des plasticiens peaufinent les reliefs et les couleurs pour parvenir au rendu final de la réplique. Le relevé 3D a aussi été indispensable pour copier les 20 panneaux ornés présentés au public, réalisés dans les ateliers Arc et Os d'Alain Dalis à Montignac-Lascaux et de Gilles Tosello et Bernard Toffoletti (Déco Diffusion) à Toulouse.

Parmi ces panneaux figurent les emblématiques petits chevaux aux pattes baignant dans l'eau, l'homme tué, les grands bisons et, bien sûr, les draperies de mains rouges et noires ou les trois petits pingouins. Première étape de ce travail de haute précision : la sculpture dans des blocs de polystyrène, par une fraiseuse robotisée, de la forme de la paroi. Une fois cette dernière moulée, les plasticiens affinent les volumes de la paroi en résine ainsi obtenue, puis apportent les pigments, poudres et quartz nécessaires à la reproduction fidèle des œuvres et du support minéral, ces gestes de très grande précision étant effectués à l'aide de projections, sur les parois, d'images en 3D de la grotte originale.

A partir de l'été 2021, ces panneaux ornés ont commencé à converger vers la Villa Méditerranée pour être intégrés au décor minéral. Dès juin 2022, le public pourra admirer la restitution, après avoir simulé une plongée vers les sous-sols du bâtiment et embarqué à bord de modules d'exploration. Le parcours, d'une durée de 40 minutes pour une longueur de 220 mètres, se fera dans des conditions d'humidité et de température semblables à celle du monde souterrain. Les seuls sons perceptibles, outre les informations dispensées par des écouteurs, seront produits par des gouttes d'eau tombant dans les bassins. Cette visite se poursuivra par des projections de films en immersion, dans l'amphithéâtre, puis des expositions permanentes partageant les connaissances sur la préhistoire et sensibilisant à la montée du niveau marin et au changement climatique.

© Kléber Rossillon & Région Provence-Alpes-Côte d'Azur/Sources 3D MC - Photo I. Sénépart



La saga des répliques

Ouverte en 2022 et intégrée à un centre d'interprétation de la préhistoire et de l'art pariétal, la restitution de la Grotte Cosquer devient la quatrième réplique de cavité ornée en France, après celles, partielles ou complètes, de Lascaux et Chauvet. En 1983, l'ouverture de Lascaux II, à 200 mètres de l'originale, marque l'aboutissement d'un long chantier, conduit par la peintre Monique Peytral, aujourd'hui décédée et ayant longtemps vécu à Marseille. Avec ses collègues sculpteurs, elle a mis au point les techniques de base des répliques de grottes ornées, toujours employées de nos jours avec des technologies plus perfectionnées. Dans les années 1970, la reproduction des volumes se fait grâce au relevé stéréo-photogrammétrique réalisé à Lascaux par l'Institut géographique national. Plus tard, les répliques ultérieures de la grotte périgourdine (Lascaux III en 2012, reproduisant les zones absentes de Lascaux II, puis le fac-similé presque intégral Lascaux IV en 2016, au pied de la colline abritant la grotte) bénéficièrent des immenses progrès en matière de relevés 3D. Tout comme la réplique de la Grotte Chauvet, ouverte en Ardèche en 2015 sur les hauteurs de Vallon-Pont d'Arc, à deux kilomètres de l'originale. Depuis leurs inaugurations, le succès de ces répliques ne se dément pas, preuve de l'intérêt d'un large public pour nos origines et celles de l'art.

DES PEINTURES ET DES HOMMES

Par Bénédicte Jouve

La réplique de la Grotte Cosquer, aménagée au sein de la Villa Méditerranée, propose au public de découvrir des salles reproduisant les créations de nos ancêtres préhistoriques et d'admirer leur savoir-faire : animaux terrestres, marins, empreintes de mains... Le défi ? Reproduire des œuvres sans accès direct à l'original, l'entrée de la grotte étant située à trente-sept mètres de fond. Les artistes plasticiens qui sont intervenus sur cette reproduction livrent leurs secrets de fabrication et leur émotion face au travail de ces hommes qu'ils ont appris à aimer.

Gilles Tosello. © Carole Fritz



Alain Dalis. © Crédit Arc&Os Alain Dalis

Alain Dalis, plasticien, originaire de Montignac, en Dordogne, est un ancien guide de Lascaux II. Après trente années de travail sur du fac-similé, il réalise des moulages archéologiques. Gilles Tosello, diplômé en arts graphiques et docteur en préhistoire, exerce le double métier d'artiste plasticien et de chercheur. Mandatés par la société Kléber Rossillon, spécialisée dans la préservation et la valorisation de sites historiques, ils ont réalisé le double de la Grotte de Chauvet en Ardèche avec leurs équipes entre 2012 et 2014.

Contactés par cette même société pour bâtir la réplique de la Grotte Cosquer, ils s'accordent à reconnaître son caractère unique sur plusieurs aspects.

Un décor au relief changeant

« C'est un support mou, dû à la composition de la roche, un calcaire dégradé. Outre les œuvres peintes et gravées, on constate un grand nombre de traces et d'empreintes de doigts », évoque Alain Dalis. Celui-ci et ses complices de l'atelier Arc & Os ont façonné toutes les parois ornées de la réplique sur des panneaux. « Il faut d'abord recréer le support des œuvres à l'identique pour que cela soit crédible », commente l'artiste. La particularité de l'art préhistorique est bien là : un art exécuté sur une base vivante. L'utilisation de relevés de géomètres, la photogrammétrie, les fichiers en 3D sont nécessaires pour cette grotte inaccessible, car sous-marine. Les images virtuelles sont projetées sur la paroi vierge dans l'atelier où les artistes officient,

repositionnant les éléments : tracés, creux, fissures, matières.

« Nous avons élaboré nos propres recettes pour restituer les matières molles et les calcites^[1] translucides. La grotte ayant changé au cours des siècles, certaines calcites étaient présentes au moment des peintures, d'autres sont apparues au fil des années », précise Alain Dalis. Les douze panneaux de roche ont ensuite été transportés à Marseille pour y être réassemblés sur une structure en béton sculpté.

Un défi technique et artistique

La paroi et les dessins qui l'ornent doivent donner l'illusion du réel. La difficulté ? Redonner l'impulsion du geste de ces artistes : un trait rapide, fluide, assuré, du noir, mais aussi des nuances de gris et de l'ocre... « Pingouins, phoques, cervidés avaient été exécutés avec une grande sûreté de main », estime Gilles Tosello. « Nous avons utilisé la même essence de bois, issue d'un pin sylvestre. Nous l'avons faite brûler pour obtenir le même fusain

[1] Calcite : espèce minérale composée de carbonate de calcium CaCO_3 , elle est le constituant principal de nombreuses roches sédimentaires, tels calcaire, marne, marbre.

que les hommes préhistoriques ». Il faut tracer, puis estomper au doigt sur la paroi rocheuse pour restituer cette pâte picturale. « L'utilisation de pinceaux faits de bâtons de bois écrasés à l'extrémité est également très plausible », suggère Alain Dalis.

Patrimoine de l'humanité

Les plasticiens confessent volontiers le ressenti d'une grande émotion face à ces œuvres. « Il faut respecter au mieux des actes artistiques qui ont plus de 20 000 ans, un patrimoine de l'humanité », déclare Alain Dalis. Du point de vue de Gilles Tosello, ces créations sont du domaine du récit. Ce contenu narratif est incarné pleinement dans l'extraordinaire « homme tué ». « Il s'agit d'un personnage mi-homme, mi-animal, dessiné avec une nageoire, une tête ronde, comme un phoque. Il est traversé par un grand harpon. Cela peut rappeler certains mythes Inuits où des esprits sont hybrides, mi-hommes, mi-animaux », détaille l'artiste. Outre peintures et gravures, une quinzaine de signes géométriques sont présents : des rectangles parfaits, disposés de façon particulière, retrouvés dans d'autres grottes de la même époque. Ce qui amène à s'interroger sur la possibilité d'une signature, utilisée comme symbole d'un même clan.

Alter ego et alter échos

Les sociétés préhistoriques nous ressemblent sous bien des aspects : des structures de reproducteurs coopératifs, où d'autres membres s'occupent des enfants une fois sevrés, notamment les grands-parents. Ce sont également des sociétés de partage,



© Kléber Rossillon & Région Provence-Alpes-Côte d'Azur/Sources 3D MC - Photographie I. Sénépart

de redistribution et d'apprentissage. L'art préhistorique ayant duré près de 40 000 ans, peut-on imaginer que les femmes peignaient aussi ? La question fait sourire Gilles Tosello. « On regarde le passé, on le juge avec l'œil du présent et l'on se défait difficilement de certains préjugés ! Cette question se pose seulement depuis une vingtaine d'années. D'après certaines études d'empreintes, il a été prouvé que certaines mains positives ou négatives appartenaient à des femmes ». Ces hommes et ces femmes ont reçu un apprentissage, une transmission de la part de leurs aînés. Ils s'exerçaient peut-être au sol ou sur des parois rocheuses, à l'extérieur. En outre, il est certain que ces clans possédaient un langage. « Il existe un lien entre la représentation graphique, le dessin pariétal et la maîtrise de la langue », explique Gilles Tosello.

Nos ancêtres du Cap Morgiou parlaient, aimaient, vivaient en famille, peignaient, et, selon Gilles Tosello, étaient en proie aux mêmes questions spirituelles que nous. « L'art dans les grottes nous démontre la transposition d'une spiritualité. Il existe une envie de traduction du monde, de le représenter. Ils se posaient certainement à leur manière les mêmes questions que nous : pourquoi suis-je là ? Où allons-nous après la mort ? ». Des notions que nous pourrions avoir à l'esprit lorsque nous visiterons la réplique de la Grotte Cosquer, grâce au travail de ces plasticiens préhistoriens devenus à leur tour passeurs de gestes et de mémoire.

—
Les ateliers Arc&Os, l'Atelier Création Graphique et Déco-Diffusion ont œuvré à l'entière réalisation de la réplique de la grotte Cosquer.

LA GROTTTE COSQUER, COMME SI VOUS Y ÉTIEZ...



Par Jean-François Cauquil

En quelques lignes, le décor est campé. Pedro Lima nous entraîne à sa suite pour un saut dans le passé de quelque 33 000 ans, dans les entrailles du Cap Morgiou. A une époque où le trait de côte se situait une vingtaine de kilomètres plus au sud, le niveau de la mer étant inférieur de 120 m à ce qu'il est aujourd'hui, découvrant une vaste plaine où pâturaient bisons, chevaux et cerfs mégacéros. L'entrée de la Grotte Cosquer n'était pas alors

immergée et nos ancêtres *Homo sapiens* avaient trouvé là un refuge où ils allaient donner libre court à leur imaginaire peuplé de symboles et d'images, dessinant et gravant sur les parois une œuvre artistique exceptionnelle.

Respectant une approche scientifique extrêmement rigoureuse, complétée par de multiples témoignages de préhistoriens ou d'archéologues de renom, tels Jean Courtin, Jacques Collina-Girard, Jean Clottes, Luc Vanrell, Michel Olive, Michel L'Hour...

l'auteur fait preuve d'un talent de vulgarisation certain. Il propose au lecteur un ouvrage scientifique particulièrement didactique où l'émerveillement, l'émotion et la beauté ont aussi toute leur place, portés par une iconographie remarquable.

La Grotte Cosquer révélée s'appuie également sur la caution scientifique d'Ingrid Sénépart et de Geneviève Pinçon, respectivement préhistorienne au Pôle archéologie du Musée d'histoire de Marseille, rattachée au laboratoire TRACES (UMR 5608), et préhistorienne, directrice du Centre national de la préhistoire au ministère de la Culture.

Après avoir resitué son propos dans la « *longue marche de l'humanité* » et replacé la Grotte Cosquer dans l'écosystème fragile du Parc national des Calanques, Pedro Lima dresse ici l'inventaire de trente ans de découvertes, riches de 553 entités graphiques dont 229 figures animales, parmi lesquelles ces phoques et ces pingouins que l'on ne retrouve, à ce jour, nulle part ailleurs dans le monde.

Avec les témoignages de Guillaume Thibault et Bertrand Chazaly, auteurs des relevés laser et de la numérisation 3D, s'ouvre la perspective de restituer ce patrimoine voué à l'engloutissement, à la portée du grand public. C'est désormais chose faite grâce aux miracles de la technologie qui ont permis l'aménagement d'une réplique de la Grotte Cosquer, à l'instar de Lascaux ou de la Grotte Chauvet, dans l'enveloppe de la Villa Méditerranée jouxtant le Mucem. Une mission confiée par la région Sud Provence Alpes Côte d'Azur au groupe Kléber Rossillon.

***La Grotte Cosquer révélée,
les secrets du sanctuaire
préhistorique englouti***

par Pedro Lima,
Editions Synops, 240 p., 36,90€.

LES JOURNÉES EUROPÉENNES DE L'ARCHÉOLOGIE À MARSEILLE

Par Catherine Dureuil,
Conseillère culturelle, Ville de Marseille

« C'est par l'expérience que la science et l'art
font leurs progrès chez les hommes. »

Aristote, *Métaphysique*, Livre I, 1



Le village de l'archéologie sur le site
du Port antique. © Photographie C. Dureuil

L'actualité de la recherche archéologique est un enjeu de société, tant en termes de connaissance scientifique et de conservation du patrimoine que de sensibilisation du public et d'éducation des jeunes générations. En effet, à la faveur du recul historique et de la mise en perspective que permet le temps long, l'archéologie nourrit les réflexions sociétales actuelles et contribue à aiguïser le regard critique des citoyens. Pourtant, il n'y a encore pas si longtemps, archéologues et public ne se rencontraient pas régulièrement.

Résultat d'une série de crises qui se sont échelonnées sur quinze ans, la Loi sur l'archéologie préventive adoptée en janvier 2001 prévoyait la création d'un établissement public de recherche. Aujourd'hui, l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), du haut de ses vingt ans, revendique toujours ses deux missions originelles, à savoir la conduite d'opérations d'archéologie préventive avec leurs exploitations scientifiques et la diffusion directe de leurs résultats.

L'Inrap est le coordinateur européen des Journées de l'archéologie, organisées tous les ans au mois de juin. En moyenne, 660 lieux et 220 000 visiteurs participent au succès de cet événement. En France, chaque commune s'approprie l'initiative et lui donne l'importance qu'elle souhaite. Ainsi à Marseille, jusqu'en 2020 et la crise sanitaire, avec un « village de l'archéologie » installé dans un site municipal – site du Port antique ou Centre de la Vieille Charité – et plus d'une dizaine d'autres lieux dans la ville, la manifestation était devenue la plus importante d'Europe avec près de 12 000 visiteurs. Depuis deux ans, il a fallu développer d'autres propositions, notamment numériques, pour continuer à faire vivre ces journées dont les jauges de fréquentation, même réduites, sont toujours complètes.

|
98
|

Observer l'archéologie en direct

Les Centres de culture scientifique et les manifestations grand public autour de la science rencontrent un succès jamais démenti avec des millions de visiteurs chaque année. Invité à mieux comprendre la « culture scientifique et technique », chacun prend ainsi conscience qu'elle se trouve au cœur même du débat sur l'avenir de nos sociétés, qu'elle conditionne le développement de l'industrie, intervient dans les relations individuelles, bouleverse notre vie quotidienne, remet en cause les fondements de notre droit et pose des questions essentielles sur notre conception du monde. Ses applications pratiques révolutionnent en permanence notre environnement et notre avenir. La recherche archéologique entre également dans cette catégorie de sciences et ce sont les mêmes raisons qui expliquent le succès des Journées de l'archéologie. Ces événements sont organisés de façon à toujours étonner, expliquer, démontrer les hypothèses scientifiques, en un mot : raconter ce que l'on sait du passé de l'Homme.

Découverte de la carpologie (étude des graines) par les archéologues de l'Inrap au village de l'archéologie. © Rémi Bénali/Inrap



Créer l'étonnement

Les objets archéologiques « parlent » au public, c'est un fait. Le public des JEA, scolaire ou familial, est invité à visiter les collections des Musées d'histoire de Marseille et d'archéologie méditerranéenne, du Muséum d'histoire naturelle et des bibliothèques municipales, à participer à des ateliers ou à retrouver le contact avec des objets, exceptionnellement sortis des réserves du dépôt archéologique municipal.

Les propositions sont élaborées de façon à mettre en relation ce qu'il découvre et ce qu'il savait déjà. Pour ce faire, au fil des éditions, des « chasses au trésor » et autres itinéraires de balades à thèmes ont été élaborés. Des spécialistes de la reconstitution archéologique proposent des démonstrations de manœuvres et stratégies militaires antiques ou encore des expériences de taille de silex ou de tissage, de teinture de fibres naturelles ou de pratiques gastronomiques, autant de moyens didactiques et ludiques pour prendre contact avec les techniques et les savoir-faire passés. Les associations patrimoniales marseillaises comme les Amis du Vieux Saint-Marcel, les Amis de Saint-Victor, Acta Vista, Hôtel du Nord ou des Centres d'intérêt de quartiers et le Centre des Monuments nationaux ouvrent les édifices et proposent des visites de sites archéologiques.

Visites de la réplique d'un navire de pêche du VI^e siècle, baptisée « Gyptis », par le Centre Camille Jullian (CC), AMU/ CNRS/ Ministère de la Culture) en partenariat avec la MMSH (AMU/CNRS). © Photographie C. Dureuil



Restitutions spectaculaires de techniques de combat grec par l'association des Somatophylaxes sous les yeux du public familial des JEA.
© Rémi Bénali/Inrap

Expliquer

Proposer une journée « portes ouvertes » sur un chantier de l'Inrap ou une sortie en mer grâce à l'Office métropolitain du Tourisme et des congrès de Marseille, en partenariat avec le Parc national des Calanques, permet de présenter une découverte archéologique, un contexte d'occupation anthropisé, ou encore l'actualité de la recherche sous de nombreux angles. Le regard du chercheur qui connaît le contexte scientifique ou les approches des sources par l'universitaire vont ainsi être confrontés au riverain intéressé, à l'enfant curieux ou encore aux passionnés qui suivent l'actualité avec un intérêt scrupuleux. Expliquer permet de mettre en avant les contraintes et les risques, de nourrir les débats.

Pratiquer

Cette expérience est aussi proposée dans les ateliers et les stands animés par les étudiants-chercheurs des laboratoires de la Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme et d'Aix-Marseille Université. En complément de la manifestation, des outils pédagogiques, libres d'accès pour les enseignants par le biais notamment de murs d'images, et des contenus numériques toujours plus riches mettant en exergue leurs spécialités pluridisciplinaires et diachroniques, sont également proposés et mis en ligne (site : mediamed.mmsu.univ-aix.fr).

Découverte de l'archéozoologie par les archéologues de l'Inrap au village de l'archéologie. © Rémi Bénali/Inrap



Les JEA des 17, 18 et 19 juin 2022 seront organisées sur le thème de la préhistoire du territoire marseillais, avec des visites, ateliers et conférences proposés dès le début de la semaine dans les musées de la ville. Comme chaque année, la journée du vendredi 17 juin sera consacrée à l'accueil des enfants des écoles dans les différents sites et musées. Une manifestation gratuite dont le programme complet est à retrouver sur les sites :

marseille.fr ou journees-archeologie.fr



Pointes de flèches pour illustrer un atelier sur les outils préhistoriques du Laboratoire méditerranéen de préhistoire Europe-Afrique (LAMPEA) en partenariat avec la MMSH. © Rémi Bénali/Inrap



© Photographie VDM

AU SECOURS : LA MER MONTE !

Par Charles-François Boudouresque et Aurélie Blanfuné,
Mediterranean Institute of Oceanography (MIO), Aix-Marseille Université
et Université de Toulon, CNRS, IRD, campus de Luminy, Marseille

La montée du niveau de la mer est devenue un sujet d'actualité, en liaison avec le changement climatique et notre responsabilité dans son accélération. Mais le discours du scientifique spécialiste en écologie (écologue ^[1]) est parfois différent de celui de l'écologiste politique, de l'élu ou du journaliste. Ce ne sont pas des critiques, chacun étant bien à sa place ; l'écologiste politique est un politique, pas un scientifique ; le temps pour l'élu est celui de la prochaine échéance électorale, ce qui est normal en démocratie, et celui qui voit trop loin est parfois injustement sanctionné par les électeurs (« La fin du mois avant la fin du monde ») ; le temps pour le journaliste est souvent celui de l'immédiateté, celui du lecteur pressé qui veut tout savoir en 20 lignes, ou dans un tweet.

[1] Dans les pays francophones, de façon à éviter la confusion avec l'écologie politique, les scientifiques ont choisi de s'auto-désigner sous le nom d'écologues. Dans les pays non-francophones, le problème ne se pose pas, car les écologistes politiques ont choisi de s'appeler *greens* (en anglais), *grünen* (en allemand), *verdes* (en espagnol), etc.

L'impact de l'homme : ne pas confondre les cibles

Le réchauffement climatique est difficile à percevoir, car 2°C de plus en moyenne passent inaperçus quand la différence jour-nuit et été-hiver peut être plus de dix à vingt fois supérieure. En revanche, la montée du niveau de la mer est plus facile à mesurer, surtout en Méditerranée, où l'amplitude des marées est faible et masque moins les variations. Les prévisions sont terribles, et peut-être à plus court terme que ce que les prudents experts du GIEC (le Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'évolution du Climat ; IPCC - *Intergovernmental Panel of Climate Change*, en anglais) ne l'avouent. Pourquoi sont-ils si prudents ? Ils ont peur d'être accusés de tomber dans l'alarmisme, le sensationnalisme et cherchent à s'en tenir à ce qui est absolument prouvé, sur le plan scientifique, ce qui est tout à l'honneur de la Science et du GIEC.

Un autre problème est celui du mélange des « cibles », comme Alexandre Meinesz, professeur à l'Université de Nice, l'a remarquablement analysé dans un ouvrage récent [2]. Concernant le changement climatique et la montée du niveau de la mer, il y a souvent confusion entre la cible « Humains » et la cible « Vie » (vie marine, vie terrestre, biodiversité). Nous lisons souvent des contre-vérités évidentes, laissant croire que l'environnement était gravement atteint, que jamais il n'avait affronté de tels changements, aussi rapides, alors que la cible est à 95 % l'humain, et qu'il est essentiel de le faire savoir.

Un « *micro-trottoir* », sur la Canebière comme dans les quartiers sud de Marseille, montre que l'environnement est perçu comme la cible principale. Le public ne l'avoue pas toujours, mais entre l'environnement et sa vie quotidienne, il choisit cette dernière ; parfois il avoue même que pouvoir se baigner en octobre est plutôt une bonne nouvelle. Pourtant, la cible est bien l'humain, et il ne le sait pas. Quant à l'environnement, il est beaucoup plus résilient qu'on ne le prétend. La montée du niveau de la mer a approché les 4 mètres par siècle il y a moins de 10 000 ans, et tous les grands écosystèmes marins ont suivi sans dommages, qu'il s'agisse de l'herbier à *Posidonia oceanica* ou du coralligène. Le réchauffement climatique a été brutal, après le maximum glaciaire d'il y a 20 000 ans, et tous les écosystèmes terrestres et marins ont également suivi. Pour celui qui ne se contente pas d'un *tweet* et qui veut comprendre, un gros retour en arrière est nécessaire.

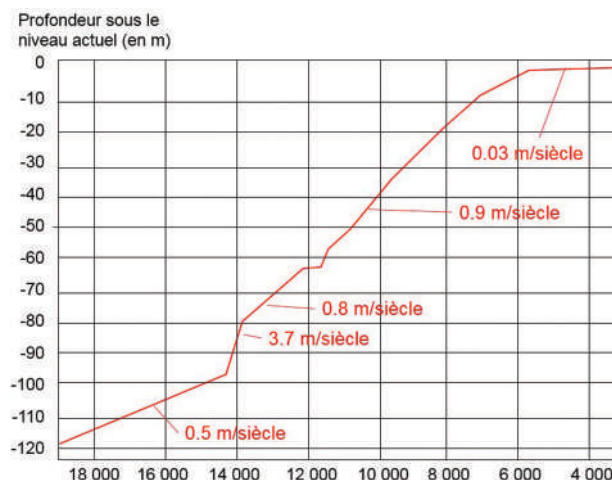


Figure 1. La montée du niveau de la mer depuis le dernier maximum glaciaire, il y a environ 20 000 ans. Les derniers millénaires ne sont pas représentés, car détaillés en Figure 2.

D'après Collina-Girard, 2003, « La Transgression finiglaciaire, l'archéologie et les textes (exemple de la Grotte Cosquer et du mythe de l'Atlantide », *Human records of recent geological evolution in the Mediterranean basin - historical and archeological evidence*. CIESM Workshop Monographs 24, Briand F. (éd.), CIESM publ., Monaco, pp. 63-70. Redessiné et modifié, Blanfuné et Boudouresque, 2018. « La Montée du niveau de la mer » (1). Un peu d'histoire. *Le Tropézien*, 102, pp. 14-15.

Les temps géologiques

Au cours des temps géologiques, le niveau de la mer n'a jamais cessé de fluctuer. Il a connu trois minimums, il y a 600 millions d'années (Ma [3]), 250 Ma et actuellement ; il a connu deux maximums, 400 à 600 m au-dessus du niveau actuel, il y a 450 Ma (Ere primaire) et 80 Ma (Ere secondaire) ; les plaines de ce qui est aujourd'hui l'Europe étaient alors submergées, l'Europe se réduisant à quelques îles [4]. Ces variations de grande ampleur sont dues aux changements du volume de l'océan et de l'architecture des continents qui se sont déplacés, sont entrés en collision, ou ont éclaté.

Ces changements se sont superposés à d'autres de moindre ampleur (de quelques dizaines de mètres à 130 m) et de période relativement courte. Au cours du Pléistocène, la période géologique dans laquelle nous vivons, depuis 2,5 Ma, ces fluctuations se sont produites sur un rythme d'abord de 40 000 ans, puis de 100 000 ans. Ces cycles (40 000 et 100 000 ans) sont nommés cycles de Milankovitch (du nom du mathématicien et géophysicien serbe qui les a découverts), ou plus populairement « *danse de la terre sur son orbite* ». En effet, la Terre ne tourne pas autour du soleil aussi régulièrement qu'on pourrait le penser ; par exemple, l'obliquité de son axe de rotation varie de quelques degrés sur un cycle de 40 000 ans ; le périhélie, point de l'orbite elliptique le plus proche

[2] Meinesz A., 2021, *Protéger la biodiversité marine*, Odile Jacob publ., Paris. [3] Ma = million d'années. [4] Miller K.G., Kominz M.A., Browning J.V., Wright J.D., Mountain G.S., Katz M.E., Sugarman P.J., Cramer B.S., Christie-Blick N. et Pekar S.F., 2005, "The Phanerozoic record of global sea-level change" *Science*, 310, pp. 1293-1298. Haq B.U. et Schutter S.R., 2008, "A chronology of Paleozoic sea-level changes", *Science*, 322, pp. 64-68.

du soleil, s'approche et s'éloigne du soleil sur un rythme de 100 000 ans. Bien évidemment, ces fluctuations ont des répercussions sur le climat.

Depuis 2,5 Ma, le climat de la Terre oscille entre des épisodes glaciaires, avec des calottes glaciaires couvrant le pôle Sud et le pôle Nord, débordant largement sur l'Amérique du Nord et l'Europe, et des épisodes interglaciaires chauds, avec la fonte presque totale de la calotte glaciaire Nord, en particulier de celle du Groenland. Nous vivons vers la fin (mais pas tout à fait à la fin) d'un interglaciaire, qui a vu le développement de notre civilisation moderne. Au maximum des épisodes glaciaires, le dernier se situant il y a environ 20 000 ans, l'emplacement actuel de New York se trouvait sous plusieurs kilomètres de glace et Lyon était proche du front des glaciers alpins.

Lors des épisodes glaciaires, des quantités colossales d'eau se trouvaient piégées dans les calottes et les glaciers. Il en résulte que le niveau de la mer baissait. Il y a 20 000 ans, il se trouvait à 120-130 m sous le niveau actuel. Le rivage se situait très au large de son tracé actuel ; les îles d'Hyères, l'archipel de Riou, les îles du Frioul et le Planier à Marseille n'étaient pas des îles, mais des collines à l'intérieur des terres ; la Corse et la Sardaigne étaient réunies en une île immense.

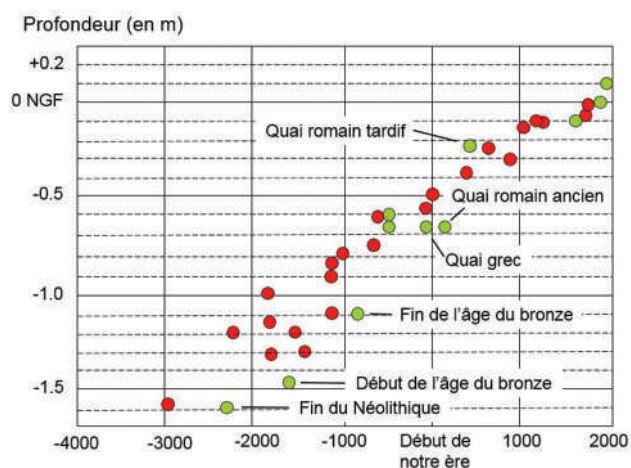


Figure 2. La montée du niveau de la mer, à Marseille, depuis 5 000 ans. Les points verts correspondent à des données archéologiques. Les points rouges à la position de l'algue rouge calcaire *Lithophyllum byssoides*. Celle-ci vit exactement au niveau de la mer, dont elle constitue donc un marqueur très précis ; comme les individus persistent après leur mort, grâce à leur calcification, il suffit de les dater (au moyen du Carbone 14) pour connaître la position du niveau de la mer à l'époque où ils vivaient.

D'après Morhange, redessiné et modifié (Blanfuné et Boudouresque, 2018).

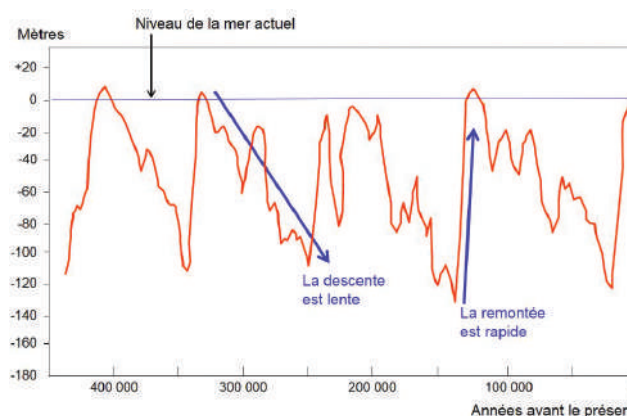


Figure 3. Le niveau de la mer au cours des quatre derniers cycles glaciaires. Il a généralement dépassé le niveau actuel à la fin des périodes interglaciaires.

D'après Alverson K., Bradley R. et Pedersen T., 2001, "Earth system dynamics", IGBP Science, 3, pp. 6-12. Redessiné (sans la marge d'erreur) et modifié (Blanfuné et Boudouresque, 2018).

Le refroidissement, qui mène aux épisodes glaciaires, est lent : il se déroule sur environ 80 000 ans. Après le maximum froid des épisodes glaciaires, le réchauffement est en revanche rapide : environ 10 000 ans. Les glaces fondent. Le réchauffement de l'eau accroît son volume. Le niveau de la mer monte rapidement. Enfin, l'interglaciaire dure environ 10 000 ans^[5]. Depuis 20 000 ans, le niveau de la mer n'a jamais cessé de monter (Fig. 1 et 2)^[6]. Actuellement, l'interglaciaire n'est pas terminé, pas plus que la montée naturelle du niveau de la mer. A la fin de trois des quatre interglaciaires précédents (il y a environ 100 000, 300 000, 400 000 ans), il a atteint + 6 à + 9 m par rapport au niveau actuel (Fig. 3). Cette montée finale, très au-dessus du niveau actuel, correspond pour moitié à la fonte totale de la calotte glaciaire du Groenland, et pour moitié à la fonte partielle de celle de l'Antarctique.

Et maintenant ?

Vous avez bien lu ! Même sans le réchauffement climatique provoqué par l'Homme, et l'accélération de la montée du niveau marin dont il est responsable, il est probable que la mer s'élève de 6 à 9 m au-dessus de son niveau actuel. Le vertige nous saisit : jusqu'au troisième étage des immeubles du quai des Belges, à Marseille ! Mais est-ce pour demain, dans quelques décennies, ou dans 3 000 ans ? Si le moteur des cycles glaciaire-interglaciaire, les cycles de Milankovitch, est d'une précision astronomique, la réponse de la machine climatique est complexe, décalée

[5] Pour récapituler : environ 80 000 ans de lent refroidissement + 10 000 ans de réchauffement brutal + 10 000 ans d'interglaciaire = 100 000 ans. [6] Laborel J., Delibrias G. et Boudouresque C.- F., 1983, « Variations récentes du niveau marin à Port-Cros (Var, France), mises en évidence par l'étude de la corniche littorale à *Lithophyllum tortuosum* », C.R. hebdomadaire. Séances Acad. Sci., Paris, 297, pp.157-160. Laborel J., Morhange C., Lafont R., Le Campion J., Laborel-Deguen F. et Sartoretto S., 1994, " Biological evidence of sea-level rise during the last 4500 years on the rocky coasts of continental southwestern France and Corsica", *Marine Geology*, 120, pp. 203-223. Vacchi M., Ghilardi M., Spada G., Currás A. et Robresco S., 2017, " New insights into the sea-level evolution in Corsica (NW Mediterranean) since the late Neolithic", *J. Archaeol. Sci. Reports*, 12, pp. 782-793.

dans le temps, imprévisible à court terme. Cela signifie que la durée des cycles climatiques est difficile à prévoir. C'est la glorieuse incertitude du climat, à comparer avec la « glorieuse incertitude du sport ». Combien de temps reste-t-il avant la fin « naturelle » de l'interglaciaire actuel, et le basculement vers une nouvelle glaciation ? Un siècle ? 3 000 ans ? Le réchauffement lié aux activités humaines (gaz à effet de serre) peut-il accélérer ce processus ? Certainement. Peut-il l'amplifier, en raison de l'accentuation de la fonte de la calotte antarctique ? Sans doute. Dans ce cas, le niveau de la mer ne monterait pas seulement de 6-9 m, mais de plus de 20 m ^[7].

La débâcle brutale de la banquise du Groenland peut être très rapide. Nous savons que cela s'est produit plusieurs fois au Pléistocène ; ces épisodes sont nommés « événements de Heinrich ». Comment le savons-nous ? Parce que les glaciers du Groenland entraînent sous eux des roches caractéristiques. Lors des débâcles, des icebergs gigantesques se sont formés, ont dérivé jusqu'à l'équateur où, en fondant, ils ont libéré ces roches typiques du Groenland, que les océanographes retrouvent aujourd'hui sur le fond de l'Atlantique équatorial. L'éventualité que, en vous maquillant ou en vous rasant demain matin, la radio vous annonce : « La calotte glaciaire du Groenland glisse à toute vitesse dans l'Atlantique Nord ; d'immenses icebergs

dérivent vers le Sud ; en quelques mois, le niveau de la mer va monter de plusieurs mètres » a été avancée dans les années 2000 ^[8] et a eu du succès dans la science-fiction. Pour les spécialistes, elle est toutefois peu probable à court et moyen terme ; mais peu probable ne signifie pas impossible (la climatologie ne prétend pas être une science exacte). Cette hypothèse se base, outre les précédents géologiques, sur l'accélération continue du glissement vers la mer des glaciers du Groenland.

Quoi qu'il en soit, la montée du niveau de la mer, en partie naturelle, mais surtout due au réchauffement climatique, s'accélère : 0.3 mm/an au 18^e siècle, avant l'ère industrielle, 0.4 mm/an au 19^e siècle, 1.7 mm/an au 20^e siècle, 3.5 mm/an entre 2004 et 2015, 4.0 mm/an aujourd'hui ^[9]. A la fin du 21^e siècle, elle serait de 8 à 16 mm/an dans le pire des scénarios, celui où l'émission des gaz à effets de serre continuerait à augmenter. Aucun des scénarios du GIEC des années 2000 ne prévoyait plus d'un mètre en 2100. Mais en 2019, 1.1 m en 2100 est envisagé. Encore une fois, les experts du GIEC sont très prudents, ce qui les honore. La littérature scientifique récente indique souvent des valeurs supérieures à très supérieures : +50 cm en 2050 et +150 cm en 2100 ne sont pas à exclure ^[10]. En outre, les modèles climatiques utilisés sont peu à l'aise avec les effets de seuils, éventuellement les basculements rapides.



Figure 4. L'environnement du massif de Marseilleveyre il y a 19 000 ans, lorsque le niveau de la mer se situait 120-130 m sous le niveau actuel. Le cercle montre l'emplacement de l'entrée de la Grotte Cosquer, aujourd'hui submergée. Son entrée a été ennoyée il y a environ 9 000 ans.

Vue d'artiste par Michel Grenet in Collina-Girard, « Plongée au cœur de la préhistoire », *Terres marines*, 22, 2009, pp. 24-27.

[7] Collina-Girard J., 2012, *La Provence immergée. Plongées à Marseille et ses abords*, Les Presses du Midi publ., Toulon. [8] Kerr R.A., 2006. "A worrying trend of less ice, higher seas", *Science*, 311, pp. 1698-1701. [9] Meola B. et Webster C., 2019. "The status of marine protected areas in the Mediterranean Sea", 2016, MedPAN et SPA/RAC publ. [10] Siebert M., Alley R.B., Rignot E., Englander J. et Corell R., 2020, "Twenty-first century sea-level rise could exceed IPCC projections for strong-warming futures", *One Earth*, 3, pp. 691-703.

Bien sûr, le niveau de la mer n'a jamais cessé de fluctuer au cours de l'histoire de la Terre, y compris dans sa période la plus récente. Mais les chasseurs-collecteurs qui ont peint la Grotte Cosquer, dont l'entrée se situe aujourd'hui à - 37 m, suivaient avec le gibier sa montée, sans d'ailleurs s'en rendre compte (Fig. 4). Le problème est constitué par l'homme moderne et ses villes côtières, construites lors d'un bref épisode (4 000 ans) de remontée très lente du niveau de la mer. Le problème est constitué par l'homme post-moderne, construisant frénétiquement au plus près de l'eau, presque pieds dans l'eau, villas et marinas. Un milliard d'habitants vivent aujourd'hui dans des zones inondables du fait de la montée de la mer. Outre la submersion des zones littorales, la montée du niveau marin accroît significativement l'agressivité de l'hydrodynamisme et accélère le recul des plages et du trait de côte.

Que peut-on faire ?

Les habitants de Port-Grimaud en particulier, du bord de mer en général, ont du souci à se faire. La submersion ne concernera pas que leurs arrière-petits-enfants ! Elle va venir très vite et ils la connaîtront de leur vivant. Croient-ils que 68 millions de Français payeront la construction de digues dérisoires pour protéger des villas qui n'auraient jamais dû être construites ? Port-Grimaud constitue un étonnant scandale écologique avant l'heure, car les contemporains (années 1960) avaient salué la destruction de l'un des derniers systèmes plage-dune-marais d'arrière-plage de Provence comme une opération futuriste et d'intérêt public, ainsi que le rappelle l'historien Daniel Faget [11]. La Nouvelle-Orléans, Miami, Port-Grimaud, le tombolo de Giens, les quartiers bas de Marseille, etc., seront inévitablement submergés. La question qui se pose aujourd'hui n'est plus : le niveau de la mer monte-t-il ? Ce n'est pas non-plus : peut-on y remédier ? C'est plutôt : que ferons-nous des marinas, des villas et des quartiers submergés ? Des récifs artificiels pour les poissons ? Faudra-t-il les détruire pour rendre le littoral à la nature ? Mais qui payera ?

Il est urgent que les communes littorales révisent leur Plan Local d'Urbanisme (PLU) et interdisent toute nouvelle construction en dessous de l'altitude 3 m (par rapport au

zéro NGF [12]). Il est consternant de constater que le sujet est tabou pour la plupart d'entre elles. Craint-on de faire peur aux acheteurs potentiels de villas submersibles ? La Ville d'Hyères dépense chaque année des millions d'euros pour tenter désespérément d'empêcher l'inéluctable ouverture de l'étang des Pesquiers sur la mer [13]. Des norias de camions apportent après chaque tempête du sable, qui aussitôt part vers le large. Le maire d'Hyères a promis que « *de son vivant* » [14], la mer n'envahirait pas l'étang des Pesquiers. Avec la caution de bureaux d'études, sa municipalité propose maintenant des barrages sous-marins « *pharaoniques* » dont l'efficacité reste à démontrer, mais dont les conséquences sur l'herbier à *Posidonia oceanica* sont jugées comme graves par les spécialistes. Aujourd'hui, la question n'est plus « *Comment lutter ?* », mais « *Comment anticiper ?* ». En donnant des exemples varois (bien que pas très lointains !), les auteurs laissent prudemment au lecteur marseillais, en particulier à ses édiles, le soin de transposer à la ville qui nous est chère.

En espérant que la communauté internationale, dans le cadre des accords de Paris de 2015, parvienne à limiter les dégâts, en réduisant drastiquement les émissions de gaz à effets de serre. En espérant que les femmes et hommes politiques (et leurs électeurs) sauront abandonner le slogan suicidaire « *La fin du mois avant la fin du monde* » et comprendre que les deux objectifs ne sont pas incompatibles, mais complémentaires, et ne peuvent pas être hiérarchisés...

Dans quelques décennies, aurons-nous un *remake* de la saga du pesticide chlordécone aux Antilles ? Ceux qui reprochent aujourd'hui avec raison à l'Etat de l'avoir toléré oublient que leurs parents et grands-parents (syndicats agricoles, élus, « *peuple* ») avaient manifesté de façon parfois violente pour que l'Etat n'applique pas la loi votée par « *le pouvoir colonialiste* » de Paris (l'interdiction, certes tardive, du chlordécone). Verrons-nous les enfants des « *beaufs* » [15], qui ont construit des villas trop près de la mer ou qui n'ont pas cru au réchauffement climatique et à la montée du niveau de la mer, reprocher à l'Etat et à ses élus d'alors d'avoir suivi l'irresponsabilité de leurs électeurs, stratégie qui leur a permis d'être élus ou réélus ?

[11] Faget D., 2020. *Eloge vagabond de la Méditerranée*, Philippe Rey publ. Chenal, 2016, « Le Marégraphe de Marseille, origine des altitudes françaises continentales », *Progressistes*, 14, pp. 38-39. [12] Le zéro NGF (Nivellement Général de la France) a été établi en mesurant le niveau moyen de la mer dans l'anse Calvo (La Corniche, près d'Endoume) entre février 1885 et janvier 1887. Il était repéré par un piton planté dans la roche, à la Joliette (Paskoff, 1993, *Côtes en danger*. Masson publ., Paris), à 1.66 m au-dessus du zéro NGF de l'époque (Chenal, 2016) ; ce piton a disparu lors de la construction des ports et on l'a alors remplacé par un repère situé devant le marégraphe de la Corniche J.- F. Kennedy : un rivet de bronze de 2 cm de diamètre, recouvert d'un alliage de platine et d'iridium, situé à 43 cm au-dessus du zéro NGF. C'est ce zéro NGF qui a servi à mesurer toutes les altitudes de la carte de France dressée entre 1885 et 1892. C'est toujours par rapport à lui que sont indiquées toutes les altitudes de toutes les cartes (terrestres) de France. Il se situe actuellement à environ 11 cm au-dessous du zéro moyen de Marseille et du Var, car ce niveau moyen a monté depuis le XIX^e siècle. [13] Faget D., Reveillon E., Le Diréach L. et Astruch P., 2021, « La Bordigue de l'étang des Pesquiers (Hyères, France). Approche historique d'une zone humide méditerranéenne (fin XVII^e-XXI^e siècle) », *Sci. Rep. Port-Cros Natl. Park*, 35, pp. 197-233. [14] Jean-Pierre Giran, maire d'Hyères, est né en janvier 1947. [15] « *Beauf* » est un mot d'argot péjoratif désignant des personnes vulgaires, incultes et bornées, abréviation de « *beau-frère* ». Il a été créé par le dessinateur Cabu dans les années 1970. Cabu est mort assassiné le 7 janvier 2015 à Paris, lors de l'attentat terroriste contre la rédaction de *Charlie Hebdo*.

LA CULTURE À MARSEILLE



Ecoboat en bouteilles en plastique et Skyphos représentant Ulysse sur un radeau d'amphores sous le souffle de Borée. © Photographie A. Carayol - VDM

EXPOSITION

LES OBJETS MIGRATEURS, *Trésors sous influence*

Par Barbara Cassin, de l'Académie française,
Commissaire général de l'exposition



Crâne mixtèque du X^e siècle mosaïqué (turquoise, pyrite, coquillages). Ancienne collection Gastaut. © Musées de Marseille / Photographie David Giancatarina

Il est passionnant, et addictif, d'essayer de montrer des idées au moyen d'objets, au lieu de se servir de mots, de phrases, de démonstrations et de rhétorique. Il y va d'une tout autre douceur et d'une tout autre violence quand on « expose », quand on fabrique avec les choses un display, comme on dit en anglais, entre bannière publicitaire et structuration du donner à voir. Etre metteur en scène d'idées et de connexions dans un théâtre nommé musée est un très nouveau métier pour moi, qui l'aborde en toute naïveté - la naïveté étant sans doute l'une des moins malsaines caractéristiques du philosophe, qui s'imagine, comme Socrate, non pas savoir, mais pouvoir tout faire en vertu de la définition surplombante de l'amour de la sagesse à laquelle pourtant plus personne ne croit.

Je me suis donc assez récemment transportée, sans réfléchir mais avec élan, d'une discipline à une autre et d'un savoir-faire à un autre, heureusement avec l'aide de plus expérimentés que moi [1]. Que disent les objets, comment parlent-ils, à qui, et comment faire pour qu'on les entende ? Comme en philosophie et en philologie avec les textes, on s'aperçoit vite qu'ils disent un peu ce qu'ils disent et beaucoup ce qu'on veut leur faire dire.

Pourquoi une exposition sur *Les objets migrants* ? Ceux-ci ont évidemment toujours existé, qu'il s'agisse d'hommes, de dieux, d'idées, de langues, de musiques, de cuisines ou de virus, mais aujourd'hui où, particulièrement en Méditerranée, l'accueil de ceux que l'on nomme « migrants » est à l'ordre du jour, il m'est apparu encore plus important de dédramatiser l'idée de migration et de montrer comment les objets migrants servent à constituer cette civilisation que nous disons nôtre, à la diffuser et à la faire évoluer. C'est donc d'abord un projet politique que cette exposition.

Elle se tient au cœur du quartier du Panier, quartier de la mixité par excellence, à Marseille, l'une des villes les plus cosmopolites de la Méditerranée. Pour la première fois d'ailleurs, toutes les composantes de ce lieu magique qu'est la Vieille Charité travaillent ensemble : le Musée d'Archéologie méditerranéenne, qui ouvre l'arc du temps, le Musée d'Arts africains, océaniques et amérindiens, qui ouvre celui de l'espace. Mais aussi le Centre international de poésie, l'École des Hautes études en sciences sociales. Et puis les collèges du Vieux-Port avec les *Nouveaux commanditaires*, la prison des Baumettes avec l'association *Lieux fictifs*, le Groupe de Musique expérimentale de Marseille : comme si rien n'était plus exportable que le transport d'une forme à une autre, d'un manque à un autre.

La première caractéristique de l'exposition est de faire dialoguer l'antique et le contemporain. Sous la coupole en ogive de la chapelle baroque, on voit côte à côte une coupe qui n'était jamais sortie de l'Ashmolean Museum d'Oxford, avec Ulysse debout la barbe au vent en pleine tempête sur un radeau fait de deux amphores, et un éco-boat en bouteilles de plastique qui sert aujourd'hui au Cameroun à transporter des pêcheurs et des touristes, mais n'est pas sans rappeler les esquifs gonflables responsables de tant de noyades en Méditerranée.

Ce qui fait le cœur de l'exposition, courant comme un fil tout au long, ce sont les biographies d'objets, qui sont aussi des biographies de personnes. On y raconte les objets de diverses manières : classiquement d'abord, comme on fait dans un musée d'art, d'archéologie ou de société, mais parfois aussi tout autrement, au moyen de poèmes ou de

John Kindness, *Scraping the Surface*, détail, Dublin, Irish Museum of Art, 1998-1990. © John Kindness



musiques composés pour tel objet dans sa singularité, en résonance avec lui - si bien que nous devons prévoir aussi de proposer des « visites-performances » [2].

L'exposition fait l'inventaire des types de transformations d'objet dues aux migrations. Qu'est-ce qu'une hybridation, un syncrétisme, un métissage, une appropriation, une inspiration, du recyclage ? Comment passe-t-on de l'un au multiple, d'un objet de mémoire à un objet de commerce ? Qu'est-ce qu'une copie, un faux - vrai-faux et faux-vrai -, une contrefaçon, une restauration, un réemploi ? A chaque fois, nous montrons des objets antiques et contemporains, beaux et significatifs, qu'il s'agisse d'objets d'art ou d'objets du quotidien, afin de rendre sensible leur rapport, la manière dont ils se répondent à travers le temps et l'espace - un Vajrapani-Héraklès du Gandhara et un dessin de Marx qui abrite dans sa barbe le peuple hindou ; une œnochoé à décor marin et une robe de Mariano Fortuny de 1912 ; un presque Tanagra aux seins dévoilés par Picasso ; un masque bété et les dessins des surréalistes de la Villa Air-Bel, un vase à figures noires et une portière de taxi new-yorkais. Ces modalités de réinvestissement de l'objet mettent en travail les idées de centre et de périphérie, d'original et de copie, de même et d'autre.

Mais il n'y pas que le transport qui induit des transformations, il y a aussi l'arrêt. Comment les objets se retrouvent-ils dans les cabinets, les collections, les musées ? Nous avons voulu rendre perceptibles ces transformations des

[1] Pour l'exposition *Après Babel, traduire* au Mucem, c'était avec Zeev Gourarier ; à la Vieille Charité, c'est avec Muriel Garsson et Manuel Moliner. [2] Une « visite magique » est ainsi prévue le samedi 4 Juin.

objets quand on les arrête en évoquant d'abord les cabinets de curiosité, ces « univers en raccourci », florissants de la Renaissance au XVIII^e siècle. Nous avons même inventé un cabinet de curiosités d'aujourd'hui : il comprend notamment un blob (vous ne connaissez pas ? Mais voyons, c'est un *Physarum polycephalum*, ni un animal ni un végétal, ni un champignon, une seule cellule avec des millions de noyaux...), un prototypage de la statue d'Artémis d'Ephèse au lieu de sa gravure, une montre et une épée connectée au lieu de l'horloge portative de Fabri de Peiresc et d'un sabre japonais, une prothèse humaine robotisée au lieu des cires anatomiques, une carte numérique de la Terre au lieu, hélas mais il y va sans doute d'une autre beauté, des globes de Coronelli.

Une salle du Louvre, ce palais des rois transformé en 1793 en muséum central des arts pour le peuple, ou le premier musée de Marseille au couvent des Bernardines en 1804, à quoi ressemblaient-ils donc, de quel œil verrions-nous aujourd'hui une telle accumulation et un tel accrochage touffu ? C'est aussi d'une histoire des musées dont il s'agit à travers les objets, jusqu'à la réflexion contemporaine sur la constitution des collections et la problématique si



Mircea Cantor, *Like birds on high-voltage wiren*, Paris, Musée national de l'histoire de l'immigration, 2009. © Mircea Cantor

actuelle de la restitution des œuvres. Qu'est-ce exactement qu'un objet de musée et comment les collections se sont-elles constituées, conservées ? Est-ce un objet de science, un objet d'art, un objet patrimonial, tout cela à la fois ? La statuette magique butti du MAOOA, avec son étiquette en plein milieu du ventre, témoigne de ce qu'un objet de collecte ethnographique n'est pas perçu comme un objet d'art, mais comme un specimen scientifique, au même titre qu'une trouvaille archéologique, telle cette délicate plaque funéraire du MAM, avec son numéro d'inventaire peint en rouge à même la pierre ! S'interroger sur ce qu'est un musée oblige à penser l'évolution du statut des objets, mais c'est toujours de cas qu'il s'agit. Sans doute faut-il faire la biographie d'un objet comme on fait la biographie d'une personne : cette statue en granit de Neith, des XVIII^e et XIX^e dynasties, déesse d'origine libyenne démiurge du panthéon égyptien qui voyagea d'Alexandrie à Marseille est arrivée comme pierre de lest dans une galère avant de trouver sa place au Musée d'Archéologie !

« Objets à l'arrêt, objet restitués, objets partagés ? » Les objets sont à l'arrêt dans les collections et les musées. C'est de moins en moins vrai pour deux raisons au moins. La première est liée à la problématique des restitutions. La seconde est liée à la fabrication même de ce qu'on montre, à la participation comme on dit. Les deux sont à l'honneur à la fin de notre exposition.

La problématique des spoliations et des restitutions occupe aujourd'hui le devant de la scène. Le caractère inaliénable des objets de musée, à commencer par celui des restes humains, cède devant d'autres exigences. A qui, et comment restituer ? Quelle sera la nouvelle vie des objets ? Il ne s'agit pas seulement des spoliations de la Révolution, de l'Empire ou de la dernière Guerre mondiale, comme avec le Tiepolo du Musée des Beaux-arts de Marseille, mais des rapines coloniales. Le sabre d'Oumar Tall est aujourd'hui visible, non plus au Musée des Armées, ni au Musée des Arts premiers, mais au Musée des Civilisations noires de Dakar. *I had a dream*, osai-je dire à Hamady Bocoum, directeur du Musée des Civilisations noires de Dakar, lors d'un séminaire commun au Campus Condorcet. Mon rêve ? Que le sabre d'Oumar Tall, restitué par la France revienne dans l'exposition en tant que prêt de musée à musée. Trop tôt, sans doute, et c'est finalement la tapisserie d'Abdoulaye Konaté, *Non à la chariah à Tombouctou*, que Dakar partage avec nous — mais ce serait à nous de faire en sorte que le tambour parleur Ebrié, en cours de restauration au Musée du Quai Branly, s'arrête à Marseille avant son départ.

En tirant ce fil de la biographie et du partage d'objet, c'est peut-être une nouvelle idée de musée qui se fait jour. Nous tentons une expérience pilote de « muséobanque ».

C'est un étrange dispositif que je chéris particulièrement, élaboré par Les Maisons de la sagesse-Traduire dans une appropriation inventive Sud-Nord [3]. Il s'agit de présenter un objet, matériel et immatériel, lié à un projet qui demande financement. L'objet, un harmonium par exemple, n'a pas en soi de valeur marchande : il n'existe pas sans son récit. Il y va d'un objet-récit, présenté par un acteur du territoire qui a besoin d'aide pour créer une entreprise : Jawid, poète-traducteur-musicien afghan, qui compose sur Louise Labbé et Charles Baudelaire, expose son premier harmonium et veut créer un label de musiques d'ici et d'ailleurs. Il y va aussi, plus modestement, d'un « objet-projet » : c'est le cas de Gagny, restaurateur malien installé à Marseille, qui apporte son grand chaudron et souhaite réaliser une bande dessinée à partir des recettes qu'il a inventées pour ceux qui, comme lui, ne savent pas lire [4]. Qu'un objet-récit ouvre à un microcrédit, et qu'en changeant l'idée de valeur, on change l'idée de banque et l'idée de musée : ce trajet, à peine esquissé, reste à faire.

L'exposition aboutit à une salle participative qui présente un dispositif inventé par la Revue Sonore pour recueillir pendant toute la durée de l'exposition la parole de personnes qui ont vécu l'exil et évoquent un objet migrateur, un « objet fantôme », entre ici et là-bas, ancré dans leur parcours de vie. Dans cette même salle, plusieurs œuvres produites par l'artiste Marianne Mispelaëre : elles ont été développées avec elle pendant deux ans par ces « Nouveaux commanditaires » que furent trois collègues du

Ecoboat constitué de 600 bouteilles en plastique. © Ismael Essome



Vieux-Port ; ces enfants dont beaucoup sont polyglottes interrogent à partir de leur expérience les langues comme objets migrateurs : qu'est-ce que les langues disent de nous que nous ne disons pas ?

Une conversation ensoleillée dans la cour de la Vieille Charité avec un conservateur en chef – une conservatrice, c'était une conversation entre femmes – à la tête d'un Musée d'Archéologie méditerranéenne propre à séduire une helléniste, et voilà que tout s'enclenche. Une idée, esthétique et politique, qui prend corps et va jusqu'au bout de sa réalisation, quels que soient les accidents et les manques, c'est un plaisir sans pareil.

Que pensez-vous de ce que vous voyez ?



Tête de Vajrapani-Héraklès, culture du Gandhara (1859). © Photographie Rayan Layechi

[3] Voir Barbara Cassin, Danièle Wozny, *Maisons de la sagesse - Traduire, une nouvelle aventure*, Bayard, 2021. [4] Les deux premières planches de cette BD à quatre mains, celles de Catherine Burki et de Vincent Sojic, sont dans l'exposition (premiers contacts avec Actes Sud).

ENTRETIEN

« L'HOMME EST LUI-MÊME UN OBJET MIGRATEUR »

Interview croisée de Muriel Garsson et Manuel Moliner

Propos recueillis par Bénédicte Jouve

Ouverte à la Vieille Charité depuis le 5 avril, cette grande exposition fait dialoguer les trajectoires singulières d'objets qui ont contribué à l'élaboration d'un socle commun. Objets migrants, mais aussi hommes et femmes migrants, un mouvement de balancier constant entre l'Antiquité et l'époque contemporaine fait naviguer les publics dans tous les espaces de l'espace muséal. Une exposition de dimension exceptionnelle, proportionnelle aux enjeux et aux thématiques que décryptent Muriel Garsson, conservateur en chef, directrice du Musée d'Archéologie méditerranéenne, et Manuel Moliner, archéologue, conservateur en chef du Patrimoine au Musée d'histoire de Marseille, co-commissaires de l'exposition avec Barbara Cassin, de l'Académie française.

Revue Marseille : Quel fut le point de départ de cette exposition ?

Muriel Garsson : Le point de départ, c'est notre rencontre avec Barbara Cassin, directrice de recherche au CNRS, philologue et philosophe, commissaire général de l'exposition *Après Babel*, traduire au Mucem de décembre 2016 à mars 2017. Nous avons longuement échangé sur les objets migrants, omniprésents dans les strates antiques de la cité phocéenne. Car les objets, que nous, archéologues, découvrons lorsque nous fouillons à Marseille, sont tous des objets migrants ; ils viennent d'ailleurs. L'homme est lui-même un objet migrant : toute l'histoire de la vie sur Terre est une histoire de migrations. Nous avons établi un arc entre l'Antiquité - que nous, antiquisants, connaissons bien - et l'époque contemporaine.

R.M. : Comment ?

M.G. : En mettant en correspondance un objet migrant antique et un objet migrant contemporain relevant du même type de transformation et en donnant à voir l'objet d'art le plus précieux comme l'objet du quotidien.

Zeus Ammon, copie romaine d'un original grec (-V^e s.).
© Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek / Photographie Renate Kühling



Manuel Moliner : L'exposition est conçue aussi comme un grand questionnement sur la notion même de monstration au sein de l'espace musée. Qu'est-ce qu'une collection ? D'où vient l'objet exposé ? Les thèmes de la spoliation, de la restitution d'objets et la notion d'objet « arrêté » dans un musée sont abordés.

R.M. : Les enjeux ?

M.G. : Affirmer que l'histoire d'un objet, quel qu'il soit, est une histoire de migration, qu'il s'agisse d'un vase grec ou d'une montre Rolex de contrefaçon. Nous mettons en exergue tous les types de transformations qu'un objet vit au travers des migrations, notamment les notions de copie, de vrai, de faux, de copie licite. Sachant que dès l'Antiquité des faux circulent ! Les Etrusques ont copié des vases grecs, très prisés par leur peuple ! Il existe également des « faux vrais » au sein des musées aujourd'hui, comme ce crâne humain mixtèque orné de mosaïques qui date des environs du X^e siècle, visible au MAAOA. En l'analysant, on découvre que la colle n'est pas de la même époque que le crâne. Les mosaïques ont été récupérées et collées.

R.M. : Quel est le dispositif que le public découvre ?

M.G. : Le dispositif que nous proposons met en correspondance un objet migrateur archéologique, provenant le plus souvent possible des collections du musée, et un objet migrateur contemporain, relevant du même type de transformation. Le propos sur la Méditerranée et sur Marseille est circonscrit dans les salles d'exposition temporaire, et les interventions ciblées d'objets migrants sont situées dans les collections permanentes. Les salles du musée déclinent chacune à leur manière ce récit de migration : revue sonore où des migrants relatent leur parcours, montrer comment on exposait des objets à l'époque coloniale...

112



Salière dite sapie en ivoire. © Musée Saint-Rémi, Reims

Monsieur le Maire Benoît Payan et l'Adjoint à la Culture Jean-Marc Coppola lors de l'inauguration de l'exposition. © Photographie A. Carayol - VDM



R.M. : Trouve-t-on de grandes particularités dans l'organisation de cette exposition ?

M.G. : C'est la première fois que toutes les institutions muséales de Marseille sont associées dans une même exposition, ainsi que tous nos partenaires de la Charité. C'est une grande première !

Trois années de travail ont été nécessaires pour créer cette exposition. Nous avons reçu des prêts exceptionnels en provenance de musées de l'Europe entière, comme le Ashmolean Museum of art and archaeology d'Oxford, la Glyptothèque de Munich, le Musée d'Histoire de Genève, le Louvre, la Fondation Gandur de Genève, mais aussi de plus loin comme du Musée des Civilisations noires de Dakar ! C'est extraordinaire...

R.M. : En résumé, pourquoi aller voir cette exposition ?

M.M. : Cette ville de Marseille est née d'une rencontre, entre ceux qui étaient là et ceux qui arrivaient. Cela, je l'ai vécu au quotidien dans mon travail d'archéologue. De tout temps, Marseille a accueilli. Cette exposition mondialise le propos de l'accueil de l'autre. Si l'on ne sait pas accueillir l'autre, on commet une grande erreur. L'exposition incarne donc un message sur la migration dans notre monde contemporain, surtout dans l'actualité que nous vivons, au travers de grands mouvements de population. A Marseille, beaucoup œuvrent sur des problématiques d'accueil. L'exposition est un propos politisé, dans le sens grec du terme *polis*, une cité, une communauté de citoyens.

■ Objets migrants, Trésors sous influences

Jusqu'au 16 octobre 2022, Centre de la Vieille Charité

EXPOSITION

LE MUSÉE D'HISTOIRE CÉLÈBRE *LA MARSEILLAISE*

Par Jean-François Cauquil

Rouget de Lisle chantant *La Marseillaise*.

© Musées de la Ville de Strasbourg / Photographie Mathieu Bertola

Fruit d'une collaboration avec le Musée de la Révolution française - Domaine de Vizille et le Musée historique de la Ville de Strasbourg, l'exposition itinérante La Marseillaise est présentée au Musée d'Histoire de Marseille jusqu'au 3 juillet.

Accueilli par une collection d'affiches qui mérite l'attention, le visiteur est rapidement plongé dans la ferveur que dégage ce chant révolutionnaire tour à tour marche militaire, symbole universel de la lutte pour la liberté, et enfin hymne national de la République française depuis 1879.

Importé à Marseille par un jeune médecin montpelliérain, François Mireur, venu mobiliser les fédérés provençaux, le *Chant de guerre pour l'Armée du Rhin* composé par Claude-Joseph Rouget de Lisle à Strasbourg est entonné en juin 1792 dans une ancienne salle d'escrime et de jeu de paume, au 25 de la rue Thubaneau, où les Amis de la Constitution avaient l'habitude de se réunir.

L'histoire en est bien connue : ce chant accompagne la marche sur Paris des 517 volontaires « *sachant mourir* »^[1] qui quittent Marseille le 2 juillet pour participer à la prise des Tuileries, le 10 août, et à la chute de la monarchie. Sur leur passage, ils populariseront le chant devenu *Hymne des Marseillais* avant d'adopter son titre définitif de *La Marseillaise*.

L'exposition évoque ainsi « *la force terrifiante* » du chant de guerre, décrite par les auteurs allemands Klopstock et Kotzebue. Un chant qui allait galvaniser les armées révolutionnaires victorieuses à Valmy ou Jemmapes, être joué à l'Opéra, dans les théâtres et accompagner les célébrations révolutionnaires, jusqu'à l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793.

Supprimée sous l'Empire, *La Marseillaise* renaît à chaque insurrection, des Trois Glorieuses à la Révolution de 1848, puis sous la Commune. Lors de la Seconde Guerre mondiale, elle fut adoptée par les résistants français par opposition au *Maréchal, nous voilà !* du régime de Vichy.



Malgré le succès rencontré par *L'Internationale* dès sa création en 1871, elle demeure l'hymne des révolutions et de la liberté. Elle sera ainsi reprise lors de la Révolution russe de 1917, de la *longue marche* de Mao en 1935, ou encore durant les manifestations de la place Tian'anmen en 1989. Une table tactile et un dispositif audiovisuel permettent aux visiteurs d'écouter quelques hymnes nationaux parfois inspirés de *La Marseillaise*.

Elle donna lieu aussi à de nombreux projets patrimoniaux et artistiques comme le haut-relief de Rude ornant l'Arc de Triomphe ou le film éponyme de Jean Renoir en 1938. D'autres sont restés à l'état de maquette tel *L'Envol de La Marseillaise* conçu par Elie-Jean Vézien en 1939 qui devait faire l'objet d'une structure monumentale installée au pied du fort Saint-Nicolas, mais ne vit jamais le jour.

On préférera oublier les séquences moins glorieuses, lorsque l'hymne est sifflé dans les tribunes d'un stade. Une offense à la nation et à l'œuvre fédératrice de Rouget de Lisle qui retrouve, en revanche, toute sa force émotionnelle lors des rassemblements populaires qu'ils soient festifs ou dramatiques, comme ceux de la place de la République à Paris, au lendemain des attentats de 2015.

[1] Voir à ce sujet le panneau composé par Angelo Odore qui met en lumière les travaux de Georges Reynaud, membre du Comité de direction de notre revue, sur la composition du « Bataillon des Marseillais ».

EXPOSITION

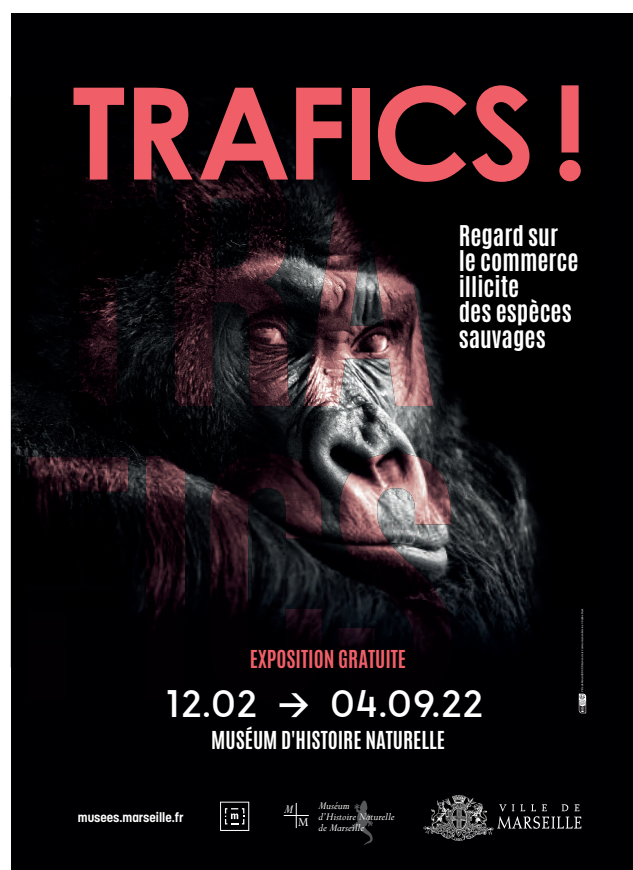
« TRAFICS ! », le cri d'alarme du Muséum

Par Jean-François Cauquil

Avec cette exposition consacrée aux trafics d'espèces sauvages et à leurs conséquences, le Muséum d'Histoire naturelle propose un parfait complément à son nouveau parcours permanent intitulé « Terre d'évolution ».

Dans la continuité des thématiques abordées lors du Congrès mondial de la Nature qui s'est tenu à Marseille en septembre 2021, le Muséum d'Histoire naturelle propose une exposition portant sur le commerce illicite d'espèces sauvages et l'impact de ces trafics sur la biodiversité. Estimés entre 8 et 20 milliards d'euros par an, ils figurent au quatrième rang des activités criminelles les plus lucratives, après les ventes d'armes, la marchandisation d'êtres humains et le marché de la drogue.

Quand on évoque ces dérives, on pense immédiatement aux collectionneurs d'espèces rares, prêts à débours des fortunes pour satisfaire leurs caprices d'exotisme, à l'instar de ce magnifique lion blanc naturalisé en position couchée récupéré à l'occasion d'une saisie des douanes. Les trafics relèvent de motivations diverses : de la corne de rhinocéros aux pangolins en passant par les ailerons de requin ou les ibogas, petits arbustes du Gabon vendus sur internet pour leurs vertus psychotropes, on ne compte plus les produits dérivés aux propriétés pseudo-médicinales, sans citer les



« besoins » de la mode, de la fourrure aujourd'hui décriée aux peaux de reptiles toujours utilisées.

Comme le dénonce fort justement l'exposition du Muséum, le trafic peut aussi se nicher à nos portes, qu'il s'agisse de la consommation d'oursins, acquis en dehors de la période légale auprès de braconniers, de collections d'ammonites prélevées sur le site géologique protégé de Digne ou encore de la cueillette de chicorée sauvage sur les pentes du Mont Ventoux...

Réalisée en collaboration avec la Douane française, *Trafics !* incite à mieux comprendre les différentes réglementations visant à protéger les espèces sauvages menacées d'extinction, telle la Convention de Washington (C.I.T.E.S.), reprise par le Règlement communautaire de l'Union Européenne et par le Code de l'environnement, qui protège plus de 5 950 espèces animales et 32 800 espèces végétales dans 183 pays signataires.

Cette exposition nous interroge sur l'influence de notre espèce sur le vivant. Une prise de conscience salutaire !

- L'exposition gratuite est à voir au Muséum d'Histoire naturelle de Marseille, palais Longchamp, jusqu'au 4 septembre 2022.



LA JOCONDE À LA BOURSE DE MARSEILLE !

Par Patrick Boulanger

Certes, le tableau peint sur un mince panneau de peuplier est resté au Louvre dans sa vitrine sécurisée et climatisée. En revanche, à quelques pas du Vieux-Port, le palais de la Bourse sert d'écrin à une étonnante manifestation interactive et multisensorielle. Lisa Gherardini del Giocondo vous y accueille, avec son sourire attendu. Dans le grand hall exceptionnellement recouvert d'une « peau-paysage réactive » de près de six mètres de hauteur, vous y verrez la célèbre Italienne s'exposer comme jamais elle ne le fit : une première mondiale !

Bienvenue à Monna Lisa

Ville « italienne » depuis des siècles, comme le souligna récemment une exposition aux Archives Communales, Marseille avait quelque légitimité pour accueillir la *Joconde* née à Florence, le dernier des portraits réalisés par Léonard de Vinci. De plus, c'est l'Agence Artisans d'Idées basée rue Breteuil qui, après avoir conçu la production numérique de cet événement, devint l'instigatrice de la venue de Monna Lisa sur les bords de la Méditerranée.

Cette coproduction du Grand Palais immersif, filiale de la Réunion des Musées nationaux, et du Musée du Louvre, bénéficiant du concours du conservateur spécialiste de la peinture italienne du XVI^e siècle Vincent Delieuvin, devait initialement se tenir à Paris. Des problèmes de calendrier ont finalement donné l'avantage à Marseille pour la tenue du « spectacle », car cela en est un. Ainsi, en s'appuyant sur les nouvelles technologies, l'expérience de la visite classique d'une exposition et celle de la rencontre avec une œuvre emblématique semblent totalement renouvelées.

Le parcours initiatique, scénographié par l'Atelier Sylvain Roca afin de « raconter des bouts d'histoires », développe une relation privilégiée avec le public placé en position d'observateur, mais aussi d'acteur au moyen de dispositifs interactifs permettant de découvrir le tableau, de mieux le comprendre et de le contextualiser, ceci dans une ambiance musicale créée par Rone, connu pour avoir accompagné le Collectif (La) Horde et le Ballet national de Marseille dans leur création *Room with a view*.

Un long cheminement

116 | La *Joconde* ne mesure en réalité que 79 cm de haut sur 53 cm de large. Son auteur, Leonardo di Ser Piero de son vrai nom, né en 1452 à Vinci, une petite ville de Toscane, accepta vers 1502-1503 la commande du portrait peint de Lisa, l'épouse du marchand de soies florentin Francesco di Bartolomeo di Zanobi del Giocondo. Léonard se lança alors un défi, tout à la fois artistique et technique. Perfectionniste, mais aussi pris par d'autres réalisations, il ne livra jamais l'œuvre..., l'emportant dans ses bagages lorsqu'il fut invité à s'installer près d'Amboise par François Ier, en 1516. Pour gagner la vallée de la Loire depuis Rome, l'artiste ne passa pas par les quais de Marseille, préférant traverser les Alpes à dos de mule.

Il continua à peaufiner méticuleusement sa peinture, si bien qu'à sa mort en mai 1519, dans les bras du roi dit la légende, Madame Lise, *Madonna Lisa* contracté en *Monna Lisa*, comme l'appelaient les proches de Léonard, resta



© Mardi8 / Artisans d'idées

inachevée ; ainsi sa main gauche, le proche parapet et des éléments de la nature environnante... que le fascinant sourire sut faire oublier. Les tableaux légués à Salai, l'élève favori du maître italien, furent acquis par François Ier. Celui-ci fit accrocher la *Joconde* à Fontainebleau ; on la retrouva à Versailles avec Louis XIV, aux Tuileries avec Napoléon, puis au Musée du Louvre en 1804.

Un portrait vivant

Voici donc le buste à taille réelle d'une femme, quelque peu transformée par diverses retouches au fil du temps, car depuis les premières séances de pose en 1503 seize ans s'étaient écoulés ! On peut ainsi s'étonner de la disparition des cils et sourcils : une évolution de la mode peut-être ? La *Belle* entrée dans la quarantaine avait dû changer, mais, grâce au talent de Léonard, elle conserva le charme de ses premières années de mariage, posant à l'abri d'une loggia à colonnettes, assise, les mains croisées sur l'accoudoir d'un fauteuil.

Portant une robe verte aux manches orangées, la chevelure couverte d'un voile de soie tombant sur ses épaules, cette jeune mère semble épanouie, sereine. Derrière la composition triangulaire du personnage, se découvre une vallée dominée au loin par d'inquiétants massifs dolomitiques, formations rocheuses chaotiques qui contrastent avec la douceur émanant de Lisa del Giocondo.

Le génie de l'artiste

Pour parvenir à pareil résultat novateur en son temps, Léonard avait perfectionné sa technique de la peinture à l'huile, sachant superposer de très légères applications de pigments avec de fins pinceaux. Ainsi, les transitions sont imperceptibles ; les contours s'estompent, car pour lui, les couleurs devaient se fondre les unes dans les autres, se perdre « *comme de la fumée* »... Ainsi naît l'effet de *sfumato* qui participe à l'impression de réalité donnée par la *Joconde*.

Les nuances de la luminosité s'apprécient sur le visage ; des ombres légères courent de la commissure des lèvres aux joues. Divers agrandissements présentés au sein de l'exposition immersive permettent d'apprécier une maîtrise incontestable de l'effet vaporeux, même si avec les siècles le tableau s'est assombri, ses coloris oxydés, les vernis craquelés... Le support en bois est lui aussi fissuré. Autant de mutations à découvrir avec, entre autres, des radiographies, car *Monna Lisa* « *sous observation* » se doit de passer chaque année un examen de santé !



Une vie mouvementée

Outre son vieillissement, la *Joconde* fut victime d'un enlèvement en août 1911, séjournant deux ans durant dans une malle sous le lit d'un ouvrier, un certain Vincenzo Peruggia, qui l'avait ramenée en Italie... dans un acte déconcertant de patriotisme. Cet évènement malheureux contribua plus encore à la popularité de Monna Lisa, sa photographie, tel un avis de recherche, étant reproduite dans les journaux du monde entier. Avant d'être - enfin - restituée au Louvre, elle fut présentée successivement à Florence, à Rome et Milan.

Cette « tournée d'adieux » ne fut pas l'ultime voyage qu'elle accomplit. Mise à l'abri à Brest en 1870-1871, à Bordeaux et Toulouse durant la Première Guerre mondiale, à Chambord, Amboise, puis Montauban pendant la Seconde, en 1963-1964, elle voyagea à Washington et New York..., en 1974, à Tokyo et Moscou. Désormais à l'abri dans une vitrine blindée, elle garde au coude gauche la cicatrice d'une pierre qui lui fut jetée en 1956. Ce n'est pas simple d'être une star, d'ailleurs la plus « *instagrammée* » qui soit !

Adulée ou détestée

Dès sa création, de par ses qualités intrinsèques, la *Joconde* avait été copiée dans l'atelier de Léonard. Elle n'était pas achevée que Raphaël s'en inspirait ; elle le fut plus encore, une fois accrochée au Louvre. Nombreux furent ceux qui lui rendirent hommage avec leurs crayons ou pinceaux en la

déclinant à leur manière, que ce soient les Degas, Ingres, Corot, Malevitch, Léger, Picasso, Botero, Dubuffet, Warhol, Rauschenberg, Basquiat parmi les plus connus. Cinq siècles de créations artistiques, de rencontres avec la *Joconde*, de rapports affectueux ou conflictuels, à l'exemple de ceux déclinés par Duchamp ou Dali.

La *Joconde* a continué d'inspirer des artistes contemporains tels Banksy, Yang Pei-Ming, Invader, des tenants du *Street art*, mais aussi des publicitaires et agents de communication qui la déclinent à l'infini sur des tee-shirts, des sacs, des coussins, des tapisseries à l'aiguille et autres... La « *Jocondomania* » sévit à l'échelle planétaire !

L'exposition expérimentale articulant innovations technologiques, esthétiques et narratives, ainsi présentée au siège de la CCIAMP, ne manquera pas de captiver un large public. Sa visite devrait donner l'envie de retrouver au Louvre l'original de cette *Joconde*, quintessence de la peinture de la Renaissance italienne. Marseille en a eu la primeur, et c'est tant mieux... mais qu'en aurait pensé Léonard ?

■ La *Joconde* exposition immersive

une coproduction Grand Palais immersif et Musée du Louvre

- Palais de la Bourse, La Canebière
Jusqu'au 21 août 2022, de 10h à 20h
Nocturne les vendredis jusqu'à 22h
Fermeture les mardis

ENTRETIEN

DIX SAISONS AVEC MACHA...

Par Jeanne Baumberger,
Journaliste

En 2011, elle avait opéré un retour inattendu dans sa ville natale. Après plus d'une décennie à la tête de la Criée, Macha Makeïeff s'apprête maintenant à passer le relais à Robin Renucci. Elle évoque ici les temps forts de son mandat.

Depuis un an déjà, on savait : à la fin de la saison 2021-2022, et au terme de onze ans de mandat, Macha Makeïeff quitterait la Criée. Mais qui diable allait lui succéder ? Les spéculations ont redoublé en décembre dernier lorsque la presse a publié la liste des six candidats finalistes. Le suspense n'a pris fin que le 31 mars, après de longues palabres entre le ministère de la Culture et la Ville de Marseille, avec la désignation de Robin Renucci. Il appartient donc à ce petit-fils de forgeron corse d'ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire du TNM. En attendant sa prise de fonction officielle, le 1^{er} juillet, laissons à Macha Makeïeff le soin de refermer le précédent qui, entre amiante et covid, ne fut pas vraiment un long fleuve tranquille !

Revue Marseille : Dans quel état d'esprit partez-vous ?

Macha Makeïeff : Quitter une équipe formidable, un lieu rayonnant, une mission passionnante est un délicat arrachement... La Criée a été « *mon beau souci* », chaque jour, pendant tant d'années que je me surprends encore à projeter des choses à y inventer ! Mais une autre aventure m'occupe déjà : *Mademoiselle*. J'avais créé cette compagnie en 2010 pour porter mes projets théâtraux, plastiques et musicaux. Ma nomination à La Criée, l'année suivante, a évidemment changé la donne. Aujourd'hui, je repasse du paquebot à la Formule 1 et *Mademoiselle* redevient pour moi le lieu de l'invention... Et puisque son siège est à Aix-en-Provence, je n'ai pas à quitter cette région qui m'est très chère : comme vous le savez, je suis née à Marseille et j'y ai grandi.

R.M. : Est-ce cet attachement qui a motivé votre « *retour à Marseille* » en 2011 ? Après la notoriété acquise avec les Deschiens, votre parcours semblait se déployer si loin de votre ville natale.



M.M. : Sans doute l'enfance ne vous quitte-t-elle jamais... Très tôt, j'ai voulu faire du théâtre. Au Conservatoire de Marseille, où je suivais la classe de Claude Lehman, Pierre Barbizet - génial directeur que j'admirais beaucoup - m'enjoignait de voler vers Paris ! Je suis partie étudier à la Sorbonne, rencontrer Antoine Vitez, découvrir... A vrai dire, c'était alors le mouvement naturel pour une vie artistique.

Je ne revenais à Marseille que pour voir ma famille, les calanques, des expositions, chercher des souvenirs, tissus et objets, toujours en coup de vent. Et puis un jour, alors que je présentais un dossier pour ma compagnie au ministère de la Culture, on m'a dit : « *Il nous faut choisir une nouvelle direction pour La Criée ; mais on ne comprend rien à cette ville ! Vous qui êtes de là-bas, vous n'avez jamais songé à prendre un théâtre ?* » J'ai vu là un signe du destin... On avait beau me dire : « *Mais Macha, qu'est-ce que tu irais faire à Marseille ?* », j'ai candidaté avec un projet mêlant les esthétiques, les expressions autres que le théâtre stricto sensu : musique, cirque, arts plastiques, cinéma, beaucoup de choses pour la jeunesse et l'enfance. Je suis restée fidèle à cette ligne éditoriale tout au long de mon mandat. Au début, cela a surpris, agacé ; les deux premières années n'ont pas été faciles, mais la bataille était passionnante et, avec mon équipe, quelque chose s'est accompli.

R.M. : Pourtant, le cauchemar de l'amiante a recommencé...

M.M. : A mon arrivée, le désamiantage du bâtiment était, en principe, achevé. En réalité, on en a de nouveau trouvé en 2014, et le chantier a dû reprendre. Cela n'a ni arrangé le moral d'une équipe déjà très affectée, ni encouragé l'assiduité du public. Il m'a fallu résolument affirmer que la maison pouvait se métamorphoser, qu'elle avait un souffle... La rénovation du hall par Michel Wilmotte en 2015 a été, pour moi, une manière de sortir de la crise par le haut, par l'élégance d'un geste d'artiste. Et une façon de prendre soin de l'équipe...

R.M. : Les deux années « *hors les murs* », imposées par les travaux, vous ont du moins donné l'occasion de tisser des partenariats avec le vivier culturel local...

M.M. : Sans doute aurais-je agi ainsi, en dehors même de ces aléas. Mais les circonstances m'ont permis de très vite mesurer le potentiel inouï de cette ville. Il y a ici des gens qui font des choses magnifiques. On y trouve une foison d'artistes de toutes générations et esthétiques que La Criée a souhaité accompagner (Christelle Harbonn, Carole Errante, Eva Doumbia, Lamine Diagne, tant d'autres...) et des acteurs culturels de premier plan comme Julie Kretzschmar des Rencontres à l'échelle, Francesca Poloniato, la directrice du ZEF, Hubert Colas d'Actoral, Dominique Bluzet au Gymnase, Guy et Raquel d'Archaos, Robert Fouchet de Marseille Concerts... Nous avons tissé des liens, des amitiés, des partenariats, élargi le public, multiplié désirs et expériences, reçu les plus étonnants spectacles et concerts.

R.M. : Parmi vos créations conçues durant cette décennie, laquelle vous est la plus chère ?

M.M. : La prochaine, naturellement, un *Dom Juan* que je monterai avec ma compagnie en 2024. Mais, bien sûr, je reste attachée aux précédentes. *La Fuite ! - « comédie fantastique en huit songes »* de Boulgakov - est un spectacle sur l'exil qui a pris à Marseille tout son sens ; il fait aujourd'hui terriblement écho à l'actualité. Avec *Les Apaches* et *Ali Baba*, j'ai rendu hommage au music-hall pour le premier, à Marseille pour le second. *Les Contes d'Odessa* et *Lewis versus Alice* étaient deux univers profonds et de fantaisie à transmettre avec sensualité. Nous avons joué plus de 150 fois, jusqu'en Chine, avec beaucoup de succès, *Trissotin ou les femmes savantes*. Quant à *Tartuffe-Théorème*, il sera repris à La Criée en décembre prochain. Je vais par ailleurs poursuivre l'aventure des *Ames offensées*, ces spectacles - pour l'instant au nombre de quatre - que j'ai conçus à partir des carnets de l'ethnologue Philippe Geslin.

R.M. : Vous évoquiez à l'instant la prochaine saison, la dernière que vous signez...

M.M. : Je l'ai imaginée avec le directeur des productions, Charles Mesnier, et l'administrateur, Alexandre Madelin. Elle sera très forte, avec des artistes puissants, un point de vue aigu sur le monde. Beaucoup de femmes artistes. Elle inclut aussi trois projets proposés par Robin Renucci. Je crois qu'il aime déjà cette maison ! En tout cas, à son arrivée, il trouvera une équipe performante et un lieu bien remis du choc de la covid puisque nous avons retrouvé la fréquentation de 2019. Et moi, je partirai pour une nouvelle séquence artistique qui, déjà, me passionne...



© Photo DR

ROBIN RENUCCI, un fervent adepte de « l'élitisme pour tous »

En devenant, à 65 ans, le nouveau patron de La Criée, Robin Renucci tient sans doute son bâton de maréchal. Bourguignon par son père, Corse par sa mère (son nom de scène est l'addition de leur patronyme réciproque), formé au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique, il doit sa notoriété d'abord au cinéma — dans les années 1980, il joue les ombrageux pour Deville (*Eaux profondes ; La Petite bande*), Corneau (*Fort Saganne*), Chabrol (*Masques*) ou Tacchella (*Escalier C*) — puis, plus tard, à la télévision, notamment grâce à la célèbre série *Un Village français*. Mais son grand amour reste le théâtre ! Après avoir joué pour Planchon, Chéreau ou Vitez (entre autres), il dirige depuis 2011, et pour quelques jours encore, le seul centre dramatique national itinérant - les Tréteaux de France - et y met régulièrement en scène des spectacles. Il a par ailleurs fondé un centre culturel en Haute-Corse, l'Aria, qui accueille chaque année des Rencontres internationales de théâtre et dont il a fait un modèle d'éducation populaire. Le projet qu'il a présenté pour La Criée, intitulé « *Nous tenons du public le jeu qui nous anime* », repose sur l'idée d'une culture « *élitiste pour tous* », selon la formule de Vilar, et entend conjuguer création, transmission et formation. Nous y reviendrons plus longuement dans le prochain numéro !

KATHARINA BELLAN,

Marseille et les images mouvantes

Par Jeanne Baumberger,
Journaliste



Les grandes tablées étaient fréquentes au CMCC ! On reconnaît ici, debout à l'arrière-plan, René Allio et Robert Guédiguian, Philippe Faucon (assis, tourné vers eux) et le critique Guy Gauthier, en partie masqué par ses voisins. Au premier plan, à gauche : la chargée de production Michèle Crétel et le chef-opérateur Marc Dumas ; au centre : le futur peintre Yves Robial, déjà barbu, en conversation avec le réalisateur Alain Fraud, passé ensuite au théâtre de rue. © Archives Régionales / Fonds CMCC

Deux ouvrages signés par la même chercheuse et publiés coup sur coup par les Presses Universitaires de Provence proposent une nouvelle et passionnante approche de la ville au prisme du cinéma.

On sait que les rapports entre Marseille et le cinéma sont complexes, passionnels et tumultueux ; qu'ils oscillent souvent entre identification et rejet, qu'ils engendrent des œuvres fortes, inspirées, mais aussi de médiocres et caricaturaux nanars. La parution aux Presses Universitaires de Provence, à quelques semaines d'écart, de deux livres-sommes sur le sujet, l'un et l'autre signés par la

chercheuse néo-marseillaise Katharina Bellan mérite donc qu'on s'y arrête. Les ouvrages sont liés. Mais tandis que le premier, *Traces de Marseille au cinéma. Histoire, mémoire, topographie d'une ville. 1921-2011*, analyse les mille et une manières dont les caméras ont capté la ville pendant près d'un siècle, le second, *Le Centre Méditerranéen de Création cinématographique, une expérience de décentralisation*, se focalise uniquement sur l'éphémère pôle de production qu'avait créé, en périphérie marseillaise, le réalisateur René Allio à la fin des années 1970. Ce qui frappe dans l'un et l'autre livres, c'est assurément l'originalité de l'approche.

Traces de Marseille au cinéma

De l'originalité, il en fallait ! Car des tas d'ouvrages, souvent très pertinents, ont déjà exploré l'image de Marseille telle que renvoyée par le cinéma : tour à tour magnifiée, déformée, poétisée ou réinventée... Ici, le propos est autre. Comme le souligne le philosophe et urbaniste Thierry Paquot dans la préface de *Traces de Marseille au cinéma* - une version remaniée de la thèse soutenue par Katharina Bellan à l'Université d'Aix-Marseille - l'ouvrage « vise à comprendre la ville à partir des films qui y ont été tournés. Car l'auteure considère que les fictions et les documentaires qui montrent Marseille témoignent de son histoire, et aussi de ses imaginaires. »

Celle-ci a donc d'abord établi un vaste corpus de recherche : à la soixantaine de longs-métrages de fiction produits entre 1921 et 2011, souvent déjà bien repérés (Pagnol, Melville, les deux *French Connection*...), elle a ajouté des documentaires, des courts-métrages, des reportages, des émissions télé, voire des films militants comme *Voilà Marseille* (1947). En somme, tout objet audiovisuel susceptible de « dire » la ville !

Mutation dans les imaginaires

Elle a ensuite analysé chacun de ces documents sous différentes facettes : sujet proprement dit, contexte de réalisation, choix des décors et des arrière-plans, réception publique et critique, etc. Car, comme l'indique le sous-titre, il s'agissait de prendre les films comme autant d'outils aptes à dégager l'histoire, la mémoire et la topographie de la ville. Un triple but qui semble bel et bien atteint !

Parmi les exemples les plus significatifs : le changement radical d'image, voire d'imaginaire, qui se produit avec l'arrivée conjointe du parlant et de Pagnol. La mythologie du port, des lointains exotiques et des marins perdus - dans laquelle puisent abondamment des cinéastes du muet, tels Louis Delluc (*Fièvre*, 1921), Jean Epstein (*Cœur fidèle*, 1923) ou Alberto Cavalcanti (*En rade*, 1927) - se trouve alors brusquement remplacée par le pittoresque langagier d'un petit monde de boutiquiers clos sur lui-même. Ainsi naît un nouvel et tenace archétype du Marseillais, même si un peu plus tard, grâce à Carpita, Allio ou Guédiguian, des figures plus « prolétariennes » verront également le jour.



Le Marseille des cinéastes du muet : « la Porte du Sud », avec sa mythologie des docks, des lointains exotiques et les filles perdues (Ici, un photogramme de *En rade* d'Alberto Cavalcanti, 1927)

Pour palier l'absence d'archives filmées durant la destruction des vieux quartiers en janvier 1943, le film d'Hugo Fregonese *Les Sept tonnerres* (G-B, 1957) panache plusieurs procédés : une reconstitution sur place dans le Panier, avec figurants (a) ; la construction de décors en studio, comme ici le passage de Lorette (b) ; des dynamitages d'immeubles filmés tout à fait ailleurs, avec incrustation des acteurs en avant-plan si nécessaire (c).



Tout aussi riche est l'analyse que fait Katharina Bellan des nombreux polars tournés à Marseille, et de l'incessant chassé-croisé, de la perfusion jamais débranchée, entre la part d'ombre de la ville - indéniable - et sa « mythification » cinématographique, José Giovanni, ancien truand devenu scénariste et réalisateur, en fournissant, à ses yeux, l'incarnation la plus aiguë.

Images manquantes, images migrantes

Mais ce sont les deux chapitres réservés au traitement cinématographique des années de guerre qui se révèlent les plus marquants. Dans le premier, intitulé *Marseille transit, dernière porte de l'Europe avant l'Occupation*, la chercheuse passe en revue les fictions et les documentaires relatifs à l'arrivée des réfugiés antifascistes et/ou juifs, ainsi qu'au réseau d'assistance créé par Varian Fry^[1]. Sont notamment commentés l'adaptation du récit d'Anna Seghers, *Transit*, par René Allio en 1989 et le documentaire de la Franco-Américaine Teri Wehn Damisch, *Etat de piège, la filière marseillaise* (1990).

L'autre chapitre est consacré aux archives filmées de la destruction des vieux quartiers^[2]. Ou plutôt à leur absence quasi totale. Car on apprend ici que le seul métrage témoignant de cet événement est une « actualité » d'à peine une minute, tournée et diffusée par le régime de Vichy ! Or, comme l'explique l'auteure, ces images manquantes étant, d'un point de vue mémoriel, absolument essentielles, elles ont été, en quelque sorte, inventées ou recrées : la courte séquence « vichyssoise » se retrouve ainsi dans toute une

série de productions traitant de la guerre à Marseille... souvent associée à des plans de dynamitage enregistrés ailleurs, ou carrément reconstitués, notamment, en 1957, pour les besoins du film britannique *Les Sept tonnerres de Marseille...* Ceci sans que les cinéastes qui les utilisent aient nécessairement conscience qu'il ne s'agit pas d'archives authentiques !

Katharina Bellan dresse un inventaire méticuleux de ces « images migrantes », et débusque le même procédé dans des films relatifs à un autre événement marquant de l'histoire marseillaise : la grande grève des dockers en 1950 (des plans identiques d'une charge policière contre les grévistes se retrouvent dans *Le Rendez-vous des quais* de Paul Carpita et *Vivent les dockers* de Robert Ménégos sans qu'on sache lequel des deux les a tournés... à moins que ces images n'aient été saisies sur le vif, réellement pendant l'assaut, par un militant doté d'une caméra, et réemployés ensuite dans les deux films).

La conclusion s'impose d'elle-même : l'image animée est indissociable des événements qui ont marqué l'histoire de Marseille au cours de ces cent dernières années. Par-delà l'aspect événementiel, l'analyse fouillée qui est faite ici de film en film permet en effet de faire ressortir, de façon frappante, les trois grands mouvements de balancier qui ont scandé le destin de la ville au XX^e siècle : colonisation et décolonisation, industrialisation et désindustrialisation, émigration (l'attrait du large type *Marius* ; l'exportation à Paris et ailleurs du « folklore » marseillais) et immigration... Un travail essentiel donc !

[1] On sait que Netflix a tourné récemment à Marseille une grande série sur l'épopée de Varian Fry. [2] En janvier 1943, l'armée allemande d'occupation et le régime de Vichy ont conjointement décidé, « pour des raisons d'insalubrité », de dynamiter, immeuble par immeuble, un périmètre de 14 hectares à proximité de la Mairie, opération précédée par l'expulsion *manu militari* de plus de 20 000 habitants.

Enfin une étude sur le CMCC !

On pourrait dire du second ouvrage qu'en racontant en détail la brève histoire du Centre Méditerranéen de Création Cinématographique, il ouvre grand le « placard aux encombrants » ! Pour comprendre l'affaire, rappelons d'abord qu'après la geste glorieuse de Pagnol et de ses studios, le désir de ressusciter un grand pôle cinématographique à Marseille a constamment obsédé les esprits. Auréolé du prestige acquis avec *La Vieille dame indigne*, *Rude journée pour la reine* ou *Les Camisards*, fortement soutenu par les institutions, viscéralement lié à sa ville natale, René Allio s'est lancé avec ardeur dans cette aventure « décentralisatrice » et, entre 1979 et 1985, a installé son CMCC sur le domaine de Fontblanche, près de Vitrolles.

Les jeunes passionnés de cinéma d'aujourd'hui, professionnels ou simples cinéphiles, en ignorent sans doute à peu près tout. Quant aux témoins et acteurs de cette expérience financée sur des fonds publics, Région et Etat essentiellement, et destinée à faire émerger un vivier régional de cinéastes, ils ne se sont guère exprimés. Et pour cause : en 1984, l'ambitieux *Matelot 512*, qui devait être la (co)production emblématique du CMCC, réalisée par Allio lui-même, a essuyé un grave échec public et créé un « trou » de 6 millions de francs. Ce désastre a emporté la structure et mis fin à une démarche de cinéma décentralisé qui se voulait résolument pionnière. Pendant près de quinze ans, il a aussi dissuadé les institutions territoriales de mener une politique de soutien conséquente en direction de la production locale... Jugée en son temps comme un cuisant échec, non seulement financier, mais aussi artistique et culturel, l'expérience de Fontblanche, telle que racontée dans ces quelques 400 pages, apparaît aujourd'hui sous un jour bien différent.

Dans un entrepôt des Aygalades...

La gestation du livre commence en 2014 lorsque, dans le cadre des recherches qu'elle effectue pour sa thèse, Katharina Bellan découvre, dans un entrepôt des Aygalades, les archives complètes du CMCC. Volumineux dossiers liés à l'élaboration et à la mise en place du projet, totalité des comptes rendus administratifs, transcriptions intégrales des rencontres interprofessionnelles, enregistrements vidéo des colloques et des échanges organisés dans le lieu, scénarios et notes d'intention des films produits, coproduits, ou diversement aidés par le Centre : tout est là ! A l'évidence, ce fonds n'a pas été consulté, ni même classé, depuis que Thérèse Consolo - qui fut la secrétaire et, plus encore, la mémoire vive du CMCC - l'a remis à la Région, à la fin des années 1990.

Convaincue que cette masse de documents permet de retracer un moment important de la décentralisation cinématographique en France - et un épisode essentiel de la vie et de l'œuvre d'Allio - Katharina Bellan entreprend de s'y pencher en compagnie de deux universitaires, Marguerite Vappereau (Bordeaux-Montaigne) et Caroline Renard (Aix-Marseille). Les trois femmes mènent parallèlement de longs entretiens avec tous ceux qui, tels Robert Guédiguian ou Philippe Faucon, ont, à leurs débuts, gravité autour de Fontblanche (de près ou de loin !). Rassemblés dans ce livre, ces travaux permettent de comprendre que l'histoire du CMCC ne peut se résumer au scandale qui a précipité sa chute. Le Centre a visiblement été un lieu de vibrante réflexion sur le cinéma où se croisèrent Godard, Chahine, Cavalier, Wiseman ou Iosseliani. Le réseau qui s'est créé entre réalisateurs et techniciens a ensuite perduré. Et tous ont trouvé là un terrain d'expérimentation assez unique. Plus important encore : l'inventaire dressé par les trois chercheuses révèle que le nombre de films produits, coproduits ou aidés par Fontblanche s'élève - courts, moyens et longs-métrages confondus - à soixante-cinq films ! En six ans d'activité !

On objectera que dans cette aventure, il y a eu, indubitablement, des erreurs, voire des fautes. Le livre, tout à son entreprise de réhabilitation, n'en parle guère. Il aurait pourtant été intéressant, et instructif, de voir précisément où le bât a blessé. Mais ce travail de recherche et de réévaluation méritait amplement d'être fait. Des journées d'études et des conférences ont d'ailleurs déjà accompagné la parution de l'ouvrage. Reste à collecter et à donner à voir les films nés à Fontblanche. Katharina Bellan imagine volontiers que cet objectif puisse être une des premières missions de la future antenne de la Cinémathèque Française à Marseille. La résurrection de cette production permettrait effectivement d'évaluer vraiment le rôle joué par CMCC dans l'histoire du cinéma local et national.

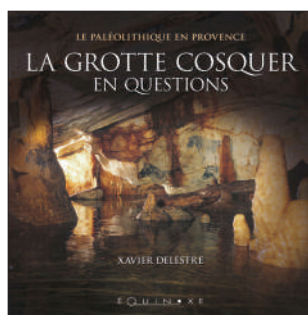
Traces de Marseille au cinéma

par Katharina Bellan, Presses Universitaires de Provence, 360p., 32 €.

Le Centre Méditerranéen de Création Cinématographique

ouvrage collectif sous la direction de Katharina Bellan, Caroline Renard & Marguerite Vappereau, Presses Universitaires de Provence, 418 p., 32 €.

À LIRE



Située dans l'emprise du Parc national des calanques, la Grotte Cosquer est unanimement considérée comme l'un des sites majeurs de la préhistoire occidentale, mais bien rares sont ceux qui ont eu le privilège d'y pénétrer après une plongée à - 37 m sous le niveau marin ! De par ses responsabilités de conservateur régional de l'archéologie en Provence-Alpes-Côte d'Azur, Xavier Delestre a pu découvrir de visu la succession des salles qui renferment un exceptionnel corpus pariétal comprenant plus de cinq-cents peintures, gravures et signes recensés.

Un étrange bestiaire anime ces lieux obscurs : aux troupeaux de chevaux sauvages, aux cerfs et bisons solitaires, s'ajoutent une curieuse antilope saïga, des phoques et des pingouins, qu'il était naturel d'apercevoir en ces temps post-glaciaires. Aujourd'hui, Xavier Delestre nous délivre ses réflexions sur ce joyau du Paléolithique menacé de s'effacer à tout jamais avec la poursuite de la remontée des eaux dans la cavité karstique ainsi ornée.

A partir d'une trentaine de questions réparties en quatre chapitres (*Une découverte fortuite...*, *Un corpus inédit de peintures...*, *Des traces archéologiques...*, *L'art des cavernes...*) que tout un chacun est amené à se poser, l'auteur présente le passé de la grotte, les découvertes récentes, les moyens mis en œuvre pour documenter et archiver le maximum de données avant qu'il ne soit trop tard. Les études en laboratoire qui suivirent sont à l'origine d'une remise en cause de la compréhension admise de la grotte. Les acquis actuels ne représentent d'ailleurs que d'infimes bribes de savoir sur le site partiellement immergé. On ignore la signification que les représentations

pouvaient avoir dans l'imaginaire et les croyances des hommes préhistoriques, qui ne vivaient d'ailleurs pas en permanence en pareil lieu.

Face à la difficulté de percer des mystères remontant « à la nuit des temps » selon l'expression consacrée, ou d'apporter des réponses partagées par l'ensemble de la communauté scientifique, l'auteur souligne avec la nécessaire humilité du chercheur les lacunes dans l'état des connaissances, tout en apportant des éléments de compréhension des théories successives, cela avec des mots simples et la possibilité de se reporter à un utile glossaire ou à des bibliographies plus savantes.

Des photographies choisies révèlent des vues générales de la grotte, des détails des voûtes, des ensembles artistiques majeurs ou les modestes objets trouvés in situ. Au sortir de cette plongée exploratoire, nous garderons en mémoire la fragile « *main négative* » prolongée par son avant-bras, qui semble s'agiter dans d'ultimes appels au secours, tant semble proche sa submersion sous l'effet du bouleversement climatique.

Patrick Boulanger

Xavier Delestre,

**Le Paléolithique en Provence
La Grotte Cosquer en questions**

Préface de Marc Groenen

Editions Equinoxe, 2021, 143 p., 18 €.



Une fois n'est pas coutume, quittons l'agglomération marseillaise pour nous intéresser à un livre consacré à La Ciotat, vue au prisme de cartes postales centenaires accompagnées des réflexions de Michel Cornille, le président de l'association Les Lumières de l'Eden. Rappelons que le site de La Ciotat fut occupé par des Phocéens venus de Massalia et que, depuis, une longue histoire maritime lie ces ports. Aux équipages de commerce et aux pêcheurs du golfe, s'ajoutèrent aux Temps modernes les constructeurs de navires ; à la marine « en bois », succéda la marine « en fer ». Et ce fut Louis Benet, industriel ciotaden vivant à Marseille, qui jeta les bases en 1835 d'une affaire regroupant des chantiers navals aux Catalans et à La Ciotat, un ensemble d'ateliers mécaniques, de fonderies, puis de constructions de « vapeurs ». Durant des décennies, ces chantiers acquis en 1851 par la Compagnie des Messageries Nationales, appelées à devenir Maritimes, puis rétrocédés à la Société provençale des Constructions navales, filiale des Messageries et du groupe Schneider en 1916, allaient dominer la vie économique locale.

Malgré l'arrivée de pareils progrès, La Ciotat n'en resta pas moins une ville pittoresque, avec sa trame de rues étroites, quelques beaux vestiges architecturaux et son hôtel de ville avec beffroi de style Renaissance construit... en 1864 ! De robustes tartanes de cabotage, des embarcations de pêche et des barquettes de plaisance animaient les flots de leurs mouvements. Parfois la silhouette d'un paquebot apportait une touche multicolore pouvant sembler incongrue. En ces années 1900, La Ciotat comptait *grosso-modo* 10 000 habitants, dont 2 000 employés sur ses chantiers devenus le plus grand centre de constructions navales de la Méditerranée !

À LIRE

Chaque lancement d'une nouvelle unité, donnait lieu à d'importants rassemblements sur les quais. L'un d'eux fut « filmé » et présenté en public en 1899 par les frères Lumière, ces Lyonnais séduits par une luminosité exceptionnelle. Leurs premières projections du procédé de « *la photographie animée* » furent données en privé au Clos-des-plages, mais aucune carte postale n'en témoigne, de même que de la captation de l'arrivée d'un train en gare ! Un grand moment de surprise dans l'obscurité au « théâtre-concert » Eden construit en 1889 ! Pour d'autres, La Ciotat serait entrée dans l'Histoire avec une partie de boules jouée « *les pieds tanqués* » au printemps 1907.

La publication des Editions HC permet également de mesurer l'évolution de La Ciotat dans l'Entre-deux-guerres. L'ouverture d'un casino et d'un palace devait lui apporter le cachet qui lui permettrait de devenir station balnéaire et lieu de villégiature, mieux encore le « *Lido provençal* » ! Tandis que certains s'amusent dans une piscine, sur un parcours de golf ou un court de tennis, d'autres s'échinaient à travailler un terroir aride voué à la polyculture, ce que n'a pas oublié de montrer Michel Cornille. Un bémol pourtant... A ces découvertes, à trop vouloir faire étalage de ses sentiments par l'emploi d'adjectifs redondants, l'auteur nuit aux démonstrations qui se veulent historiques, corrodant le plaisir d'une lecture simple, comme l'était La Ciotat d'antan.

Patrick Boulanger

Michel Cornille, Iconographie Jean-Louis Tixier et Olivier Bouze,

La Ciotat d'antan

Préface de Marc Groenen
Editions Hervé Chopin, 2021, 96 p., **18,50 €**.



Pour marquer le Bicentenaire du Muséum de Marseille, une publication en trois volets vient de paraître... avec quelques retards, Covid malheureusement oblige. Même si leur nom n'apparaît pas en toutes lettres sur la couverture – et de cela, on peut s'étonner, Anne Médard, sa directrice, et Pedro Lima, journaliste scientifique, ont rédigé l'ensemble des textes. Avec eux, une histoire courant depuis le XIX^e siècle est présentée selon trois thématiques : deux-cents ans de collections au Muséum, le Jardin zoologique, du parc animalier d'agrément aux collections, et enfin Longchamp et l'eau, un enjeu vital pour Marseille

Créé administrativement en 1819, avec la mission de regrouper des collections éparpillées en divers lieux de la cité, d'abord en une salle de la préfecture située alors rue d'Armény (aujourd'hui, lycée Montgrand), puis installées depuis 1869 au palais Longchamp conçu par l'architecte Espérandieu, le Muséum a constitué une remarquable « vitrine » de curiosités naturelles devenues patrimoniales. Cet ensemble a connu de nombreuses mutations pour devenir un élément majeur de la culture scientifique sur le territoire métropolitain. Plus de 610 000 spécimens, toutes disciplines confondues, qui étaient le savoir de la recherche, reflètent également l'évolution politico-économique d'une ville-port (pensons en particulier aux anciennes relations avec les Outre-mer et aux expositions coloniales).

Le travail de restitution accompli par les auteurs rend compte des heures de gloire - ou de déclin, tant pour les salles d'expositions qu'au zoo voisin. Le Muséum achevé s'en était venu compléter un vaste parc d'agrément qui avait pris forme par

étapes, avec en particulier la création d'un jardin d'acclimatation en 1854. Des générations de Marseillais et de visiteurs étrangers s'en vinrent découvrir, leur tour venu, les animaux les plus populaires : les éléphants Toby, Margot et William, les girafes Fanny et Ketty, le guépard Malika et bien d'autres fauves, jusqu'à la fermeture de ce zoo urbain en 1987. L'hippopotame fut le dernier à le quitter. Qui s'en souviendrait sans ce livre, revisitant des époques où l'on ne se souciait guère du bien-être animal. Des illustrations rares, oubliées, s'étalant sur des papiers de couleurs en harmonie avec les couvertures, ponctuent à chaque page cette histoire séculaire.

Pour le Bicentenaire, le parcours intérieur du Muséum a été repensé afin de faciliter une vision globale de la biodiversité passée et présente, mais aussi de sensibiliser aux enjeux écologiques et environnementaux qui se poseront demain, ce dont la suite récemment imprimée témoigne également. Voici donc une lecture à la fois utile et ludique, à prolonger seul, en famille ou avec des amis par une redécouverte vivifiante du Muséum, de ses jardins adjacents et du palais Longchamp construit à la gloire des eaux, des arts et des sciences...

Patrick Boulanger

Pedro Lima, Anne Médard,

Bicentenaire du Muséum

Préfaces de Benoît Payan, maire de Marseille
Editions Synops, 2021,
trois volumes de 80 p., **18 € chaque**.

À LIRE



Derrière le père, le fils... ou l'inverse, l'héritier Emile Zola dépassant le *pater familias* François en notoriété, tout en gardant en lui la volonté de le valoriser, puis de le défendre. Voilà une belle « *histoire de famille* » que tient à rappeler Henri Mitterrand, le spécialiste de l'œuvre du grand romancier. Avec lui, nous repartons sur les traces d'Emile Zola à Marseille, ville marquée dans sa mémoire par le décès de son père survenu le 27 mars 1847 ; l'enfant n'avait pas encore soufflé ses sept bougies.

Francesco Zolla, Vénitien de naissance, ingénieur diplômé baroudeur venu à Paris aux lendemains de la Révolution de 1830, avait francisé ses nom et prénom. Il s'engagea dans la Légion Etrangère, mais son service en Algérie tourna court, suite à une affaire sentimentale où sa confiance fut abusée. Le larcin remboursé, l'honneur était sauf. Rompant avec l'armée, débarqué à Marseille, il allait y séjourner à trois adresses successives de 1832 à 1838. Il ouvrit sur la Canebière un cabinet d'« *architecte-ingénieur-typographe* », étudiant en particulier un ensemble portuaire au Sud, qu'il ne put mener à bien.

Il se projeta ensuite sur un canal destiné à fournir à Aix l'eau dont elle avait grand besoin. Après son décès, les actionnaires de sa société s'acharnèrent à la mettre en faillite afin de l'exploiter pour leur compte, malgré les tentatives d'Emilie Zola, la veuve, qui avait hérité des dettes. Emile vécut une jeunesse matériellement difficile, qu'il ressentit comme une injustice. La suite est connue : il devint journaliste, un temps au service du *Sémaphore de Marseille*, puis romancier à succès...

Touché en plein cœur, Emile n'aura de cesse de comprendre, redessinant la figure estompée, la magnifiant pour en faire celle d'un homme énergique, constructeur novateur finalement terrassé par un destin trop lourd. Ainsi que le montre Henri Mitterrand, « *ce lien douloureux du fils au père constitue sans doute une des clefs de l'œuvre et de l'humanité profonde des sujets zoliens* ».

Au temps de l'affaire Dreyfus, après son célèbre « *J'accuse* », Emile Zola vit la mémoire de son père ternie par la presse adverse, rappelant son aventure algérienne pour la déconsidérer. En ces heures de combats ou de doutes, se souvint-il des moments lointains qui lui apparaissaient comme des promenades, du côté de la Corniche ou de la colline Notre-Dame, là où François Zola songeait à établir un canal entre Rive-Neuve et l'anse de la Fausse-Monnaie ?

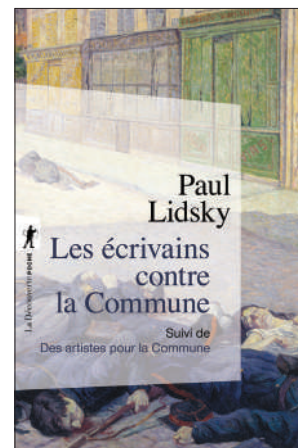
Dans la nuit du 28 septembre 1902, Emile Zola, qui avait sauvé Dreyfus de son lointain bagne et rétabli la dignité de François Zola, succomba dans des conditions suspectes. Sa mort, elle aussi prématurée, ne lui avait pas laissé le temps d'organiser ses funérailles. Il fut d'abord inhumé au cimetière Montmartre ; nous osons penser qu'il aurait préféré être enterré à côté de ses parents en terre provençale.

Patrick Boulanger

Henri Mitterrand,

Zola, la mort du père

Editions Imago, La Compagnie du livre rouge, 2021, 236 p., 22 €.



Alors que s'achèvent les commémorations du 150^e anniversaire des mouvements révolutionnaires, il n'est que temps d'évoquer le livre de Paul Lidsky *Les écrivains contre la Commune*, réédité en format poche et complété par son essai *Des Artistes pour la Commune*. De leur lecture, ressortent deux personnages nés à Paris, mais dont les vies ont été diversement liées à Marseille : le romancier Emile Zola et le statuaire Auguste Ottin.

En analysant la littérature anti-communarde, Paul Lidsky révèle des aspects méconnus de la personnalité et des idées de nombreux écrivains, qui remettent en question l'image que l'on se fait d'eux aujourd'hui. Il y eut en effet une condamnation quasi unanime des soulèvements populaires, marseillais d'abord, parisiens ensuite. A l'exception de quelques-uns, dont Vallès, Rimbaud, Verlaine ou Hugo, la plupart prirent ouvertement position contre la Commune, que ce soient les Gustave Flaubert, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, George Sand ... et même Emile Zola.

Ce dernier alors journaliste, qui avait quitté la capitale avant l'arrivée des Prussiens, séjourna à Marseille durant le dernier trimestre 1870. Créateur de l'éphémère quotidien *La Marseillaise*, collaborateur de *La Cloche*, correspondant du *Sémaphore*, il condamna la Commune, tout en reconnaissant parfois le courage des insurgés, même s'il s'agissait selon lui de « *factieux* ». Fièvre obsidionale, cauchemar démentiel, folie des dirigeants, voire ivrognerie, seront quelques-unes de ses explications !

À LIRE

Aussi, c'est avec soulagement que Zola assista à la répression finale.

Des personnages directement inspirés par ces moments de division nationale se retrouvent dans ses écrits littéraires *Jacques Damour*, *La Terre*, *La Débâcle* et même *Germinal* : des êtres mauvais ou exaltés laissant transparaître sa condamnation de la Commune, dont il ne comprit jamais la signification sociale. Même si Zola a souvent été classé parmi les républicains avancés, sa peinture des milieux populaires n'impliquait pas son adhésion à une brutale transformation de la société.

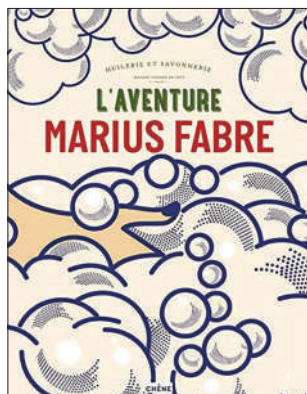
Quant aux artistes, ils s'accordèrent dans leur ensemble à juger défavorablement les thèses révolutionnaires. Si Gustave Courbet reste le plus connu de ceux qui adhérèrent ouvertement au mouvement, Paul Lidsky s'attache à sortir de l'oubli certains qui s'engagèrent. Ainsi Ottin, ce Grand Prix de Rome qui avait reçu de nombreuses commandes pour orner des monuments tant à Paris (Louvre, Opéra...) qu'en province (Palais de la Bourse et de Justice à Marseille).

On peut s'interroger sur la manière avec laquelle ce fourrier convaincu accueillit l'annonce de la décapitation de sa grande statue de Napoléon III, dans le hall de la Chambre de Commerce, par des manifestants marseillais le 4 septembre 1870. Nommé un temps administrateur du Musée de Sèvres, Ottin fut dans les années suivantes contraint de vivoter, faute d'achats de l'Etat et des municipalités. Un chapitre bien sombre de notre histoire culturelle, qu'éclaire Paul Lidsky dans ce qui est désormais un « classique » de l'historiographie de la Commune.

Patrick Boulanger

Paul Lidsky,

Les Ecrivains contre la Commune
suivi par **Des Artistes pour la Commune**
Editions La Découverte, 2021, 237 p., 12 €.



Voici la présentation soignée d'une *saga* industrielle débutée en 1900, un voyage dans le passé d'une entreprise familiale désireuse de vivifier l'esprit de la tradition lié à celui de la qualité, avec désormais en prime le souci de la protection de l'environnement ! Quatre générations se sont succédé depuis le fondateur Marius Fabre, un négociant salonais en huiles qui à l'âge de 22 ans avait aménagé au fond de son jardin un atelier de fabrication de savons « façon Marseille », tout en commercialisant les huiles d'olive de la région.

En 1927, trop à l'étroit pour répondre aux commandes, Marius Fabre racheta une usine « à vapeur » bénéficiant d'un embranchement particulier à la gare de Salon-de-Provence, sur l'axe névralgique du Paris-Lyon-Méditerranée, usine où la saponification se poursuit encore de nos jours. Le développement des activités de la famille Fabre, qui pourrait paraître ancré dans le Pays salonais et la Camargue proche, fut cependant lié à Marseille par ses savons éponymes, mais aussi par son port ouvert sur le monde, idéal pour l'importation des graines oléagineuses et l'exportation des produits finis.

Un volet marseillais que l'auteure Marie-Hélène Chaplain a préféré ne pas ouvrir, mais que la curiosité nous a poussé à entrebâiller afin de préciser la présence des bureaux de Marius Fabre dans ce qui était alors le premier marché européen des corps gras, de 1924 à la Guerre au 10 de la rue des Héros, dans le 1^{er} arrondissement, puis dans les années 1950 au 17 de la rue Louis-Maurel dans le 6^e, jusqu'en 1966. Le rachat de diverses marques marseillaises, telles « La Sainte-Famille »

de Th. & M.P. Roux et « Olivia » des Sigg, permirent à celles-ci de perdurer un temps à Salon-de-Provence avant leur disparition au profit de l'émblématique « *Marius Fabre depuis 1900* ».

Continuant la fabrication selon le procédé « à la marseillaise » à chaud, suivi par le séchage et le découpage dans les « mises », outre les traditionnels cubes verts et blancs, les Fabre étaient passés aux barres, copeaux, puis aux cosmétiques « bio ». Dernier preuve de leur renouvellement, pour éviter l'ajout de la critiquable huile de palme, voici désormais le savon de Marseille à l'huile de tournesol ! Une vision contemporaine, à laquelle les dirigeantes de la Maison Fabre nous ont habitués. Rappelons ainsi leur participation à la création des deux énormes savons verts d'une tonne chacun, imaginés par l'artiste Ai Weiwei invité au Mucem en 2018, où sur les faces visibles figuraient la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 et celle de la Femme de 1793.

Le texte bilingue français-anglais de *L'Aventure Marius Fabre* est accompagné de belles photographies, en particulier de touchants clichés extraits des albums de famille et d'ambiances artistiques captées notamment par Camille Moirenc et Gilles Martin-Raget en une fabrique labellisée « *Entreprise du patrimoine vivant* » grâce à son savoir-faire développé en plus de 120 ans !

Patrick Boulanger

Marie-Hélène Chaplain,

Savon de Marseille
L'Aventure Marius Fabre

Editions Chêne, 2020, 160 p., 24,90 €.

BIBLIOGRAPHIE



Grotte Cosquer, main négative MNN012 (genre indéterminé) recoupée par le cheval gravé CHV051. © Luc Vanrell

POUR ALLER PLUS LOIN

128

- Bernard (L.), *Le Verduron. Un établissement gaulois aux portes de Marseille grecque*, BIAMA, Presses Universitaires de Provence, 2020
- Chausserie-Laprée (J.), « Saint-Blaise en Provence, capitale gauloise des Ségobriges », *Archéologia* n° 581, pp.44-51, 2019
- Clottes (J.), Courtin (J.), Vanrell (L.), *Cosquer redécouvert*, Le Seuil, 2005
- Collina-Girard (J.), *La Provence immergée, Plongées à Marseille et ses abords*, Editions des Presses du Midi, Toulon, 2012
- Collina-Girard (J.), *La Grotte Cosquer : une réalité qui dépasse la fiction. Suivi d'un roman : La Caverne engloutie*, Editions Mémoires millénaires, Collection « Science et Fiction », 2022
- Courtin J., *Le Chamane du bout du monde*, Editions le Seuil, 1999
- Courtin (J.), Sénépart I., *Des derniers chasseurs aux premiers agriculteurs, 2000 ans d'occupation du Grand Abri de Châteauneuf-les-Martigues*, Editions Mémoires millénaires, 2018
- Condemi (S.), Savatier (F.), *Néandertal, mon frère*, Editions Flammarion, 2019
- Delestre (X.), *Le Paléolithique en Provence. La Grotte Cosquer en questions*, Editions Equinoxe, 2021
- D'Ovidio A.-M., « L'occupation gauloise des collines de la Basse Vallée de l'Huveaune », revue *Marseille* n° 245, pp. 25-32, 2014
- Lima (P.), *La Grotte Cosquer révélée, les secrets du sanctuaire englouti*, Editions Synops, 2022
- Lumley, de (H.), *La Grande histoire des premiers hommes européens*, Editions Odile Jacob, 2007
- Lumley, de (H.), Lumley, de (M.-A.), *Mémoires de préhistoriens - L'extraordinaire aventure de la préhistoire*, Editions Odile Jacob, 2014
- Rayssiguier (G.), Guichard (C.), *Baou de Saint-Marcel in Voyage en Massalie, 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*, Musées de Marseille et Edisud, pp. 144-146, 1990
- Roussel (B.), Boyer (F.), *Le Guide des sites préhistoriques Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Editions Mémoires millénaires, 2018
- Sénépart (I.), Weydert (N.), *Le Village, les fouilles du boulevard Nédelec*, Marseille, Editions Mémoires millénaires, 2016
- Slimack (L.), *Néandertal nu*, Editions Odile Jacob, 2022
- Vidal (S.), *La Bicoque*, Editions Arpents Riveneuve, 2018
- *La Grotte Cosquer, Trente ans de recherches*, Dossier d'Archéologie, n° 408, novembre-décembre 2021.